



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

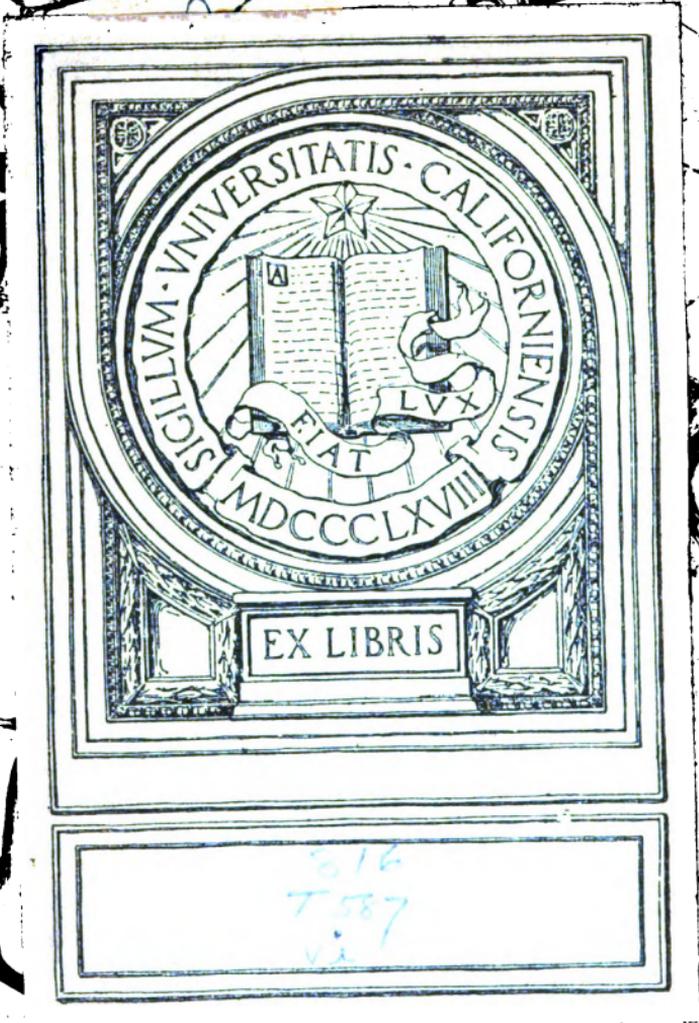
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF

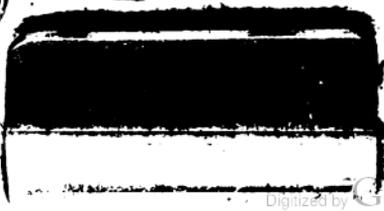


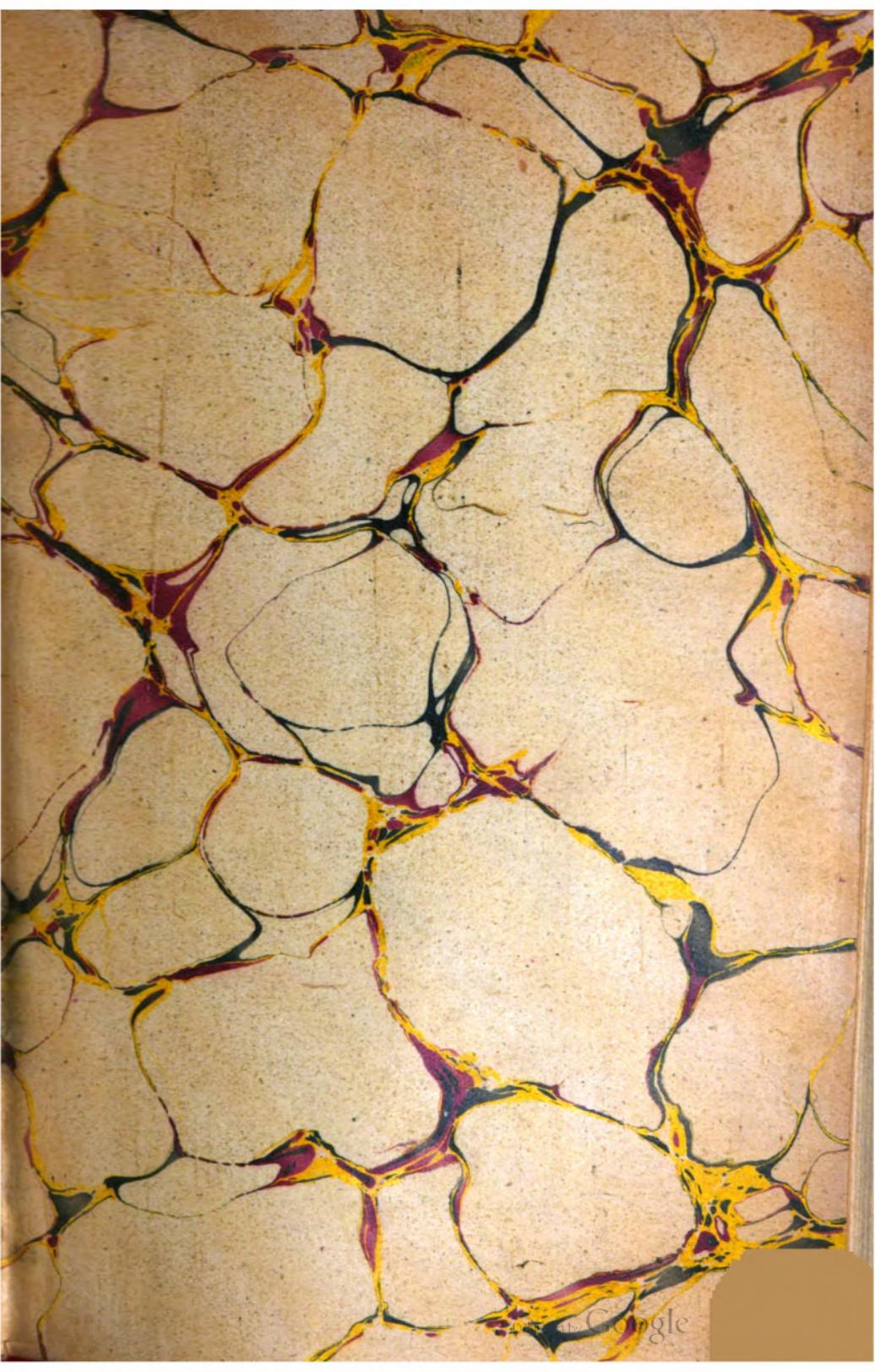
\$B 253 518



EX LIBRIS

816
T 587
v.





LA VIE AMOUREUSE

DE

FRANÇOIS BARBAZANGES

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

AVANT L'AMOUR.	1 vol.
HELLÉ (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>).	1 —
LA MAISON DU PÉCHÉ.	1 —
L'OISEAU D'ORAGE.	1 —
LA RANÇON.	1 —
LA REBELLE	1 —
LA VIE AMOUREUSE DE FRANÇOIS BARBAZANGES.	1 —

ÉMILE COLIN ET C^o — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, Succ^r.

MARCELLE TINAYRE

LA VIE AMOUREUSE

DE

FRANÇOIS BARBAZANGES



Librairie de la
Chambre des Députés

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER 3

**Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande.**

Entered according to act of Congress, in the year 1903, by C. de Pratz and S. Sibthorp, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

A MES CHERS AMIS

HENRI ET MARGUERITE BOURRELIER

305352

Digitized by Google

LA VIE AMOUREUSE

DE

FRANÇOIS BARBAZANGES

... et le bonheur au monde
Peut n'avoir qu'une nuit comme la gloire un jour.

ALFRED DE MUSSET (*Namouna*).

I

Le 17 juillet 1673, madame Catherine La Pournélye, femme de M. Jacques Barbazanges, conseiller au présidial de Tulle, accoucha d'un garçon beau comme le jour. La matrone sage-femme, l'ayant lavé dans une eau tiède, le présenta tout nu sur ses langes à monsieur son père, qui s'émerveilla de le voir si bien fait. Il n'y eut pas de servante dans la maison qui ne criât au prodige, et le bruit se répandit par tout le faubourg de l'Enclos, que le fils

premier-né des Barbazanges était pareil, hormis les ailes, au petit Cupidon naissant.

Cependant que tout dormait dans la maison, monsieur le conseiller quitta l'habit et la perruque, et monta jusqu'en son cabinet de physique, pour s'y reposer l'esprit.

Ce lieu n'avait rien de majestueux ou d'agréable. C'était, sous les combles mêmes du logis, une manière de grenier, avec deux mansardes et une brèche dans le toit, où, par les nuits claires, M. Barbazange dressait une longue lunette d'astronome. Point d'autres meubles qu'une table, un bahut, deux vieilles chaises, et quantité de machines, sphères, bocaux, astro-labes, brillant de cuivre et de cristal. Les toiles d'araignées ne manquaient point, ni la poussière, car les domestiques n'avaient pas licence d'entrer dans ce réduit pour le nettoyer. S'il y avait eu quelques lézards empaillés, pendant au plafond, et une chauve-souris clouée sur la porte, le cabinet de M. Barbazanges eût assez bien figuré le laboratoire de Faustus.

Notre conseiller, nullement magicien, mais

curieux de toutes sciences, se plaisait fort en ce gîte. Il y pouvait disséquer des grenouilles sans que madame Catherine, son épouse, menaçât de s'évanouir ; il y pouvait arranger des collections de minéraux et lire de vieux livres touchant la médecine et l'astrologie. Pline l'Ancien faisait ses délices ; il connaissait par cœur les *Astronomiques* de Manilius, et ces rêveries ne l'empêchaient point d'entendre les affaires et d'arrondir honnêtement son bien. Son cousin par alliance, le bon chanoine La Poupélie, admirait parfois comme en M. Barbazanges l'astronome et le magistrat se combattaient rudement : il y voyait un symbole de l'idéal et du réel, de la grâce et de la nature.

La chandelle pleurait un suif jaune sur l'étain du chandelier. Le vent de la fenêtre ouverte couchait la flamme oscillante, faisait trembler contre le mur l'ombre comique de la robe de chambre et du bonnet de nuit à coques jaunes... Dans cet appareil malséant à la dignité conseillère, M. Barbazanges humait la fraîcheur nocturne et considérait l'état du ciel.

La nuit, chaude encore du jour torride, était toute bleue, d'un bleu cendré, vaporeux et doux. Le clocher de la cathédrale semblait un noir nécromancien, en bonnet pointu, qui mesurait les angles diamantés, les courbes lumineuses des constellations surgissantes. Le Cygne planait au zénith ; le Serpent menaçait Hercule. Vénus, qui s'était levée, nue comme une perle, sur la grève pourpre du couchant, commençait de descendre, effrayée par le vieux Saturne dont la face maléfique apparaissait de l'autre côté du ciel, entre les quatre étoiles du Capricorne.

L'opposition de ces planètes inquiétait M. Barbanges, soucieux d'établir, selon les règles, le « thème de nativité » de son fils. Son âme, fascinée par l'étincelante géométrie stellaire, voyagea quelque temps parmi les douze « maisons du Soleil » ; mais le poids de ses pensées la ramena insensiblement vers la terre. Un à un, les hôtels de l'Enclos éteignaient leurs façades. Des portes, en retombant, ébranlaient le lourd silence des ruelles noires. On enten-

daît les voix errantes de promeneurs invisibles, l'égouttement continu d'une fontaine, le choc des seaux sur le pavé.

L'antique maison des Barbazanges, qui avait à ses fenêtres des sirènes et des salamandres, des feuillages frisés et des porcs-épics, était bâtie au flanc escarpé du Puy-Saint-Clair, sur le côté nord de la place de la Bride. A vrai dire, cette place n'était guère qu'un carrefour borné par la tour ruinée de la Barussie, le mur latéral de l'église Saint-Pierre, les débris du Château et la rampe de pierre qui domine encore aujourd'hui les anciens fossés de la ville. A gauche, le quartier Redole-Peyre dégringole jusqu'à la Corrèze : à droite, la rue des Morts descend à pic vers la Solane qui roule ses eaux empuanties entre des bâtisses fortifiées, des papeteries, des jardinets et des moulins. On aperçoit la rue du Fouret remontant sur le coteau de l'Espinas, tout couvert de maisonnettes clairsemées, de « pièces » de vignes, de petits arbres en boules. La place de la Bride, formant une sorte d'éperon, domine les vallées

des deux rivières, et le vieil Enclos, cœur triangulaire de Tulle, que la Corrèze et la Solane enferment en leur confluent. Parmi l'enchevêtrement des toits, M. Barbazanges apercevait la petite tourelle octogonale du Château, la belle maison sculptée des Dufraysse de Vianne, la profonde coupure tortueuse de l'escalier des « Quatre-Vingts », qui descend vers la Grand-Place, et la flèche aiguë du clocher. Il devinait les zigzags des rues principales partageant les faubourgs en « îlots », les lignes de la première et de la seconde enceinte, les tours de défense, accroupies comme des chiens sur les remparts ruinés ; et plus loin encore, à l'extrême horizon, dans la transparence bleuâtre, où des feux épars rougissaient, le dessin des collines qui, de l'Alverge au Rocher des Malades et de l'Estabournie au Puy-Saint-Clair, couronnaient de verdure sa ville chérie...

Là, et dans l'Enclos même, était le berceau des Barbazanges, famille artisanne enrichie au dernier siècle, haussée jusqu'à la bourgeoisie, et qui, depuis cent ans, donnait des consuls au

municipe et des magistrats au présidial. Jacques Barbazanges était né place de la Bride. Les jésuites l'avaient instruit en leur collège. Il avait participé aux processions solennelles, aux représentations théâtrales organisées par les bons Pères, aux « Jeux de la Vierge », qui remplaçaient les « Jeux de l'Églantine »... Et même, dans sa seizième année, il avait mérité un prix, en composant une ode latine sur « les dignités, prérogatives et mérites de la Sainte Mère de Dieu »... Quel événement! ... Le plus considérable de sa jeunesse studieuse, jusqu'aux grands jours de l'émancipation et du mariage... Maintenant, le conseiller, parvenu à l'âge de quarante ans, gloire et dilection de la ville, lumière du présidial, très versé en toutes sortes de sciences, voyait tardivement naître l'héritier tant désiré... Encore un peu d'années, pensait-il, et le nouveau petit Barbazanges connaîtrait la discipline des jésuites; il marcherait à son rang dans les processions, triompherait aux Jeux, et, sachant ce que doit savoir un honnête homme, il irait à Bordeaux, à Toulouse,

à Paris même apprendre ce que ne doit point ignorer un homme de loi. Plus tard, il siègerait au présidial, chérirait les sciences, sans négliger sa fortune, et, le soir, au coin du feu, il entretiendrait son barbon de père de chimie et de médecine. Une fille de bonne maison lui apporterait en mariage des vertus, des grâces, quelque bien. Et la cité de Tulle, entre les collines, enfermerait doucement sa vie et ses désirs.

La petite place était déserte. Le clocher noir, dans les ténèbres bleuissantes, regardait les constellations tourner autour de sa flèche. M. Barbazanges éternua...

Il croisa sa robe de chambre, ferma la fenêtre et resta, le nez dans ses grimoires, jusqu'à minuit sonné. Le bonhomme n'était pas le seul bourgeois du pays qui se piquât d'astrologie. S'il y apportait plus d'ardeur et de curiosité que ses amis Peschadour, Melon et Baluze, il ne faisait pourtant que suivre la coutume de la province. Les gens du Bas-Limousin ont un goût étrange pour le surnaturel. Ils ont rem-

placé les druides gaulois par des *metjes* ou sorciers, et vénèrent extrêmement les étoiles du ciel, les arbres des bois, les pierres et les fontaines.

Quand le « thème » fut achevé, M. Barbazanges alla querir dans le bahut le « livre de raison » que ses parents lui avaient transmis en héritage. C'était un livre très vieux, à feuillets de parchemin, à pesante reliure brune, bardée de fer comme un coffret. Chaque Barbazanges, à son tour, avait marqué, d'une ferme écriture de jeune homme, puis d'une écriture tremblée de vieillard, les mémorables incidents de son existence. Les variations de l'orthographe indiquaient les progrès de la langue, — de l'an 1540 à l'an 1670, — mais d'une page à une autre page, et d'une vie à une autre vie, les mêmes formules, les mêmes événements se reproduisaient, presque identiques : c'étaient des baptêmes, des morts, des mariages, des contrats de vente et d'achat, des notations précises sur l'aspect du ciel au moment des naissances, l'état de la lune, la posi-

tion des planètes qui influencent le sort des nouveau-nés. Quelquefois, le récit bref des heureuses fortunes ou des calamités publiques ; la guerre contre Henri de Turenne et le siège de 1585, le dévouement civique d'un Barbazanges, blessé sur les remparts de Tulle « près du bon capitaine Jehan » ; des faveurs royales, des élections de maires et de consuls, l'étrange abondance de vin en 1615, les inondations de 1626, les chutes de grêlons, les famines, l'horrible peste de 1631, sans oublier les apparitions de météores, comme cette comète de 1618 qui avait « une grande queue en rayons de feu de la longueur de deux piques ». — Ainsi l'histoire de la famille Barbazanges côtoyait et reflétait l'histoire de la cité.

*Ce samedi, vingt-septiesme jour du mois de juillet,
l'an mil six cent soixante-treize...*

La chandelle grésillait. La plume criait sur le parchemin. M. Barbazanges éternua encore, et renfonça son bonnet de nuit.

... environ l'heure de neuf heures après midy, par la grâce de Dieu naquit François, mon premier enfant, et de Catherine La Poumélye, ma femme... La lune était vieille au dernier quartier. Et ledit François naquit lorsque régnoit au ciel la planète Vénus, et participe des influences d'icelle et du suyvant qui est Saturne...

Le conseiller rêva un instant, et, ne sachant s'il devait sourire ou soupirer, il termina enfin l'horoscope :

Si Dieu lui faict la grâce de vivre, ses qualités seront principalement qu'il sera très bien fait, civil dans ses manières et son langage, et, nonobstant sa complexion mélancholique, poly, aimable et point avareux. Mais l'opposition des planètes me porte à craindre qu'étant très beau de corps et de visage, il ne soit fort aimé d'un chacun, et surtout des femmes, par lesquelles luy pourroit arriver malheur... Aussy, je pry Dieu que le fasse homme de bien, régulier en Jésus-Christ et fort éloigné de tout libertinage.

II

Madame La Poumélye la mère, et M. Jean Baluze, frère du célèbre écrivain, tinrent François Barbazanges le jour de son baptême, qui fut le 30 de juillet. Après la cérémonie, les dames de Tulle vinrent complimenter l'accouchée. Malgré la chaleur extrême, les fenêtres de la grande chambre étaient closes et un feu de fagots faisait rougeoyer les boiseries grises et les quatre « pentes » ou panneaux en tapisserie d'Aubusson. Sur un cabinet de laque, on avait placé, bien en vue, les présents du parrain et de la marraine : une chaîne d'hyacinthes

et cornalines et un fort beau tour de gorge en point de Tulle, avec les manches pareilles, qui venait de chez la bonne faiseuse, mademoiselle Contrastin.

Le matin même, l'évêque Mascaron — le plus aimable prélat de France, qui estimait madame Catherine et lui prêtait force romans — avait envoyé une boîte de dragées et de nonpareilles. Les visiteuses goûtaient à ces douceurs, et, parlant toutes ensemble, étalaient leurs jupes de moire et de ferrandine, leurs corps busqués, leurs belles coiffes, leurs petits éventails d'ivoire dorés et ciselés à jour. L'une citait quelque remède convenable aux femmes en couches ; l'autre donnait son avis sur la nourriture des enfants ; celle-ci déplorait l'humeur jalouse de son mari ; celle-là, l'opiniâtreté de sa servante. Et toutes s'accordaient à envier l'heureuse condition des hommes, qui n'ont de la paternité que les plaisirs. Cependant le petit François criait en son berceau, que la vieille Marceline — nourrice de madame Barbazanges — faisait branler doucement. Les

dames, aussitôt penchées vers lui, louaient sa bonne constitution, sa beauté miraculeuse, s'étonnant qu'il ne fût ni ridé, ni gonflé, comme on voit les enfants de deux jours, plus semblables, certes, à des crapauds écarlates qu'à des êtres humains. Elles admiraient le duvet blond frisant sous le bonnet de guipure, les yeux bleu foncé, les joues pétries de roses. Telles des fées dans l'alcôve d'une reine, elles composaient à leur façon l'horoscope du joli François, et, lui promettant une vie toute amoureuse, elles plaignaient déjà les pauvres filles que ces yeux bleus feraient pleurer.

Le berceau craquait; le soleil oblique riait aux carreaux; la matrone, accroupie devant la rougeur du foyer, dépliait des linges, et, sous ses rideaux de ras vert, madame Catherine, attendrie, orgueilleuse et lasse, sentait le premier lait lui monter au sein.

III

François Barbazanges ne fit mentir ni les astres ni les dames qui lui avaient promis une si galante destinée. Il commença de plaire dès qu'il commença de vivre, et, sans y penser même, le pauvre innocent, il exerça sur les yeux et les cœurs féminins la plus étrange tyrannie.

Il portait encore la robe longue et le bourrelet, que les commères, dans les rues, arrêtaient sa berceuse Marceline et le voulaient prendre dans leurs bras. « Ah ! le beau poupon !... Qu'il est gras ! qu'il est joli ! *Diou lou*

*fasso creyre*¹!... » L'enfant répondait à ces mignardises par des cris lamentables, et, certain jour qu'une bohémienne noire et puante fit mine de le baiser, il manqua de tomber en convulsions. M. Barbazanges, averti, saboula rudement la berceuse, et lui défendit de laisser aucunes gens toucher au petit François, car il n'était pas rare que des enfants de famille fussent volés par des maugrabins.

Quand il eut laissé les lisières et pris l'habit de garçon, François montra toute la douceur de son caractère. Ne sachant ce qu'était laid ou beauté, ne tirant point vanité de sa figure, il était modeste, timide, et nonchalant par goût de rêver. Monsieur son père l'aimait à la folie et madame sa mère en était si éperdue que, par l'excès de leurs caresses, ces tendres parents risquaient fort de gâter son bon naturel. En vain, madame La Poumélye arguait de ses droits d'aïeule pour quereller les Barbazanges.

1. « Dieu le fasse croître ! »

— Vertuchou! disait-elle, vous saurez ce qu'il en coûte, ma fille et mon gendre, d'avoir fait un trop beau garçon. Bientôt mon coquin de petit-fils réclamera des habits galonnés et des rubans, et, l'âge d'amour venu, il vous ruinera en perruques blondes... Il fera comme ces freluquets, sortis d'honnêtes bourgeois, procureurs et juges, qui singent les gentilshommes et, malgré les lois somptuaires, portent l'épée et le velours... Ne dirait-on pas que la roture de leur papa leur pue au nez!... Votre François, ma fille, quittera le linge uni et la moire lisse. Il se croira trop bien fait pour étudier, et, plutôt que de se morfondre sur les Pandectes, il courra les filles... Mettez-moi ce polisson au collège! Qu'il aille apprendre le latin et recevoir le fouet! C'est ainsi qu'on devient honnête homme...

Ces discours ébranlaient M. Barbazanges; mais madame Catherine faisait un soupir et versait un pleur, et le bon époux cédait aux désirs de sa moitié, lesquels s'accordaient secrètement avec les siens propres.

Jusqu'à dix ans, François ne quitta point la vieille maison de l'Enclos. Il grandit entre ses père et mère, sa grand'maman, sa berceuse, et la compagnie ordinaire des Barbazanges.

Cette compagnie, où brillèrent l'abbé de Lagarde, les Baluze, le médecin Peschadour, les Saint-Priest, les Melon, les Rabanide, était alors la plus savante et la plus policée du Bas-Limousin. La ville de Tulle, isolée dans les montagnes, était une véritable république, sous l'autorité paternelle de ses évêques ; et, contrainte de se suffire à elle-même, tirait de son propre flanc clergé, fonctionnaires, magistrats. Instruits au même collège, nobles et bourgeois ne se distinguaient point les uns des autres, et gardaient un vif amour de l'éloquence et des belles-lettres. Il n'était pas de cérémonie sans discours en prose ou en vers. Assurément, on voyait à Tulle beaucoup trop de pédants et de précieuses, qui ne retardaient sur Paris que de cinquante ans, mais on y trouvait aussi des savants estimables et quantité de bons esprits.

La présence de M. Mascaron avait enflammé

d'une ardeur nouvelle tous ces génies baslimousins.

Le célèbre évêque avait appréhendé que la rudesse des habitants n'égalât l'âpreté des chemins qui entouraient sa ville épiscopale. Quand, pour la première fois, — le 18 de juin 1672, — son carrosse avait descendu l'effroyable pente de la rue du Fouret, il avait cru « se précipiter aux abymes ». L'accueil respectueux et magnifique des citoyens, les harangues des magistrats, presque toutes spirituelles et sensées, lui firent bien voir qu'il n'était point chez des sauvages. Et, cinq jours après son arrivée, il put écrire à son amie la plus chère, Madeleine de Scudéry :

« S'il ne fallait pas venir à Tulle, elle serait une fort jolie ville, et je ne suis point surpris que ceux qui ne font que passer en disent du mal, et que ceux qui y séjournent en disent du bien ¹. »

M. Barbazanges conquiert l'affection du prélat

1. *Deux lettres de Mascaron à mademoiselle de Scudery* publiées par René Fage (Tulle, 1885).

par une singulière rencontre : il fit gagner un procès à une certaine marquise de Combareilh, qui était la propre cousine de mademoiselle de Scudéry. On sait en quelle estime M. Mascaron tenait la « nouvelle Sapho ». Il parlait d'elle avec une chaleur qui eût scandalisé le vulgaire, si toute la France n'eût connu la chasteté de l'illustre fille, — laquelle était déjà sur l'âge, noire, maigre et « suant l'encre par tous les pores », comme disait cette peste de madame Cornuel. Le bon évêque, cependant, faisait de la *Clélie* et de l'*Ibrahim* l'occupation de son automne. Ces ouvrages, qui commençaient à passer de mode, gardaient pour lui leur fleur de nouveauté. Il y trouvait « quantité de choses propres pour réformer le monde », et, dans les sermons qu'il préparait, il mettait, de son propre aveu, la Scudéry « à côté des Pères de l'Église ». Rien de ce qui touchait cette héroïne ne laissait M. de Tulle indifférent. Aussi pressait-il fortement M. Barbazanges de contenter sa chère Scudéry et de prendre en mains la juste cause de madame de Combareilh. Le

procès gagné, la marquise, veuve et mère d'un jeune fils, vint à Tulle remercier le conseiller Barbazanges. Elle fit une visite à madame Catherine, qui était grosse et incommodée, et, l'année suivante, quand naquit François, elle envoya une lettre du tour le plus précieux et le plus galant du monde, avec un très beau présent.

L'amitié de madame de Combareilh devait procurer aux Barbazanges les bonnes grâces de l'évêque. Il apprit que l'épouse du conseiller était vertueuse et bien faite, et qu'elle avait de l'esprit, possédant par cœur les ouvrages de M. d'Urfé et de La Calprenède. D'autre part, les Baluze l'assurèrent que madame Catherine était bonne à la cuisine comme au salon et qu'elle préparait parfaitement le lièvre à la royale, qu'on appelle en limousin « *la lebro en chobessar* ». Ce discours attendrit fort le pieux évêque et il fit incontinent porter chez madame Barbazanges les œuvres complètes de Madeleine de Scudéry, reliées en veau plein et timbrées aux armes épiscopales.

Après le départ de M. Mascaron, — en 1683, — madame la Conseillère et ses amis conservèrent ces mêmes traditions de la Chambre bleue, que la marquise de Combareilh perpétuait en son château des montagnes. Ils se réunissaient tous les samedis, pour lire les lettres de M. de Lagarde ou de M. Étienne Baluze, les satires de M. Peschadour, les madrigaux et les épigrammes de M. du Verdier. Quant à M. Barbazanges, il ne donnait point dans le tendre, il ne savait pas pousser sa pointe, et ne comprenait les énigmes qu'un grand quart d'heure après que tout le monde avait ri. Aussi, lorsqu'il n'était pas retenu au présidial, il demeurait invisible en son cabinet de physique. Le bonhomme n'était point jaloux. Madame Catherine avait la tête un peu trop enflée de chimères, mais elle n'était pas de complexion amoureuse et se payait uniquement de grimaces et de soupirs. Jeune encore, les yeux bleu de roi bien fendus, les cheveux châtain crespelés, la bouche vermeille, la gorge belle, toujours décentement vêtue d'étamine du Mans, elle était

fort plaisante à voir parmi ces vieilles fées qu'étaient les sœurs Baluze et madame Peschadour. Elle tenait son cercle dans la salle du premier étage, où il y avait des rideaux de crépon vert, un miroir de Venise assez beau, des tapisseries de Bergame, et douze fauteuils au point de canevas, œuvre antique de madame La Poupélie. Les demoiselles Baluze, en costume de mères-grands, s'asseyaient aux places d'honneur, et, un peu en arrière, leur nièce, la jolie Perrine, fille du docteur Jean Baluze, considérait tendrement le jeune Melon du Verdier. Il y avait aussi le médecin Peschadour, longue figure jaune sur un long corps noir, et le trésorier Rabanide, et le chanoine La Poupélie, dont l'aumusse doublée de blanc, le camail pointu, noir et rouge, ravissaient le petit François. L'enfant assistait aux séances, blotti sur les genoux et contre le frais corsage de mademoiselle Perrine. Il se caressait aux douces mains, aux joues plus douces, aux boucles soyeuses de la demoiselle, qui le baisait à tout propos en regardant Melon du Verdier.

Vers la fin de l'an 1683, on fiança ces deux aimables personnes, et Perrine vint plus rarement chez les Barbazanges. Alors madame Peschadour amena ses petites filles, qui étaient jaunes et laides comme leur papa. Les pécores se fourraient sous la table, qui avait un très grand tapis, et, dans cette manière de tente, elles attiraient le petit Barbazanges qu'elles nommaient leur « petit mari ». Subjugué par les voix impérieuses de ces Peschadour, François se laissait arranger la cravate, friser les cheveux, saccager l'habit; il embrassait, au commandement, ses deux femmes, dont il avait une extrême peur. D'abord enchantées, puis aigrement jalouses, les Peschadour finissaient par s'arracher, bras de-ci, jambe de-là, le malheureux petit mari... Les grandes personnes faisaient silence. On entendait la voix creuse du médecin, qui débitait une *Satire sur les embarras de Tulle, imitée de M. Boileau*... Soudain un cri lamentable résonnait au ras du parquet, presque entre les pieds du poète, et le tapis levé, on voyait François tout défait et

pâle, égratigné jusqu'au sang, et les Peschadour se gourmant comme des furies. Madame leur mère les séparait en leur promettant les verges ; une servante emmenait le petit garçon à la cuisine pour lui laver le nez, et le pauvre François, dans un âge si tendre, éprouvait ainsi l'heur et le malheur de plaire aux dames.

IV

Déarrassé des Peschadour, qu'on mit chez les Ursulines, François vécut seul, sans camarades, ignorant les jeux ordinaires et les plaisirs des enfants. Sa bonne-maman La Poumélye lui apprit le *Pater* et l'*Ave* en latin, et sa berceuse Marceline plus de cent histoires de revenants et d'enchanteurs. A cette belle école, il devint plus extravagant qu'un poète.

Enivré de ses propres songes, il errait tout le jour dans la maison, changeant de place pour changer d'ennui, et jamais petit bourgeois limousin ne s'abandonna plus jeune à des ima-

ginations plus saugrenues. Les récits de Marceline en fournissaient la matière. M. Barbazanges recevait-il François, par faveur, en son cabinet. L'enfant s'amusa à peine des curiosités naturelles et des machines, car il y voyait l'appareil du sabbat, l'autel d'un druide, la caverne d'un magicien... Les demoiselles Baluze venaient-elles voir sa maman? Leurs corps brodés, l'édifice branlant de leurs coiffes, leurs jupes « en tripe de velours » jaune, plus roides que les antiques vertugadins, rappelaient à François ces Carabosses prodigues de méchants dons qui troublent les baptêmes des princesses. Descendait-il à la cuisine, lieu de délices, où cuisaient pour lui les châtaignes blanchies, les *flougnardes*, les *tourtous*?... La vieille Marceline, assise dans le *cantou* de la cheminée, figurait cette bonne femme qui prêta son fuseau à la Belle au Bois dormant. Le petit domestique Jeantou était peut-être un des trois cents marmitons qui préparèrent le repas nuptial de Riquet à la Houppe... Et quant à regarder sous le lit de la cuisinière, François

ne l'eût osé pour rien au monde, car, dans les histoires de brigands, il y a beaucoup trop de ces lits à quenouilles, à rideaux de serge couleur de sang, sous lesquels passent les bottes épouvantables des voleurs de grand chemin.

Au crépuscule, la cuisine entière s'emplissait d'ombre et d'enchantements. L'escalier à vis, dans les demi-ténèbres, enroulait sa spirale et devenait un escargot géant. L'horloge-fée, détraquant ses poids, sonnait minuit à toute heure. Sur la table, les carottes devenaient des gnomes barbus de rouge et les choux de grosses dames en robe de brocart vert. Cette palombe au col changeant, tuée sur l'étang de Brach par M. Jean Baluze, c'était, hélas! c'était l'Oiseau Bleu lui-même!... Le chat, fidèle serviteur de M. de Carabas, guettait une souris grise qui prenait tout à coup le fin minois et la robe discrète de Cendrillon... Ainsi environné de phantasmes, François ressentait quelque épouvante... Grimant sur un escabeau, il atteignait une fenêtre, sorte de soupirail grillé, presque au ras du sol, et il

regardait les enfants qui sortaient des Petites Écoles, sur la place de la Bride. Leur bande crierde escaladait la rampe des fossés, au risque de choir, voltigeait autour de la fontaine, puis s'éparpillait dans les ruelles de Redole-Peyre et de la Porte-Chanac. Des filles effrontées allaient chanter pouilles à mademoiselle Contrastin, la dentellière, qui se penchait sur la murette de sa boutique, menaçante et levant un balai de bouleau... D'autres, non moins hardies, agaçaient le petit Barbazanges et l'appelaient : « François, joli François!... » Une surtout...

Ah! que François la détestait, cette Margot Chabrilat, dite « Margot la Chabrette », et plus chèvre que fille, assurément, par la maigreur, la couleur, le caprice et l'impudence. Toujours sautante et virevoltante, les pieds nus, les jupons troués, le mouchoir ouvert, la tignasse crépue sur les yeux, elle s'approchait de la fenêtre.

— Eh! bonjour, disait-elle avec force contorsions et cérémonies. Eh! bonjour, monsieur

de Barbazanges!... Que vous êtes joli! Que vous me semblez beau!... Si votre ramage était pareil à votre plumage, vous seriez le phénix du Bas-Limousin!... Mais votre nourrice ne vous a pas fait couper le fil de la langue, car vous ne savez point parler aux gens... Il vous faut aller en pèlerinage à Sainte-Claquette¹.

Et, plus bas, les yeux luisants :

— Viens donc, lourdaud! Ta mère ne le saura pas... Nous irons voir les serpents à la vitrine de l'apothicaire et battre du marteau à la porte du chirurgien... Il n'y a rien de plus divertissant... Nous descendrons à cloche-pied les « Quatre-Vingts » jusqu'à la tour de Maisse... Je te donnerai des pruneaux d'Agen que j'ai volés chez Lacombe, et tu m'embraseras dans les venelles, près du barricotier...

Ce langage, qui lui rappelait les pires insolences des Peschadour, faisait horreur à François. Quittant le soupirail où grimaçait Margot,

1. Sainte-Claquette ou Sainte-Foi délie la langue des enfants qui tardent à parler.

il se précipitait au giron de sa berceuse, qui posait son fuseau pour le caresser et lui chantait à mi-voix :

Janetoun, ma mie...

Cependant, l'extrême ignorance de François donna quelques remords aux Barbazanges. Madame La Poumélye criait plus haut que sa tête contre la folie de ses enfants :

— Jamais, disait-elle, jamais bourgeois de Tulle n'ont élevé ainsi leur fils unique... Monseigneur le Dauphin fut moins gâté! Que ferez-vous de François, plus tard?... Un avocat, un conseiller, un juge?... Vous nous la baillez belle, en vérité!... Nourri de billevesées, votre fils deviendra un songe-creux, une pauvre cervelle éventée, et non point un simple et honnête magistrat, comme ses ancêtres. Et Dieu sait qu'avec sa jolie figure, il est, plus qu'un autre, en danger de se pervertir!

Le bon chanoine La Poumélye venait à la rescousse :

— Ma cousine dit fort bien. Il est mauvais

qu'un garçon demeure, passé huit ans, aux mains des femmes. La solitude le rend mélancolique; l'ennui le peut conduire à la consommation... Et quelle honte n'aura-t-il pas, au collège, en se voyant, à son âge, mis en la dernière classe, parmi les marmousets ?

Le conseiller se rendit à ces raisons et l'on décida qu'après les chaleurs François irait au collège. Touchée au vif par les propos du chanoine, madame Barbazanges voulut épargner une mortification trop rude à son fils chéri : elle résolut de lui apprendre à lire, et, pour ce faire, elle choisit, non pas un alphabet grasseyé et rebutant, mais un beau livre orné d'images. Ce livre, naguère les délices de madame Catherine, un peu délaissé depuis que M. Mascaron avait mis la Scudéry à la mode, c'était l'*Astrée*, la vénérable *Astrée*, si pesante que nul ouvrage ne pressait mieux les rabats. Le frontispice représentait la chaste bergère, décolletée et frisée à la mode de la vieille cour, et l'auteur, le sieur d'Urfé lui-même avec la moustache et la royale, une couronne

de lauriers sur le chef, la dépouille d'un lion sur les épaules et l'estomac découvert. Deux petits Amours assez vilains versaient sur eux des cœurs et des flammes... A force de voir les représentations de ces personnes, François souhaita connaître leurs aventures, et ce désir le piqua si bien qu'il apprit à lire avec une admirable facilité. On peut bien croire qu'il ne lut pas l'*Astrée* tout entière, mais madame Barbazanges, se souvenant que M. Mascarón faisait prêcher *Clélie*, suivit son inclination naturelle, et dit à son fils quelques petites choses d'*Astrée* et de *Céladon*, et même d'*Artamène* et de *Mandane*, d'*Aglatidas* et d'*Amestris*.

Ces illustres images s'imprimèrent dans l'esprit de François jusqu'à effacer les marques des précédentes. Les lutins et les ogres lui parurent bons à divertir le populaire, et il abandonna le pays féérique pour le royaume des tendres allégories et des galantes abstractions. Bientôt, même, la compagnie des héros et des infantes l'enchantait si fort qu'il conçut un dé-

goût étrange des filles et femmes du commun. Non qu'il méprisât ces personnes par orgueil ou dureté d'âme, — elles le trouvaient, au contraire, le plus poli du monde et toujours prêt à les obliger, — mais dans leurs manières et dans leurs propos il sentait la grossièreté naïve de leurs sentiments et la bassesse de leur origine. Aussi lui semblaient-elles propres à soigner les bestiaux, tenir les boutiques, cuisiner et ravauder...

Il résolut donc, à l'âge de dix ans, de n'épouser jamais qu'une dame parfaitement belle, et digne d'occuper le plus illustre trône de l'univers, si le mérite seul y donnait des droits et non pas la naissance. La bergère Astrée fut son premier amour. Ainsi se fortifia en lui la haine des coureuses et des effrontées, et particulièrement de cette Margot Chabrilat qui ne manquait point de lui tirer la langue et de lui envoyer des baisers lorsqu'elle le rencontrait sur la place de la Bride.

V

La boutique de mademoiselle Contrastin, qui regardait droit en face l'hôtel Barbazanges, occupait le rez-de-chaussée d'une vieille maison. Le mur de l'église Saint-Pierre dominait le petit toit de tuiles où d'énormes mansardes baillaient. Une vaste baie à plein cintre reposait sur la murette basse que fleurissaient, l'été durant, des haricots d'Espagne, des capucines, et quelques pots de basilic. Nul rideau, ennemi des amours, ne dérobaît aux passants la vue des demoiselles dentellières, toutes jeunes, jolies et fort agréables avec leurs cornettes **rv**

chées et leurs tabliers de taffetas. Il y avait parmi elles autant de petites bourgeoises que d'artisans, car les filles pauvres et délicates aiment ce travail de la dentelle qui ne gâte pas les mains. La maîtresse leur fournissait le « rezel » ou réseau nu, pour y broder des fleurs à l'aiguille, et leur payait cinquante sous l'aune l'ouvrage bien blanc et bien fini.

Un soir d'octobre 1690, un bruit de voix irritées retentit sur la place de la Bride. Mademoiselle Contrastin étant à l'assemblée des « Filles Dévotes », les demoiselles coururent au seuil de la boutique, l'aiguille piquée sur le corsage et des brins de fil plein le tablier. Il avait plu. Un vent frisquet, secouant les hardes sur les balcons, traînait à travers l'Enclos l'amère odeur de l'automne. Les toits humides réverbéraient un ciel écarlaté qui annonçait du vent pour le lendemain. Un étrange équipage s'arrêta devant la tour de la Motte. C'était un jeune garçon en habit de droguet, monté sur une mule, avec son valet en croupe, lequel ne pouvait descendre parce que la bête ruait. Le

valet avait une face de bois qui ne disait rien. Sur les joues du garçon éclatait une pourpre naturelle, comme ce jus de grappes écrasées dont se barbouille Bacchus dans l'orgie. La gaieté du faune allumait ses petits yeux. A le voir ainsi, chancelant et riant, tel un vendangeur au retour des vignes, on s'étonnait que la mule portât une simple valise et non des paniers de raisins noirs. Otant son chapeau, il salua les dentellières et s'informa du logis de M. Barbazanges, conseiller au présidial. La plus jeune ouvrière, Margot Chabrilat, s'élança pour instruire de plus près ce cavalier, pendant que les demoiselles faisaient de grands éclats de rire.

Le valet en fut alarmé. Jurant après sa mule, il mit enfin pied à terre.

— Vous êtes donc tout neuf en ce pays ? demanda la Chabrette, qui pinçait son cotillon rayé et dansait autour du garçon, telle une maigre Bacchante.

A seize ans passés, elle avait encore ces façons impudiques qui, naguère, effrayaient

François. Laide, disait-on, les mollets secs, la gorge plate, son petit corps souple n'était pas sans grâce, et dans sa figure camuse, ses yeux fauves n'étaient pas sans beauté.

— J'arrive de Saint-Hilaire, près Obazine, répondit le jeune garçon. Je me nomme Pierre Broussol, et je me viens rendre pensionnaire chez monsieur le conseiller Barbazanges.

— Eh bien ! monseigneur, nous serons voisins, dit la Chabrette, car voici, à votre gauche, la boutique de mademoiselle Contrastin, où l'on vend le point de Tulle... Nous sommes huit ouvrières en son atelier, plus belles que le jour et plus farouches que des tigresses. Les blondins de la ville crèvent de passion pour nous toutes, et nous brodons le rezel au bruit des guitares, des hautbois et des tambourins... Et maintenant, à votre droite, voici la maison du conseiller. Il y a sur les fenêtres des femmes à queue de poisson, moins aimables que nous, et des porcs-épics, moins épineux que l'âme du joli François Barbazanges.

— Monsieur le chanoine La Poumélye, mon

parrain, m'a parlé de cet Adonis, fit Pierre Broussol, non sans dédain. Il a dix-sept ans, comme moi et un visage de fille... Je gage que vous n'estimez point ces jouvenceaux efféminés, mademoiselle la dentellière ! Je ferai donc si bien que vous oublierez François Barbazanges, et que vous me trouverez plus aimable que lui...

— Non plus aimable, mais moins bête ! répliqua Margot. Ah ! ah ! vous avez dix-sept ans ! C'est encore l'enfance ; mais, pour votre âge, vous me paraissez bien gaillard.

— Comment l'entendez-vous ?... L'enfance !... Me faudra-t-il vous donner la preuve que je suis homme et non plus enfant ?...

Penché, il caressa le menton de Margot, comme il avait vu les soldats faire aux servantes d'auberge.

Les yeux de la Chabrette parlèrent assez clairement. Pierre se pencha plus près encore et baisa la fille. Dans le soir enflammé qui rougissait leurs visages et prêtait une espèce de splendeur à leurs pauvres habits, ils se regar-

daient en riant, tous deux bruns, lestes, hardis et secrètement échauffés par leur jeunesse.

— Ça! ça! tiron, crièrent les demoiselles ravies. Voilà la Contrastin!

D'un bond, la Chabrette fut au seuil de la boutique, et, quand mademoiselle Contrastin et une dizaine de vieilles personnes en robe puce et coiffe de gaze noire, sortirent par la porte latérale de Saint-Pierre, il n'y avait plus sur la place qu'un rustre fort occupé de décharger sa mule, et un jeune homme qui frappait très fort chez les Barbazanges. Derrière les volets de la boutique, les chandelles de veillée s'allumaient.

Introduit dans la salle où la famille Barbazanges achevait de souper, le naturel de Saint-Hilaire salua du pied, tortilla son chapeau, tira une lettre de sa poche et parla en ces termes :

— Bonjour, monsieur le conseiller et madame la conseillère. Je suis le fils Broussol, de Saint-Hilaire, près Obazine. Je viens chez vous pour être pensionnaire, avec votre agrément,

et voici une lettre de monsieur le chanoine La Poumélye, qui est en visite chez mon papa.

— Soyez le bienvenu, mon ami, dit M. Barbazanges. Nous vous attendions. Votre chambre est prête, et l'on va vous donner à souper.

Il lut la lettre du chanoine, qui lui recommandait le petit Broussol :

C'est, comme vous savez, l'enfant unique de M. Antoine Broussol, ancien notaire des moines d'Obazine et fort honnête homme, chez qui je fais présentement une cure de raisins. Ne vous ébahissez pas de lui voir une figure assez rustique : il n'a guère fréquenté que des paysans ou des hobereaux fort sauvages. Pourtant M. le curé de Saint-Hilaire, qui lui a enseigné les mathématiques et les éléments du latin, dit que c'est une tête bien faite... Nos jésuites de Tulle ne manqueront pas d'adoucir son humeur, en le façonnant aux belles manières ; mais je ne hais point quelque rudesse en un garçon de dix-sept ans. Ce petit Broussol est mon filleul ; il sera mon héritier, et je ne doute pas que vous ne trouviez en lui un second fils, et François un frère.

J'aime cette coutume de notre province de ne point enfermer les jeunes gens dans les écoles. Partagés entre leurs mattres et leurs parents, ils ne laissent pas

s'affaiblir en eux les affections de famille. La discipline paternelle leur parait si douce qu'on ne voit guère, ici, de fils ingrats, et de pères fâcheux, comme dans les comédies. Et cet usage aussi me parait beau qu'ont les bourgeois de campagne, de confier leurs rejetons à des citadins... Cela peut exciter les enfants aux rivalités heureuses de l'étude, et former entre eux les plus touchantes et les plus solides liaisons d'amitié. Ainsi la compagnie de Pierre Broussol sera d'un bon exemple à mon neveu, qui a grand besoin de s'endurcir l'âme, car il tient de madame sa mère, avec beaucoup d'esprit et de vertu, un goût bien fâcheux pour les rêveries romanesques et les poétiques sottises...

Je ne vous parle pas de la pension de trente écus par an. C'est une misère. Mais vous n'ignorez point qu'à l'âge même de mon filleul, je payais vingt écus seulement à feu M. Baluze, chez qui mon père m'avait placé...

« Ma foi ! songea M. Barbazanges, le cousin chanoine a raison. Nous fûmes bien sots, ma femme et moi, de ne pas suivre la coutume et de garder jusqu'à dix ans notre petit drôle au logis. François est parfaitement sage, bon élève au collège, fils docile et respectueux, mais plus froid que glace, mélancolique, indifférent

et languissant... Que diable ! ce n'est pas tout que de haïr le désordre et de nourrir en soi une flamme pure pour quelque infante imaginaire ! Il faut vivre sur ce globe terraqué, et non dans la lune, demeure chérie de monsieur mon fils !... Puisse-t-il donc prendre un peu de cette brutalité rustique qui éclate en toute la personne de Pierre Broussol. Au lieu de raffiner sur les sentiments, puisse-t-il voler mes pommes et mes confitures, user ses souliers, gâter ses habits, et s'exercer les poings contre les garnements du voisinage ! »

Ainsi rêvait M. Barbazanges, pendant que le petit Broussol, assis sur une chaise, tournant toujours son chapeau entre ses doigts, regardait madame Barbazanges et la trouvait bien conservée. François s'alla mettre près de son nouveau camarade et l'entretint avec beaucoup d'amitié.

« Par la mordieu ! pensait Broussol, quelle figure !... Se peut-il que nous soyons du même sexe ?... C'est une princesse habillée en page !... La dentellière a dit le vrai : il est trop beau

pour n'être pas bête et je prévois qu'il me faudra l'éduquer... Voilà un enfant qui s'en ira à travers le monde, la main sur le cœur, les yeux au ciel... Il ne saura pas se défendre... Je le protégerai... Je suis fort... Morbleu ! Ventrebleu !... Monsieur le chanoine La Poumélye sera content, lui qui m'ordonna d'être un frère pour ce Barbazanges... »

Ce qu'on dit de l'attraction des contraires se trouva pleinement justifié par la tendresse toute fraternelle qui unit bientôt Pierre et François.

Après que le domestique Lionassou s'en fut retourné à Saint-Hilaire, avec sa mule, le fils Broussol ne laissa pas de montrer quelque chagrin. La cité de Tulle lui paraissait une prison et le collège un cachot. Il regrettait son père quinteux, sa maison ruinée, sa vie sauvage, et le bon curé, son premier maître. La tristesse éteignait le vermillon de ses joues et le feu de ses petits yeux. Il maigrissait... François mit une extrême complaisance à lui adoucir l'exil.

Pierre était bavard. Il épanchait son âme en discours infinis, le soir, dans la chambre commune. Jusqu'à plus de onze heures, la chandelle brûlait, éclairant les deux garçons en bonnet de nuit, les vêtements épars sur les chaises, le bahut, l'armoire, un portrait crevé qui représentait M. Léonard Barbazanges, l'aïeul, avec sa robe consulaire, mi-partie bleu de roi et couleur de feu, et son chaperon à crépine d'or. Un grand christ, entre les deux lits, regardait face à face ce pauvre consul tout balafre d'une déchirure affreuse. Dehors, les cloches sonnaient, les chiens aboyaient... C'était l'heure où, dans le cabinet du haut, M. Barbazanges épiait les conjonctions des planètes.

Le fils Broussol parlait tout seul, contant des histoires merveilleuses de son pays et de son passé.

Il était né dans l'élection de Brive, en ce pays qui est déjà Gascogne par la clémence du ciel, la fécondité du sol, la richesse des vignes. C'est la terre chérie de saint Étienne, et la bénédiction du vieux moine limousin plane

encore dans la lumineuse douceur de l'air, sur les vertes plaines de la cité gaillarde, sur le vallon de la Corrèze, tout bruissant d'eaux vives et de peupliers, sur les collines mauves et bleues qui ondulent, et se croisent, et s'éloignent si doucement à l'horizon d'Obazine. Là, le paysan est presque riche, il est robuste et gai ; il s'apparente à peine aux gens des hauts plateaux, Celtes rabougris, taciturnes, souvent féroces, nourris de châtaignes et de blé noir.

Pierre Broussol avait poussé, tel un marmot de campagne, toujours nu-pieds, même en hiver, la culotte percée, la veste en loques. Sa mère était morte jeune. Son père, valétudinaire et maussade, ne le souffrait guère au logis ; mais il n'était pas de paysan, dans le village, qui ne le regardât comme son enfant. Il gaulait les noyers avec les « droles », pêchait les truites dans la Corrèze et les écrevisses dans les rochers du Coiroux. Nul, mieux que lui, ne virait la bourrée aux *votes*¹ ; nul n'avait

1. Votes ou assemblées ; fêtes de village.

plus de devinettes et de contes salés à dire aux *veilhades*¹. Les soirs de décembre, quand sonne l'*Avenamen*² à tous les clochers et que le vieux Noël approche, portant l'hiver en son bissac, il faisait hardiment trois lieues, dans la neige et la nuit, suivant les garçons, ses aînés, qui, par bandes, allaient « voir maîtresse »... Et lui qui n'avait pas encore de maîtresse rustique à courtiser, lui qui ne donnait d'amour et de jalousie à personne, n'était pas le dernier pourtant à ramasser le fuseau de la fileuse maladroite qui doit racheter son bien par un baiser. Et, venue la sainte semaine, la « semaine noire », aucun des *Aguilaneufs*³ qui vont chanter la Passion aux portes des chrétiens, ne recevait de plus gros œufs et des pommes plus belles, des pommes rouges comme les joues de Janetoun...

1. Veillées, en patois limousin.

2. Les neuf soirs d'avant la Noël, à neuf heures, les jeunes gens des villages vont sonner les cloches. C'est ce qu'on appelle sonner l'*Avenamen*.

3. Les *Aguilaneufs* sont les quêteurs qui vont chanter la Passion et chercher des œufs, de porte en porte, le jeudi saint.

— Qui est Janetoun ? demanda François.

— C'est la *bargieire* de chez Gargalhou, donc !

Et, l'œil plissé, hochant la tête d'un air avantageux, Pierre Broussol laissait entendre que cette *bargieire* ne lui voulait point de mal. Souvent il avait « gardé » avec elle, le dimanche, vêpres dites, quand M. le curé de Saint-Hilaire ne le retenait plus... Janetoun ! Une fille qui n'avait pas plus de quinze ans, comme les pastourelles des contes, une vraie Peau-d'Ane, que le fils du roi n'eût pas reconnue, tant elle était brune et brûlée du soleil, et malpropre, sentant l'ail et le mouton !... Mais elle avait la bouche amoureuse, le corsage dru, la jambe ronde. Pierre était son petit ami, et rien de plus pour l'heure... Ils n'avaient pas fait ensemble le grand péché...

— Pourtant, j'ai eu cent baisers d'elle...

— Des baisers de rustaude ! disait François un peu scandalisé et dégoûté.

Pierre n'insistait pas. Il trouvait son ami trop benêt pour comprendre ces choses. Il se reprochait même d'avoir parlé de Janetoun.

Avec les jours, la tristesse du petit Broussol s'en alla. Elle était d'ailleurs toute physique, et non pas un effet du sentiment et de l'imagination. Naturellement enclin à voir le beau côté et surtout l'utile côté des choses, Pierre s'aperçut qu'il avait fort à gagner aux leçons des Pères jésuites et à la compagnie de M. Barbazanges. L'intérêt seul ne gouvernait pas ses affections, mais il les fortifiait singulièrement, comme en toutes les âmes paysannes. Et, du paysan, Broussol avait le sens positif, la prévoyance et la prudence. Il avait aussi l'intelligence lucide de l'homme d'affaires, et, avec tout cela, beaucoup de bonté, de courage, de droiture et de probité. C'était exactement l'arrière-petit-fils de ces vilains dont la malice ironique égaie les fabliaux du moyen âge.

Les Pères jésuites, charmés de ce nouveau disciple, voulurent faire leur compliment à M. Barbazanges, l'approuvant fort d'avoir reçu chez lui un jeune homme qui serait l'honneur du Limousin. Le bon Conseiller répondit que Pierre Broussol avait l'étoffe d'un avocat, d'un

procureur, et même d'un président. Ces rares qualités d'un étranger le rendaient un peu mélancolique, lorsqu'il considérait son propre fils.

— Il est vrai, dit le recteur, que François est assez indifférent aux biens et honneurs de ce monde, et à ceux de la magistrature en particulier. Il n'a guère d'inclination que pour la musique et la poésie.

— Oui, certes : il joue du luth et de la viole, et il lit des ouvrages en vers. Il se nourrit de fadaises ! s'écria fort amèrement M. Barbazanges qui, ce jour-là, dans son rôle de père de famille, était moins astrologue que magistrat.

— N'est-ce point un peu votre faute, monsieur le conseiller ?... Mais quoi ! votre fils vous donne-t-il aucun sujet de mécontentement ? N'est-il pas fort assidu aux classes, et fort exact à l'office, sans grande chaleur de dévotion ?... Il aime la musique et la poésie... Est-ce un si grand mal ?... Peut-être, s'il reconnaissait en lui la vocation religieuse, peut-

être composerait-il des oratorios à ravir les anges, ou des tragédies sacrées bien supérieures aux pièces de ce pauvre M. Racine que le Port-Royal a gâté.

— J'aimerais mieux qu'il fût procureur, dit M. Barbazanges. Je me veux voir des petits-enfants.

— Nous sommes tous entre les mains de Dieu... Allons, monsieur le conseiller remettez-vous... Songez que vous remportâtes un prix aux Jeux de la Vierge et que cela ne vous empêcha point d'être honnête homme.

VI

L'hiver s'en fut, soufflant le *chalelh*¹ des *veilhades*, emportant sous sa limousine, les bou-dins noirs et les marrons dorés. L'aigre pipeau d'Avril éveilla ces petites nymphes montagnardes qui, de leurs urnes neigeuses, versent les flots clairs des torrents. La Corrèze enfla. L'eau remplit les caves du collège. Au faubourg du Prat, la Solane débordée ruina quelques moulins. Les jours allongeaient. Les places revoyaient leurs promeneurs ordinaires,

1. Lampe romaine encore employée en Limousin.

bourgeois en habit de moire lisse et perruque ronde, gentilshommes cérémonieux appuyés sur de hautes cannes, le nez barbouillé de tabac, militaires retraités, fiers de leurs balafres et portant la croix de Saint-Louis sur leur vieil uniforme bleu.

Vers le temps de Pâques, Pierre Broussol s'en alla chez son père, à Saint-Hilaire d'Obazine. Il ne tenait plus en place, le printemps neuf irritant les « esprits vitaux » dans son jeune sang... N'était-ce pas la saison qui ramène la bergère aux champs, avec ses ouailles, son chien, sa quenouille?... Déjà, les feux des charbonniers s'éteignent dans les clairières, laissant monter un long fil de fumée bleuâtre au-dessus des châtaigniers gris. A peine les sureaux verdissent, mais les vergers sont tout en fleur, et la tendre pointe des blés perce la dernière neige, cette « nivejade du coucou » qui commence de fondre quand l'oiseau fainéant commence à chanter.

Pierre, faisant son paquet, et rêvant à Janetoun, fredonnait :

Là-bas, là-bas dans un jardin,
Je fais l'amour et bois du vin.
D'une main je tiens mon verre
Et de l'autre ma bien-aimée...
J'ai passé la nuit à boire,
Ma maîtresse à mon côté...
O ma Cléri ! je fis un jour
Devant ta porte, mille tours...

Un seul regret gâtait son plaisir... Que ne pouvait-il emmener son cher François à Saint-Hilaire d'Obazine? Mais le notaire Broussol était plus infirme que jamais et, par discrétion, M. Barbazanges ne le voulut point embarrasser de François.

Les demoiselles dentellières virent reparaitre Lionassou avec sa mule, et, le lendemain, elles assistèrent au départ du jeune M. Broussol. Toute la famille Barbazanges, père, mère, fils, servantes, vint à l'huis pour saluer le voyageur. Les voisins étaient aux portes. Marceline et Janou, la cuisinière, pleuraient de tendresse. M. le conseiller et son épouse donnaient des marques d'émotion, et François lui-même embrassait son camarade avec une chaleur d'ami-

tié si grande que ces demoiselles en conçurent une espèce d'ennui jaloux...

Cette petite scène s'acheva par la retraite des Barbazanges. Le vieux Lionassou prit la mule par la bride pour la mieux guider dans la roide descente de la rue des Morts, et Pierre Broussol, le chapeau à la main, salua fort civilement les dentellières...

La croisée de la boutique était large ouverte. Les demoiselles travaillaient autour de la table. Margot Chabrilat, assise sur la murette, les jambes pendant au dehors et la jupe troussée, arrosait les pots de basilic autour d'elle, si négligemment que toute l'eau se répandait. Le temps était joli. Un soleil vapoureux dorait les ifs sombres du Puy-Saint-Clair. Des enfants, sur la rampe des fossés, perchaient comme des moineaux... Un porc vautré, noir et rose, grognait aux mouches... Au loin, le coteau de l'Espinas, brun de vignes et vert de prairies, avait des places argentées qui étaient des poiriers en fleur.

— Bon voyage ! cria Margot. Si vous allez

voir vos amours à Saint-Hilaire d'Obazine, prenez garde qu'il y a force loups dans les bois des environs, et que les plus grasses brebis sont les premières croquées.

— Voire! dit Pierre. Brebis grasse ou maigre chabrette, pour le loup affamé, c'est tout un... Et vous, mademoiselle l'insolente, prenez garde qu'il y a des loups ailleurs qu'aux bois d'Obazine... J'en ai vu un, l'autre matin, à Tulle même, près de la tour de Maïsse. Il était fort sauvage, encore qu'il marchât sur deux pattes et fût travesti en barricotier.

Il avait presque crié ces derniers mots en s'éloignant. La Chabrette ne fit qu'en rire.

Soudain, elle aperçut François Barbazanges qui rêvait derrière la fenêtre close, au premier étage de sa maison... Une rougeur de flamme courut de ses cheveux à son cou... Elle jeta rudement l'arrosoir et tira sa jupe sur ses chevilles.

— Eh! mesdemoiselles, dit-elle, il me semble que nous donnons la comédie au beau François... Il est d'humeur moins gaie que



son ami et ne daignerait pas badiner avec des filles... Pourquoi regarde-t-il ainsi de notre côté?

Mademoiselle Julienne Sage, qui était la doyenne, déclara :

— C'est vrai qu'il nous regarde ! Voilà une étrange aventure... Tenons-nous coites et ne faisons semblant de rien... Ce serait un honneur pour l'atelier si l'une de nous faisait son galant du beau François et le menait doucement jusqu'au mariage... Il est riche, mais ses parents l'aiment à l'excès, et contenteraient toujours ses fantaisies. Et nous, pour médiocre que soit notre bien, nous ne faisons pas métier d'artisans, et sortons d'aussi bonne bourgeoisie que ce fils de conseiller !

Elle parlait encore que l'on entendit s'ouvrir la fenêtre de la maison Barbazanges. François parut, appuyé au chambranle de pierre. Les grosses moulures et les quadruples colonnettes soutenant un fronton en cintre surbaissé qui dessinait une accolade, l'entouraient d'un cadre de granit tout ciselé de fleurons, de

feuillages et d'animaux. Derrière lui, on apercevait le volet intérieur à demi rabattu, le pan du rideau en crépon verdâtre. Il avait la tête inclinée et le corps penché à gauche. De très petites tresses de soie et d'or galonnaient son habit de drap noir, son ample gilet, les revers de ses manches. Le vent faible agitait mollement les plis de sa cravate de dentelle — une cravate qu'on avait payée dix livres à mademoiselle Contrastin. — Il ne portait point la perruque, mais ses propres cheveux, longs, bouclés de mille boucles naturelles et qui, foncés dans l'ombre jusqu'au brun, prenaient au soleil l'ardente couleur et les reflets de la châtaigne mûre. Ces cheveux, plus souples, plus brillants que la soie en écheveau, si doux au regard qu'on était tenté d'éprouver leur douceur par des caresses, dérobaient à demi un visage pâle et délicat. Le bistre léger des paupières avivait l'éclat des yeux, pareils par leur bleu vif et profond, à la gentiane sauvage; la bouche était pure et triste, le nez droit, le front sans pli. Mais ce qu'on remarquait peut-

être de plus admirable en cette rare beauté, c'était un certain air de calme, de noblesse, d'ennui souverain, comme les peintres le voudraient donner à l'Amour mélancolique.

Du lieu où il se tenait, François pouvait apercevoir l'intérieur de la boutique : — l'horloge au fond, l'armoire, le christ avec son buis, les cartons pleins de manchettes, cornettes et fichus brodés, la grande table au milieu et les demoiselles dentellières.

Elles étaient huit, ce jour-là, huit filles de seize à vingt-trois ans, Margot étant la plus jeune et Julienne la plus âgée ; huit jolies créatures en simples robes de grisette unie et tablier de taffetas, bien serrées en leur « corps » de baleine, la taille droite et menue, la gorge haute, le col découvert. Des rubans relevaient leurs frisures blondes ou brunes, à la mode de Paris, car les vieilles personnes et les dames entêtées dans leur provinciale routine étaient presque seules, maintenant, à laisser pendre leurs cheveux en grappes sur les joues. Les cils des demoiselles étaient baissés ; leurs

doigts tiraient l'aiguille avec des gestes menus et précis. Toutes semblaient fort attentives à l'ouvrage, et leur émoi ne se trahissait que par le soulèvement de leur fichu et l'incarnat plus vif de leurs joues.

Où donc, à qui donc allait-il cet hommage imprévu, ce regard de François Barbazanges?... Aux cheveux cendrés de Mionnette Badefol? Aux dents de perles de Madeleine Rabanide? Aux mains d'Angélique Fraysse, mains royales pétries de roses et de lys? Au cou de Françoise Cornil, blanc, gras et renflé comme un col de colombe?... A la taille majestueuse de Louise Saint-Chamans?... A la belle gorge de Julienne Sage, ronde, nacrée, riche, un peu trop riche même et que le fichu contenait mal?... Chacune de ces demoiselles, persuadée que le Paris limousin lui accordait la pomme et le prix de beauté, remerciait tout bas François Barbazanges.

Seule la pauvre Margot, assise sur la murette parmi les basilics inondés, ressentait l'amère inquiétude d'être laide. Depuis les

jours lointains, où, petite fille, elle agaçait le petit garçon par le soupirail de la cuisine, elle n'avait jamais rencontré les yeux méprisants de François... Méprisants?... C'est « ignorants » qu'il fallait dire, car les yeux de François, et son cœur, ignoraient Margot. Et qu'y avait-il de commun entre l'héritier des Barbazanges, si beau, si bien éduqué, et la misérable Chabrette?

Elle n'était pas de race bourgeoise, comme la Rabanide et la Badefol. Pour plaire, elle n'avait pas le cou blanc de Françoise, les mains exquises d'Angélique, la chair fleurie de Julienne Sage.. Sa réputation était médiocre, et médiocre sa vertu... Pierre Broussol ne mentait pas tout à l'heure... Oui plus d'un loup, errant dans l'Enclos, avait goûté à cette chair brune... Et, sans l'extrême difficulté de trouver une ouvrière plus habile, mademoiselle Contrastin n'eût pas souffert pareille gaupe en son atelier.

Mais pourquoi, pourquoi ce malaise singulier, ce poids sur elle, oui, le poids mystérieux

d'un regard ?... Elle s'agite, se tourne, renverse la tête, cambre le torse pour s'en distraire... Et voilà que Julienne Sage, un peu dépitée, s'écrie :

— N'est-ce pas bien plaisant, mesdemoiselles?
Le beau François regarde Margot !

VII

— Non, non ! ce n'est pas vrai !... Il ne me regardait pas. Il regardait la rue par où le fils Broussol doit revenir... Il regardait, bien loin, à travers les murs des maisons, son ami qui s'en va vers Saint-Hilaire-d'Obazine... Voyez, quand je me suis écriée à vos rires, et que j'ai sauté dans la boutique et fermé les carreaux, voyez s'il s'est ému le moins du monde ! Il est demeuré un quart d'heure encore à rêver, puis il est rentré tranquillement dans sa chambre... Eh ! mesdemoiselles, ignorez-vous que les livres, le luth et l'amitié de Pierre Broussol

font toute la félicité de M. François Barbazanges? Le plus beau garçon du Limousin, à dix-huit ans, demeure plus insensible à l'amour qu'un rocher!... Sa froideur est une offense à tout notre sexe, et je souhaite, mesdemoiselles, oui, je souhaite qu'une diablesse sorte des enfers et nous venge toutes, en donnant de l'amour à cet insolent!

Ainsi parlait Margot, pourpre de colère, la voix étranglée, des pleurs dans les yeux.

— Quelle mouche te pique, Chabrette? dit Julienne Sage avec hauteur. Nous savons toutes que François Barbazanges n'est point digne de baiser ton museau, que tu ne veux rien de lui, que tu le hais et qu'un grand Galapian te platt mieux que personne au monde.

Les demoiselles, qui méprisaient l'impudique Chabrette, fille du bas peuple, se pâmèrent de joie à ce discours. Margot prit les ciseaux qui pendaient à sa ceinture et considéra mademoiselle Sage d'un fort mauvais air... Mais elle dut se maîtriser. Fronçant les sourcils, serrant les dents, elle se réfugia dans l'arrière-

boutique qui était mi-obscur. Si elle pleura de dépit, personne n'en sut rien, car mademoiselle Contrastin, qui parut une heure plus tard, la trouva paisible, roulant des aunes de dentelles sur un carton bleu.

— Laissez cela, Margot, dit la maîtresse dentellière, j'ai tout à l'heure besoin de vous.

Elle ôta son écharpe et ses coiffes. Le célibat avait séché sa figure un peu jaune, mais elle conservait quelque agrément par un air d'innocence qui remplaçait la fraîcheur évanouie des jeunes ans. Prude sans hypocrisie, dévote sans orgueil, ayant l'âme bonne et l'humeur vive, mademoiselle Contrastin n'était pas de ces personnes qui ne peuvent pardonner leur vertu au reste de l'humanité.

La Chabrette se tenait debout, tête basse, comme un coupable devant un juge.

— Et d'abord, murmura-t-elle, devançant la réprimande prévue, et d'abord ce n'est point moi...

— Margot, interrompit mademoiselle Contrastin sans écouter cette protestation, me

voici dans un embarras bien cruel. Il y va de la gloire de notre atelier, et vous seule la pouvez sauver, ma fille... Entendez-moi bien. Madame Melon du Verdier m'a fait prier tout à l'heure de me rendre en son logis. J'en reviens, de ce pas. Et savez-vous ce qu'elle veut de nous, madame du Verdier ?... Elle veut trois fonds de cornette pour monsieur Étienne Baluze...

— Pour monsieur Étienne Baluze!...

— Non pour lui-même, sotté, mais pour une dame de Paris à laquelle il a des obligations... Vous riez ?... Quoi ?... Quelles histoires vous reviennent en l'esprit ?... « Ces fonds, écrit M. Baluze, doivent être fort exactement semblables à ceux que l'on fit, l'an dernier, pour madame Barbazanges. »

— Je les composai, en effet, exprès pour elle. Mais madame la conseillère, fort jalouse de ses parures, a bien recommandé qu'on en détruisît le dessin.

— Hélas ! oui, fit la maîtresse dentellière avec un soupir. Pourtant monsieur Étienne

Baluze a pour frère le propre parrain du beau François, et madame Barbazanges ne refusera point d'obliger cet illustre savant, en nous prêtant ses cornettes. Nous ne les retiendrons pas longtemps...

— Alors, mademoiselle, que puis-je faire en tout ceci ?

— Vous seule, Margot, vous seule pouvez copier cette dentelle, en travaillant jour et nuit. C'est aujourd'hui samedi... Le courrier part vendredi matin... Vous auriez presque une semaine...

— Il est vrai que je ne crains pas de broder à la chandelle, comme les autres filles, qui ont peur de gâter leurs yeux... Mais il n'est pas besoin d'emprunter ses cornettes à madame Barbazanges. Que je les voie un quart d'heure seulement, je me remettrai leur dessin dans la mémoire et le pourrai reproduire sans me tromper d'un seul point.

Mademoiselle Contrastin soupira d'aise.

— Voilà qui est parfait. Si les deux fonds de cornette sont achevés mercredi soir, je vous

donnerai le fichu à fleurs que j'ai payé vingt-deux sous chez Levreaud ; vous en ferez vos beaux dimanches... Ah ! Margot, ma fille, si vous étiez plus sage, vous seriez bien vite en état de vous établir. Monsieur Baluze va mettre le point de Tulle à la mode ; les dames de la Cour ne voudront porter que du réseau limousin, et ce sera une fortune pour le pays... Sans méconnaître les talents de vos compagnes, je dis qu'aucune ouvrière ne fait comme vous, Margot, le point de « picot », la « grossière » et la « respectueuse ».

La Chabrette reçut ces compliments sans sourire, plissant et dépliant son tablier.

— Si vous n'aviez pas ce mérite, vous ne seriez pas ici, Margot... car... il paraît... on dit... Enfin, vous êtes d'un mauvais exemple aux autres filles... Vos liaisons avec un certain Galapian font scandale dans tout l'Enclos... On en parle, du Trech à la Barussie !... Dieu vous pardonne vos péchés, pauvre créature ! Monsieur le curé de Saint-Pierre, qui vous baptisa, me disait hier en parlant de vous : « C'est

grand'pitié de voir cette Marguerite, la fille à Jacquou Chabrilat. Elle ne manque pas d'esprit; elle parle avec bonne grâce, et ferait merveille derrière un comptoir de boutique, pour persuader les chalands. Si vraiment elle est habile ouvrière, il la faut retirer du désordre et sauver cette âme malheureuse qui n'est pas corrompue tout à fait. Ce fils du barricotier qu'elle fréquente, ce Jérôme Chadebech qu'on a surnommé Galapian, la prendrait sans doute pour sa femme, et... »

— Monsieur le curé est trop bon! dit la Chabrette, hargneuse et rembrunie tout à coup. Si le grand Galapian me veut pour femme, je ne le veux point pour mari.

Mademoiselle Contrastin demeura toute coite d'étonnement. Les amours du Galapian et de la Chabrette avaient ému tout le quartier. Qu'un garçon abandonnât sa maîtresse, cela semblait tout simple à l'honnête dentellière... Mais qu'une fille refusât d'épouser son amant, c'était chose inexplicable et monstrueuse.

— Il faut que vous soyez folle, Chabrette! Si

ce Galapian consentait à vous rendre l'honneur...

— Je n'en ai cure, répliqua la fille brutalement. Un jaloux, un fainéant, un sac à vin, tout le portrait de mon papa!... Il me faudrait broder plus de trois cornettes en une semaine, et crever à l'ouvrage, pour emplir un tonneau percé... Foin du mariage!... Si monsieur le curé de Saint-Pierre prise si fort ce sacrement, que ne s'est-il marié lui-même?... Je vous suis bien obligée, mademoiselle, mais mon sort me plaît, ma liberté me contente, et, si l'on me parle encore mariage, on ne me verra plus céans.

— Otez-vous de devant mes yeux, vilaine! s'écria mademoiselle Contrastin, suffoquée par ce discours. Je ne sais ce qui me retient de vous bailler un grand soufflet par la figure!... Allez! allez! le bon Dieu vous punira... Vous mourrez à l'hôpital des Repenties... Allez, pendarde! Allez, carogne!... Je vous veux mettre dehors à coups de balai.

— Ne vous échauffez pas, mademoiselle! Je

m'en irai bien toute seule, dit humblement Margot.

Elle regrettait de désobliger une patronne qui lui avait marqué de la bonté... Mademoiselle Contrastin fit quelques tours par la chambre en poussant des « oh ! » et des « ah ! » Puis soudain :

— Courez chez vous ; lavez-vous le visage et les mains ; mettez un habit net, et présentez-vous de ma part chez madame Barbazanges... Elle ne sort point, le samedi... Ayez bonne façon, surtout. Soyez civile... Et considérez bien les petits rinceaux de la bordure... Si vous abîmez l'ouvrage, je vous chasse incontinent.

VIII

Le faubourg de l'Enclos, circonscrit entre le Puy-Saint-Clair, la Corrèze et la Solane, composa longtemps, à lui seul, la véritable cité de Tulle. En 1346, quand les Anglais approchèrent, en 1585, quand parurent le vicomte de Turenne et ses protestants, le flot populaire abandonna les faubourgs extérieurs, le Trech, l'Alverge, la Barrière. Il reflua vers le cœur primitif de la ville, qui contient neuf mille habitants entre ses antiques murailles, ses « maisons fortes » et ses tours.

Depuis ces temps héroïques, l'Enclos a peu

changé. Le héros anonyme du dernier siège, le mystérieux capitaine Jehan, reconnaîtrait encore aujourd'hui ces lieux où rien, pas même une inscription, ne perpétue sa mémoire... Mais il se consolerait de l'ingratitude des Tullistes, en revoyant, dans chaque rue, sur chaque pierre, le passé vivant et presque intact.

Mieux encore, le bon historien Baluze y retrouverait sa chère patrie du xvii^e siècle. On l'imagine aisément, avec son manteau, son rabat, sa perruque, montant les rues en escaliers de l'Enclos... Un soleil blanc frappe les murs peints à la chaux, les façades ocreuses ou grises, les toits superposés, bruns ou bleus, où rougissent çà et là des tuiles neuves, les grandes lucarnes béantes, qui découpent leur auvent circonflexe sur un ciel déjà méridional... Quelques maisons, très anciennes, montrent les poutres croisées de leur charpente, dans la maçonnerie des étages supérieurs; d'autres, vers la Solane, se bombent, toutes ventruées, avançant des galeries murées et percées de

meurtrières pour la défense... Les grosses portes de chêne, à moulures, ornées de têtes de clous et d'un marteau, s'ouvrent sous des porches en granit couronnés par un écusson. Les fines colonnettes de la Renaissance supportent des chapiteaux de grès, aux angles amortis, aux sculptures informes. Les ruisseaux empestés suintent de marche en marche, s'étaient sur les paliers, parmi les cailloux de Corrèze... Une population bruyante, guenilleuse et vermineuse, vit dehors, sans pudeur... Les filles des bouges et les ménagères, les enfants et les bêtes, grouillent ensemble, cherchent ensemble la chaleur du rayon de midi ou la raie d'ombre que tracent, en été, les balcons festonnés de vignes... Des moutons crasseux, des ânes cendrés, au poil lisse, broutent l'herbe, entre les pavés... Des cloches innombrables sonnent... Partout, la verdure jaillit, libre et vivace. Les griffes des figuiers disjoint les débris croulants des anciennes tours. Le lierre étend, sous ses feuilles en fer forgé, ses racines velues, ramifiées comme un

faisceau veineux. Plus bas, foisonnent les ronciers noirs, et le peuple triste des orties.

La plus louche, la plus sinistre rue de l'Enclos est celle qui descend de la place de la Bride à la Grand'Place, de l'église Saint-Pierre à l'église Saint-Julien. Cet escalier, tortueux et rompu, ce couloir verdâtre, humide et frais, d'une couleur tout espagnole, a reçu bien des noms au cours des siècles : rue du Fort-Saint-Pierre, rue de la Tour-aux-Prêtres, rue de la Tour-de-Maïsse. Les gens de Tulle, aujourd'hui comme autrefois, le désignent simplement par le nombre de ses marches, et l'appellent encore les « Quatre-Vingts ».

Margot la Chabrette habitait aux Quatre-Vingts, un logement composé de deux galetas, dans les combles d'un ancien hôtel noble, tout délabré par les siècles, et que se partageaient sept ou huit familles d'artisans. L'escalier à vis, tout obscur, était si roide que M. Chabrilat y montait avec peine les soirs de saoulerie et n'osait jamais redescendre avant que d'avoir cuvé tout son vin.

Margot, en sortant de la boutique, avait oublié déjà les menaces de mademoiselle Contrastin. « Carogne, pendarde, gourgandine... », ces mots, et d'autres plus grossiers, étaient les gentillesse ordinaires qu'elle recevait de ses compagnes, de ses voisins, de son père et de ses amants. A la longue, ces expressions désobligeantes avaient perdu leur pointe et presque tout leur sens. Elles n'étonnaient plus la sereine philosophie de la Chabrette, — pourvu que M. Chabrillat n'y joignit pas des coups de bâton.

« Si je le trouve au gîte, par malheur, il ne croira point cette histoire de cornettes... Il me fera cent questions, et ne manquera pas d'envoyer au diable, une fois de plus, moi, ma pauvre défunte mère et le bienheureux saint Clair!... »

Elle s'ébahissait que M. Chabrillat poursuivit d'une étrange haine le patron et protecteur de Tulle.. « Est-il bien possible, pensait-elle, qu'aucun saint du paradis se soit jamais soucié des Chabrillat? Quel mal saint Clair nous

a-t-il fait dont mon papa le croie punir par des blasphèmes? »

Elle ignorait les raisons de cette sacrilège rancune et l'influence qu'avait eue la fête de saint Clair sur sa propre destinée. Ces raisons, cette influence, M. le curé de Saint-Pierre et M. Rabanide, trésorier du roi, étaient presque seuls à les connaître.

Car c'était par une nuit de la Saint-Clair, après la procession et la foire, c'était par un doux minuit du 1^{er} juin, que Jacquou Chabrillat, naguère, avait mené hors des remparts certaine cuisinière de M. Rabanide. Cette Marioun, encore sage à vingt ans passés, avait le visage rond, les yeux plus vifs que des chandelles, une grande bouche qui riait toujours, et quelques écus dans un bas de laine. Son maître la voulait marier à un brave garçon. Mais Jacquou Chabrillat, fainéant, ivrogne, déjà sur l'âge, vraie figure de Maugrabin, possédait la plus flatteuse langue et la plus hardie. Ne sachant *a* ni *b*, il parlait de l'amour et de ses plaisirs comme M. Mascaron du para-

dis, d'une si forte et touchante façon qu'il enlevait l'âme. Le couple s'attarda dans un vignoble, sur les pentes du Riou-Bel. La lune était ronde et rouge entre les ceps; la fleur du pampre enivrait l'ombre amoureuse... Jacquou parlait, Marioun soupira, — et de leur furtif baiser naquit Margot la Chabrette.

On peut dire que le malheur de cette fille précéda sa naissance même. La Marioun, honteuse de sa taille élargie et de son *devantau*¹ trop court, se mit aux mains d'une femme du Pré-Gautier qui lui fit boire force tisanes. Mais le Chabrilat, qui craignait le travail honnête, était si bon ouvrier d'amour qu'aucunes boissons ou manœuvres ne purent détruire l'ouvrage qu'il avait fait. Marioun en pleurs déclara sa grossesse au greffe du tribunal. Alors intervint le sage curé de Saint-Pierre. Il avait dîné souventes fois chez M. Rabanide et goûté la merveilleuse cuisine de Marioun. Le souvenir de ces voluptés inno-

1. Tablier.

centes et le sentiment du devoir pastoral lui donnèrent un extrême désir de sauver la pauvre créature. Il fit querir Jacquou, et, d'accord avec les Rabanide, il lui promit quarante écus pour le jour du mariage s'il voulait rendre l'honneur à Marioun. Cette promesse attendrit le mécréant, ému déjà par le vin de Laguenne. On fit la noce, et les nouveaux époux s'établirent dans un galetas des Quatre-Vingts.

L'enfant naquit en ce beau séjour, sur un lit rompu, aux lueurs d'un *chalelh* de fer. Le ronflement de l'ivrogne, le sabbat des matous sur les *cornades* du toit, l'aigre musique des girouettes couvrirent son premier cri. Cette même sorcière du Pré-Gautier, qui ne l'avait pu détruire, le reçut dans son tablier sale. Jamais on ne vit si triste petit corps... Trois jours après la fièvre mena Marioun en terre. Le veuf pleura des larmes de vin chez tous les cabaretiens, puis il se rappela le proverbe :

*L'home qu'a sa femme morta
A cent escus à la porta.*

La liberté reconquise valait bien cent écus. Jacquou mit sa petite fille chez Lionardote Chadebech, la barricotière, qui gardait une chèvre dans son hangar. Puis il reprit sa belle vie de gueux, faisant çà et là des corvées de manœuvre et buvant les sous de son salaire avec les cavaliers de la garnison.

Margot vécut, — la crasse et l'ordure n'ayant jamais tué personne en Limousin. — Elle grandit dans la cour puante, entre les murs lépreux, au bruit des marteaux sur les futailles, tout imprégnée d'odeur caprine, sèche, ardente et vive comme un chevreau noir. Lionardote l'éleva parmi ses cinq garçons, les plus malfaisants du monde, toute la marmaille mangeant au même plat et couchant dans le même lit. En cette intime compagnie des petits barricotiers, Margot apprit bien vite tous les secrets de la nature. Elle fit le mal, pauvre fille, avant de connaître l'existence du mal, et cessa d'être pure sans cesser d'être innocente.

Cependant le curé de Saint-Pierre n'avait pas oublié la malheureuse Marioun. Il s'émut de

voir l'enfant quasi abandonnée par Jacquou Chabrilat, errant dans les ruelles avec les « droles » du barricotier, mal lavée, mal mouchée, les pieds nus, le cotillon troué, le bonnet de travers sur l'effroyable broussaille de la chevelure. Par ses soins, la petite fille fut confiée aux Dames Ursulines, qui lui enseignèrent la lecture, la couture, un peu d'écriture, des cantiques, quelques fables et le catéchisme. Margot apprit tout ce qu'on voulut, hormis la pudeur dont elle n'eut jamais que l'apparence, car, avec une habileté merveilleuse à tous les ouvrages, un parler charmant, un esprit singulier, elle avait l'âme aussi peu chrétienne qu'une faunesse des bois.

La première communion faite, les Ursulines l'envoyèrent chez mademoiselle Contrastin pour y broder le point de Tulle. Mais les exemples de M. Chabrilat, la passion de Galapian le barricotier, la première effervescence de jeunesse, anéantirent bientôt les germes de vertu que la grâce sacramentelle avait pu laisser au cœur de l'enfant Elle perdit toute retenue, —

elle perdit même son nom : et Marguerite devint Margot, puis, tout crûment, la « Chabrette », comme l'animal de caprice et de luxure dont elle avait sucé le lait.

IX

Ce jour-là, par bonheur, le galetas était vide, Margot tira le verrou sur elle et quitta ses vieux vêtements. En jupon court, en chemisette, elle se lava et se parfuma avec un débris de savon à la rose, hommage de l'amoureux barricotier. Un petit miroir reflétait des fragments de sa personne : des cheveux bohémiens, crépus et doux, des yeux bruns striés d'or, sous des cils plus sombres... la ligne un peu camuse du nez, le sourire sensuel, l'épaule maigrelette, les seins dorés comme des citrons... Maintenant la Chabrette était une fille très convenable,

en robe de futaine grenat, fichu d'indienne ramagé, et petite cornette bien propre. Elle semblait presque une demoiselle suivante de bonne maison.

Elle plaça le miroir à mi-hauteur du mur, s'éloigna et se plia en révérences, comme répétant le menuet. Avec un sourire de cérémonie, elle figurait son entrée dans le salon de madame Barbazanges et cherchait en son âme un compliment respectueux. Mais elle n'apercevait dans la glace que des parties de son tablier et de son jupon. Dépitée, elle sortit, donna un tour de clef à la porte, et descendit l'escalier en sautant. Sa joie légère la portait comme une aile...

— Holà!... que me voulez-vous?...

Sur la dernière marche, quelqu'un se dressa; tel un diable hors d'une trappe, barrant le passage de ses bras étendus. La Chabrette tomba en plein sur l'estomac de ce personnage.

— Toi, imbécile! reprit-elle en reconnaissant le barricotier. Que fais-tu là? Il est de trop bonne heure pour être saoul... Au large!...

Au large !... La Contrastin m'attend... Je suis pressée...

— La Contrastin !... C'est pour broder le réseau chez la Contrastin que tu as mis ta robe des dimanches et de l'odeur sur ta peau ?... Je t'ai vue descendre les Quatre-Vingts, tout à l'heure, comme si tu avais eu le feu à tes cotillons. Ça n'est point naturel... Ça ne me convient point. Remonte, et plus vite que ça !...

— Et s'il ne me platt point, à moi, de remonter ! Va-t'en, vilaine face ! va-t'en, rousseau, va-t'en, *bobaou*¹ !... Tu me veux maltraiter, maintenant !... Tu me casses les poignets !... Au secours, bonnes gens !... On me tue !... On me viole !... Accourez !... A l'aide !... A la garde !... Au feu !...

Les cris suraigus de la Chabrette intimidèrent le Galapian : il lâcha prise. Déjà Margot était dehors.

Les grands auvents de tuile creuse, décou-

1. Monstre.

pant un morceau de ciel d'un bleu cru, laissaient filtrer un rayon oblique sur les façades armoriées, sur les fenêtres à croisillons, sur les balcons couverts où pendaient des linges éclatants et des loques multicolores. Quelques vieilles, attirées par le bruit, invectivèrent contre les amants.

Le garçon dit, tout honteux :

— Es-tu sotté, de brailler comme ça, Chabrette! Je ne te faisais point de mal... Et puis... quand même... Si tu vas avec d'autres... des messieurs... j'ai-t-y point le droit d'être jaloux ?

— Jaloux !

Margot regarda le Galapian.

Roux comme un écureuil, le front bas, les sourcils gros, les yeux un peu égarés, il n'était pas joli, joli, mais il pouvait être terrible. M. Duhamel, le sculpteur, l'avait fait venir en son atelier, pour y représenter au vif saint Jean-Baptiste; et dans les salons, devant les dames de Tulle, l'artiste ne se pouvait tenir de vanter les proportions admirables du

gueux. Car Jérôme Chadebech, laid de visage, avait les jambes longues, les reins étroits, les épaules larges, la poitrine musculeuse, d'un blanc laiteux sous le hâle du cou.

Des femmes, artisanes et petites bourgeoises, avaient aimé ce brutal, disait-on. Il vivait d'elles et de leur folie, les méprisant toutes, n'aimant que lui-même et Margot. Naguère, ils avaient tété la même chèvre; ils avaient couché sur la même paille et roulé par tous les coins de l'Enclos. Et, dans cette passion du barricotier pour la dentellière, il y avait comme une habitude d'enfance, une fraternité bizarre, un lien plus strict que le plaisir.

Il l'aimait, et son amour n'allait pas sans jalousie. La Chabrette demeurait indifférente aux triomphes du Galapian, et le Galapian souffrait parfois que la Chabrette eût des bontés pour tel ou tel gueux comme lui. Mais il ne pouvait se représenter Margot dans les bras d'un « monsieur ». La gent bourgeoise et gentillâtre, qui porte perruque, épée, dentelles, bas de soie et linge fin, excitait ses fureurs

étranges, qu'il manifestait par des cris, des jurements, des coups de poing sur les meubles, et des menaces de tout massacrer.

Quelle femme se ferait scrupule de mentir au jaloux qui la gêne? Un instinct de prudence retint le nom de Barbazanges sur les lèvres de Margot. Prenant avec grâce le bras de Jérôme, elle déplora la sottise du barricotier... Elle n'allait pas chez un « monsieur », non certes, mais chez une dame... oui... chez madame du Verdier... pour y chercher des dentelles à raccommoder et à blanchir... C'était l'affaire d'un instant, d'une petite heure... Et, puisqu'elle avait cette chance d'être libre plus tôt que de coutume, ne pourrait-elle rejoindre son cher Galapian au bord de la Corrèze, près de la Porte-de-Fer?

Ces paroles, un souris fort éloquent, un regard de côté, entre les paupières brunes, enflammèrent le Galapian de tous les feux de l'amour. Il rêva d'un petit cabaret de l'Alverge où quelquefois il avait fait la débauche avec ses amis et sa maîtresse. Il rêva poisson de

Corrèze, vin d'Allasac, baisers gourmands, chansons gaillardes, et belle nuit blanche dans la soupente, qu'il occupait au-dessus du hangar paternel. Alors, tout miel et tout sucre, il s'excusa de sa brutalité, baisa la bouche de Margot, et s'en fut joyeux, vers la rivière, où, jusqu'à la nuit close, il devait se morfondre d'impatience et cracher dans l'eau pour faire des ronds.

X

— Votre servante, madame Marceline... Je viens de la part de mademoiselle Contrastin, et je voudrais voir madame Barbazanges.

L'ancienne berceuse de François écarquilla les yeux.

— C'est toi, drôlesse !... Que te voilà propre aujourd'hui ! Je ne te reconnaissais point... Entre !... Monte l'escalier, doucement... plus doucement... Madame a de la compagnie et toute la maison fait silence quand monsieur l'abbé de Lagarde et monsieur Peschadour sont au salon... Ils parlent si bien, ces messieurs !

On dirait qu'ils prêchent. Là... là... boute-toi dans le couloir, sur l'escabeau. Je te conduirai chez madame quand le beau monde sera parti.

Margot resta seule sur le palier du premier étage, qui se prolongeait à droite et à gauche en un couloir mi-obscur. Un jour terne éclairait les marches de pierre émoussées, la grosse rampe de chêne luisant, la porte du salon peinte en gris pâle. Plus loin, dans la pénombre, des lignes de lumière, au ras du carreau, décelaient d'autres portes invisibles. Des voix s'élevaient, des rires, l'accord indistinct d'un luth. Une horloge battait, avec des pulsations lentes, lourdes, rythmiques comme le cœur même de la vieille maison.

Ce jour crépusculaire, ces bruits vagues, le mystère des portes closes émurent l'irrespectueuse Chabrette, et, telle une dévote à l'église, elle demeura bien sage sur son escabeau. Elle songeait que M. François était au salon, séparé d'elle par la muraille; qu'elle pourrait entendre sa voix et même l'apercevoir tout à l'heure, quand le beau monde s'en irait... Cette pensée

lui donnait de la peur et du plaisir, une angoisse délicieuse qu'elle ne comprenait point, car, n'ayant jamais lu de roman, ni fréquenté les compagnies, la pauvre fille ne raffinaît pas sur le tendre et croyait que tout l'amour tient entre deux draps.

L'amour !... Elle n'y voyait qu'un jeu simple et agréable, auquel on associe volontiers les Galapians, mais non point des créatures supérieures et quasi sacrées comme M. François Barbazanges... Approcher ce jeune homme, respirer l'air qu'il respirait, effleurer par mégarde son vêtement, Margot, dans ses vœux les plus insensés, ne souhaitait pas autre chose.

Cependant, derrière la porte grise, le murmure des conversations s'apaisait. Un homme parlait maintenant, seul, à voix ronflante et gémissante, qui parfois s'élançait en soupirs. Ce personnage tenait des discours singuliers, mêlés de prose et de vers, qu'il semblait lire en un livre et non point imaginer de son chef. Les noms de « Délie » et d' « Alcimède » reve-

naient sans cesse en ces discours, où il était beaucoup parlé de Vénus et de Diane, du flambeau de l'amour, des lys et des roses, de la lune et du soleil, de « chastes feux » allumés par des « yeux inhumains » et même de « tigresses d'Hyrcanie ».

La Chabrette tomba dans une rêverie profonde en écoutant ces propos.

« Quoi ! pensa-t-elle, ne me semble-t-il point reconnaître l'accent de M. l'abbé de Lagarde, dont le frère est drapier, rue de la Barrière ? Il est d'Église et il ose parler d'amour ! »

Elle quitta son coin et mit un œil au trou de la serrure. Alors elle vit le salon de madame Barbazanges, et les fenêtres en face d'elle, et les rideaux de crépon vert qu'elle avait si souvent contemplés du dehors. La fleur de la bourgeoisie tulliste était là : le sombre M. Peschadour, les Saint-Priest, les Rabanide et les dames assises en cercle, à contre-jour, avec leurs jupes étalées, leurs pretintailles et leurs falbalas, leurs hautes coiffes de gaze à triple ruche, montées sur fil d'archal. L'une agitait

un éventail mignon ; l'autre croquait des pastilles ; celle-ci caressait un petit chien ; celle-là buvait une citronnade, et le domestique Jean-tou, travesti en laquais pour la circonstance, lui présentait le plateau. Il y avait là quantité de pecques et de pimbèches ; des coquettes plus ressemblantes à la comtesse d'Escarbagnas qu'à Célimène, et moins de Léandres que de Trissotins, — figures, discours et façons de province... Mais la Chabrette, éblouie, se crut transportée à Versailles, dans le cabinet du Roi. Elle chercha du regard le beau Barbazanges et fut bien marrie de ne le point découvrir. En revanche, elle aperçut M. de Lagarde, fort clairement, et ne perdit rien de ses gestes ni de ses paroles.

Ce fameux abbé, grand voyageur, bel esprit, aussi peu clerc que possible, faisait une lecture de ses lettres à madame de La Calprenède.

A vrai dire, ces lettres n'avaient pas le charme de la nouveauté. Tout le monde, à Tulle, connaissait l'histoire de cette « Délie », qui entretenait un commerce épistolaire avec

le plus fameux pédant du Limousin. Leur flamme était toute pure, ne consumant guère que l'imagination. Madame de La Calprenède, en ses jeunes ans, avait brûlé de feux plus sensibles, accordant fort bien la galanterie avec la préciosité. Elle était née de Nonancourt. Folle de romans, tout occupée de vivre ceux qu'elle aurait voulu écrire, tenant, dans un monde assez médiocre, le personnage tragi-comique de la femme persécutée, elle s'était mariée trois fois — par amour ! — et ses trois maris l'avaient également déçue, avant que de la laisser veuve. C'est alors qu'elle avait souhaité connaître La Calprenède, le plus fécond romancier du siècle, auteur d'ouvrages en quatorze volumes et d'une *Cléopâtre* qui ne finissait pas de paraître depuis dix ans... La vieille beauté se dévoua pour l'honneur des lettres françaises... Elle épousa La Calprenède, sous l'expresse condition qu'il finirait la *Cléopâtre*, comme elle fit marquer dans le contrat. Leur hymen ne fut pas heureux. Séparée, puis veuve, — à jamais veuve, — et plus romanesque que jamais, la dame se

consola du rôti par la fumée, et de ses quatre maris par son chaste serviteur Lagarde, ayant compris cette parole profonde de M. Pascal que « parler d'amour, c'est faire l'amour ».

La passion de l'abbé pour sa « Délie » était donc chose avérée, honnête et convenable aux mœurs du temps. Une Chabrette seule, une misérable artisanne pouvait s'en ébahir, comme elle ne manqua point de le faire.

Je ne puis vous dire, aimable Délie, que vous m'avez laissé tout seul à Paris, puisque vous n'y avez laissé que la moitié d'Alcimède. Il est bien extraordinaire d'être ainsi séparé de soi-même et je suis fort étonné de me trouver par ici tout entier et d'avoir le cœur à deux ou trois journées du corps...

*Sans mentir, je ne fus si surpris de ma vie.
Comme un triste captif, mon cœur vous a suivie
Et les esclaves enchaînés
Par de fiers conquérants en triomphe menés,
Étaient une fidèle image
Du cœur qui vous suivait durant votre voyage*

Mais, divine Délie, que cette moitié d'Alcimède que vous avez laissée à Paris est en un déplorable état ! Il est certain que si je pouvais, par quelque apparition,

me montrer à vous aussi désolé que je suis, je vous toucherais de pitié. Mon chagrin est plus fort que ma raison. Il y a des instants où toutes mes pensées vont au désespoir, et quelque fois je me trouve si faible et si languissant que je me sens défaillir et que je ploye sous le mal que l'absence me fait.

Parlant ainsi, l'abbé tirait des soupirs de ses talons, se tambourinait l'estomac, branlait la tête jusqu'à compromettre le bel arrangement de sa perruque, et, se haussant sur la pointe du pied, à chaque fin de vers, semblait prêt à s'élancer vers « Délie ». Margot crut fermement que le chagrin lui avait dérangé l'esprit. Elle s'attendrissait sur ce pauvre homme qui avouait ainsi son extravagance... Mais, un murmure flatteur s'étant élevé, le triste Alcimède, d'un visage riant et d'un port tranquille, fit la révérence aux dames, mit ses papiers en sa poche et s'assit dans un fauteuil. Le petit valet lui offrit une citronnade, et il parut à Margot qu'Alcimède avait oublié Délie... Cependant madame du Verdier, qui était grosse pour la première fois et fort mélancolique, porta son

mouchoir à ses yeux et déclara que ces lettres à madame de La Calprenède ne se pouvaient ouvrir sans larmes.

— Vraiment, dit-elle, si monsieur mon mari m'écrivait en ce style, je ne résisterais point à ma tendresse, et je prendrais incontinent le coche de Paris.

— Vous rêvez, ma mie Perrine! s'écria madame Barbazanges. Après dix ans de mariage, cet excès de passion ne se peut concevoir... Allez! votre époux est fort bien près de monsieur Baluze, et il reviendra à l'automne pour votre accouchement.

— Certes, dit M. Peschadour, l'amour conjugal n'a point, en son langage, ces tours ingénieux, ces brûlantes pointes que nous remarquons dans les lettres des amants. Mais, madame, vos beaux yeux sont les pierres d'aimant et les astres polaires vers qui se tournent, comme fait l'aiguille de la boussole, toutes les pensées de monsieur du Verdier.

Ce compliment ramena le sourire sur les lèvres de madame Perrine, et toute la compa-

gnie se prit à discourir sur l'amour. La Chabrette, cependant, se remettait en mémoire les bruits qui couraient la ville à propos de M. du Verdier. L'aimable avocat n'était point un méchant époux ; mais, sur le point d'obtenir un héritier, il se divertissait à Paris dans la maison de son oncle Baluze, où fréquentaient beaucoup de dames et demoiselles...

« Voilà d'honnêtes gens qui ont un grand souci de l'amour, pensa la dentellière. Nous autres, personnes du commun, le faisons sans en parler et de tels discours nous semblent folie, sinon indécence et gaillardise... Pourquoi tant de phrases, lorsqu'un mot suffit?... N'est-il point vilain réunir tant d'hommes graves et de dames vertueuses pour les entretenir de... Ah! fi donc!... Le Galapian et moi, qui ne nous piquons pas de délicatesse, allons au plus court, quand nous sommes ensemble... Mais peut-être les amants du beau monde ont-ils l'âme autrement construite que nous, puisqu'ils peuvent tant parler, tant gémir, tant souffrir, et faire tant d'embarras pour une chose si

simple que de se mettre ou ne se pas mettre ensemble au lit?... Je serais pourtant bien curieuse de savoir ce qu'en pense monsieur François, et si le mépris qu'il fait des femmes ne vient pas de la crainte d'être brûlé, percé, déchiré et presque assassiné par une carogne de Délie!... Mais quelle femme le voudrait ainsi persécuter?

M. de Lagarde, ayant bu deux verres de citronnade et croqué quelques « cheveux d'anges », se plaça derechef au milieu du salon. Cette fois, l'ennui vainquit la curiosité de la Chabrette. Renonçant à pénétrer l'étrange caractère d'« Alcimède », elle se remit sur son escabeau. Après un quart d'heure, les pieds lui fourmillèrent. Elle bâilla, tourna ses pouces et compta jusqu'à cent pour se divertir. Le jour déclinait. Le logis semblait vide... Le son du luth mourait dans l'épaisseur des murs. Margot fit quelques pas de ce côté, pour mieux l'entendre, puis quelques pas encore, et, suivant le couloir qui formait un coude, elle se trouva devant une porte mal jointe. Les échos

du salon n'arrivaient pas jusqu'en ce lieu fort retiré, où s'ouvrait peut-être l'appartement particulier de madame Barbazanges. L'onde musicale s'élargissait dans le silence sonore, dans l'ombre émue qui frémissait... L'invisible musicien jouait pour lui-même, au gré de son caprice nonchalant; il jouait des airs au rythme lent, régulier, grave, d'allure naïve et majestueuse, et beaucoup plus anciens que la musique de M. Lulli; des airs à danser, chacones, pavanés et sarabandes, qui sans doute avaient charmé la vieille cour, au temps du premier cardinal, au temps de Buckingham et de la reine Anne... Et soudain une voix, mariée au luth, chanta, lointaine et pure, comme en songe, la chanson de Louis XIII :

Belle qui tiens ma vie...

La Chabrette ne bougeait plus. Collée à la muraille, les yeux fermés, le sang au cœur, plus pâle que sa chemisette, elle buvait de ses lèvres ouvertes, ce philtre de l'harmonie qui

semblait descendre en elle avec l'air qu'elle respirait. La maison étrangère, le couloir sombre, un rayon qui traversait la serrure, elle ne voyait plus rien... Rien n'existait plus qu'un nuage indistinct autour d'elle, et la voix, la voix triste et suave portée sur les frissons du luth.

Et longtemps, elle demeura dans cette extase, et le chanteur et l'instrument se taisaient depuis longtemps déjà, qu'elle croyait les entendre encore. A la fin, son trouble dissipé, elle s'étonna du silence. Le trou de la serrure brillait, dans le crépuscule, tel un œil d'or. Nouvelle Psyché, Margot voulut connaître le musicien mystérieux. Mais la porte céda sous sa main, s'ouvrit en dedans, sans le moindre bruit, comme une porte fée, et, tremblante sur le seuil, la Chabrette vit ce qu'elle désirait voir.

C'était une vaste chambre, en façon de bibliothèque, boisée de chêne et garnie d'armoires où, derrière un grillage léger, des livres à reliure fauve s'entassaient jusqu'au lambris.

Sur un dressoir, il y avait une sphère, avec un axe et des méridiens de cuivre ; et sur les tables, sur les fauteuils, sur le carreau, quantité d'instruments de musique, des plus beaux et des plus rares, violes d'Italie et guitares d'Espagne, théorbes et mandores, luths et hautbois. Deux rideaux de ras pourpre, bordés d'un galon éteint, tombaient droit sur la fenêtre et masquaient l'ardente lueur du ciel occidental, sauf un grand rayon aigu qui traversait la chambre obscure, comme une flèche échappée à l'arc d'Amour, et dardait son extrême pointe sur le corsage de Margot. Ce beau rayon, tout vibrant d'atomes dorés, vivant d'une vie magique, rencontrait au passage la tête appesantie de François Barbazanges. Le jeune homme dormait, le front sur son bras, et le bras sur son luth. Le flot de ses cheveux, croulant tout d'un côté, couvrait la tablette de cèdre et d'écaille. Ses cils battaient, chatouillés par le rayon. Sa bouche souriait, si jeune, si pure qu'elle semblait vierge du baiser. Une molle dentelle voilait à demi ses mains nerveuses et nobles, où

bleuissait une veine comme un filet d'azur pâle dans un blanc pétale de fleur... Supposez, au rebours des contes, qu'une pauvre fille, bûcheronne ou bohémienne, rencontre le Prince Charmant endormi dans la forêt : non moins surprise, non moins émue, Margot regardait François, et si, de loin, elle l'avait trouvé admirable, il lui paraissait plus admirable encore à voir de près.

A la fin, le jeune homme s'agita dans son sommeil, balbutia un mot inintelligible, et la curieuse Chabrette recula dans le corridor. Qu'allait penser d'elle M. Barbazanges, s'il s'éveillait tout à coup ? Ne la prendrait-il point pour une voleuse ?... Ainsi la prudence tirait Margot en arrière et la volupté de la contemplation la ramenait en avant.

Les portes du salon étant poussées à grand fracas, Margot regagna tout doucement son escabeau. La compagnie prit congé de madame Barbazanges. La vieille Marceline ne tarda point à la venir chercher, pour la mener vers madame la conseillère... Sa requête fut bien

reçue, et elle put examiner les cornettes tout à loisir. Complimentée sur son adresse par madame Barbazanges, régalée à la cuisine d'un *tourtou* beurré et d'un verre de vin blanc, la dentellière s'en alla plus triste à la fois et plus heureuse qu'elle n'avait jamais été.

Mais, ce soir-là, le Galapian soupa tout seul dans le cabaret de l'Alverge. Au risque d'être battue, Margot ne le rejoignit point. Couchée sur son grabat, dès l'*Angelus*, elle pleura jusqu'à l'aube. Et pressentant les délicatesses inconnues et les mystères du véritable amour, elle ne trouva plus Alcimède si ridicule d'avoir le cœur à cent lieues du corps...

XI

Le premier jour de mai, on vit le bon chanoine La Poumélye paraître chez les Barbazanges, tout défait et désolé. M. Antoine Broussol s'était laissé mourir : malade depuis neuf ans, abandonné des médecins depuis l'automne, il avait attendu les vacances pour rendre l'âme sans troubler les études de son fils.

— Le vieux Jeantou m'a porté la nouvelle avec une lettre du défunt, dit le chanoine. Je suis tuteur de mon pauvre filleul, mais, vu mes infirmités et mon grand âge, monsieur

Antoine Broussol vous pria, mon cher cousin, de continuer vos bontés à notre Pierre et de me remplacer auprès de lui, plus tard.

Monsieur et madame Barbazanges répondirent qu'ils aimaient le petit Broussol comme leur propre enfant.

— Ce garçon me plaît fort, s'écria le conseiller, et si je n'avais pas eu François, je l'aurais sans doute adopté pour mon fils. Il a du sens, du cœur, une rusticité naïve qui n'exclut point la finesse. Je disais naguère au recteur du collège que ce Broussol serait la gloire de notre présidial. Et j'ajoutais que ces bonnes qualités d'un étranger me piquaient à l'endroit sensible, car mon propre rejeton semble méconnaître tout à fait la grandeur de la magistrature.

Le chanoine répondit :

— Mon cousin, il y a deux hommes en vous : l'astrologue et le magistrat, le personnage qui contemple la lune et celui qui regarde dans les sacs à procès. Vous étiez astrologue, et rien qu'astrologue, le jour où vous fîtes François. Depuis, vous avez sensiblement perdu le goût

de vivre dans les célestes sphères, et vous êtes redescendu parmi les vivants... Cela est fort bien ; mais il ne faut pas vous ébahir si votre garçon demeure un amant de la lune et s'il n'a, pour la chicane, que du dégoût.

— Hélas ! dit M. Barbazanges en soupirant, je me rappelle les sages discours de feu ma belle-mère, dont Dieu ait l'âme, et les remontrances que me fit le recteur du collège !... J'ai cédé à l'amour paternel et à l'amour conjugal... Sur la foi d'un horoscope et sur les instances de ma femme, j'ai voulu écarter François de tout libertinage et le garder près de nous jusqu'au temps de le marier... Hélas ! le moins que nous pussions craindre, c'était que mon fils devint un blondin, un dameret, un diseur de petits vers, comme on voit les jeunes gens élevés dans les jupons de madame leur mère ! François ne donne pas dans ce ridicule. Non content de fuir les dames, il semble les abhorrer.

— Ceci n'est pas un mal, mon cousin, et, si vous croyez toujours à l'horoscope...

— Vous riez, monsieur le chanoine?... Sachez donc (et les gros sourcils de M. Barbazanges montaient et descendaient d'une manière fort comique), sachez donc que l'hiver dernier, mon fils s'avisa de composer un ouvrage de poésie!... Je dois dire qu'il ne l'acheva point. Mais, tombant d'une folie dans une autre, il s'est donné tout entier à la musique, et il passe des heures enfermé, jouant du luth et de la viole, ce qui est un divertissement de baladin et non de magistrat.

— Considérez, mon cousin, que ce divertissement n'a rien de coupable, que notre François n'a pas accompli ses dix-neuf ans, et qu'il est fort avancé dans ses études. Que diriez-vous, s'il faisait la débauche, s'il courait les filles et les tripots ?

— Ce garçon est le plus bizarre du monde, et je ne sais à quoi il sera bon. Si je ne redoutais pour lui le fatal présage des planètes, ah! je souhaiterais presque qu'il se dégourdit comme fera, comme a fait peut-être, notre Broussol!... Mais c'est une âme de glace dans

un corps nonchalant, insensible à la peine comme au plaisir...

— Le fils de l'astrologue!... le fils de l'astrologue!...

— L'année prochaine, je le veux faire voyager. Nous dépêcherons, de compagnie, votre jeune coq et mon béjaune à Clermont-Ferrand, chez monsieur de Tassayrac. Il m'a souventes fois prié de lui envoyer mon fils, car il n'a point d'enfant et la solitude lui est pesante... C'est un bon homme, et un grand savant, allié aux Périer et aux Pascal...

Le chanoine approuva fort la décision de M. Barbazanges, et il s'étendit en considérations judicieuses sur l'« esprit de clocher », et sur l'utilité des voyages, plus nécessaires aux jeunes gens de Tulle qu'à tous les autres, la ville étant privée de tous rapports avec le monde civilisé.

Le lendemain, il se mit en route pour Saint-Hilaire d'Obazine, afin de régler les affaires de Pierre Broussol et de ramener le garçon avec lui.

François se réjouit extrêmement de revoir son camarade; mais il lui arriva, dans ce même temps, une singulière aventure, qui changea le cours de ses pensers.

XII

Il était parfaitement vrai que François Barbazanges fuyait les femmes, et non pas seulement celles du commun, mais les plus délicates et les plus aimables. Gardait-il rancune à tout le sexe des insolences que lui avaient faites, en son bas âge, Margot la Chabrette et les Peshadour ? Conservait-il, pour une princesse de roman, les prémices de sa jeunesse ? Était-il né indifférent et mélancolique, comme le feu roi Louis XIII ?... Pierre Broussol lui-même ignorait les secrètes pensées de son ami. Loin des salons et des ruelles, dont sa mère était

encore la fleur et l'ornement, François n'aimait que les livres, le luth et la promenade aux déserts affreux de Brach et de Gimel. Enfin, il représentait assez bien l'Hippolyte de M. Racine, moins la fureur de la chasse et l'adresse à dompter les chevaux.

On a vu que cette humeur — bizarre en un jeune homme qui pouvait tout espérer des belles — irritait jusqu'aux dentellières de mademoiselle Contrastin. Quelques dames des mieux faites qui fréquentaient chez les Barbazanges en conçurent un incroyable ennui. Elles regardèrent tout d'abord cette humeur misogyne comme l'effet d'une extrême jeunesse ou d'une excessive dévotion. On appréhenda que le beau François ne se voulût faire prêtre!... Mais il dépassait dix-huit ans, et la première ombre de moustache lui venait aux lèvres sans qu'il parût plus tendre ou plus dévot. Et les dames de Tulle se tinrent pour dit que le fils Barbazanges n'était pas plus touché de l'amour divin que de l'autre amour.

Il y avait alors, aux environs de Tulle, entre

Obazine et Cornil, un vieux gentilhomme dans une vieille gentilhommière. Ce seigneur, qui n'avait d'autre souci que le labourage et le jardinage et qui vivait en rustre parmi les rustres, possédait une épouse encore jeune. C'était un de ces couples comme on en voit dans les nouvelles de la Reine de Navarre ou dans les contes florentins, couple mal assorti et mal content, le barbon avare et jaloux, la femme haute en couleur et bien en point, gaillarde sous des airs de chattemite. On les appelait monsieur et madame de Phelletin.

M. de Phelletin demeurait toute l'année sur ses terres, soignant ses blés, ses orges, ses vignes, vendant son bétail, qui était magnifique, et son vin, qui était fort bon. Les notables de Tulle, et M. Barbazanges en particulier, lui retenaient toujours quelques pièces de sa vendange. Quand un de ces messieurs venait à la Castanière, — c'était le nom du petit château, — il trouvait M. de Phelletin dans sa basse-cour, chaussé de houseaux comme un paysan, coiffé d'un bonnet de nuit fort sale et vêtu d'un

pourpoint à l'ancienne mode... Mais, en revanche, madame de Phelletin faisait honneur à ses hôtes par un grand étalage de pretintailles et de falbalas fanés. Elle ne manquait pas de leur offrir quelque pâtisserie ou confiture et des liqueurs douces fabriquées au logis. Les méchantes langues disaient que la libéralité de cette dame égalait l'avarice de son mari. Ne possédant guère que ses attraits, elle en était fort généreuse.

Les seuls plaisirs de cette pauvre créature, — les seuls du moins qu'elle avouât, — c'étaient de brefs séjours à Tulle, quatre ou cinq fois dans l'année, chez une sienne cousine, antique et prude, toute perdue en dévotion. Madame de Phelletin, pour s'évader de la galère conjugale, prenait prétexte des fêtes religieuses, pèlerinages et processions. On sait que les gens de Tulle ont la rage des processions. Celle de la Délivrande, le 9 février; celle de la Chapelle des Malades, le dimanche avant les Rameaux; celle de Notre-Dame de Mars, au couvent des Récollets; celle du mardi de Pâques, autour de la

ville; celles de la Fête-Dieu, des Rogations, celle enfin de la Lunade, attiraient tout le peuple des campagnes et déchaînaient au travers de la ville sept ou huit mille chrétiens chantant, priant, braillant, mangeant et faisant pire encore.

Certain jour de la Fête-Dieu, madame de Phelletin, penchée sur un balcon de la place des Oules, regardait défilér les jeunes gens du collège, cinq cents jeunes bourgeois et gentilshommes, vêtus de leurs plus beaux habits et portant chacun une chandelle de cire du poids d'une livre. Pour faire honneur à Dieu et à ses créatures, elle avait mis une robe en satin cramoisi, un peu surannée mais fort brillante, rehaussée de point d'Espagne, et très bas ouverte, à cause de la chaleur. Une écharpe de crêpe brodé et un éventail agité constamment cachaient aux yeux pudiques de la jeunesse des appas très blancs et très doux, et si dodus qu'un seul eût rempli aisément les deux mains d'un malhonnête homme. Suivant une mode ancienne déjà, mais toujours galante et

jolie, la dame ne portait point de cornette ; des nœuds couleur de rose retenaient les grappes de ses cheveux bruns, et elle semblait avoir, sur chaque tempe, une pivoine soyeuse prête à s'effeuiller. On peut croire que les garçons du collège considéraient sans ennui cette personne éclatante qui donnait des distractions aux régents même et faisait loucher M. le recteur... Éblouie par les lueurs oscillantes qui pâlisssent au clair soleil, madame de Phelletin s'amusait des figures sournoisement haussées vers elle, au passage. Mais, tout à coup, elle aperçut François Barbazanges, juste au-dessous du balcon, et, dans l'excès de sa surprise, elle lâcha son écharpe et son éventail. Les cinq cents feux des cinq cents cierges, se multipliant à l'infini, lui parurent des milliers de désirs féminins allumés autour du jeune homme... Cependant les écoliers, et les régents, et M. le recteur, contemplaient, les uns avec horreur, les autres avec délices, le corsage de madame de Phelletin... Tandis que François Barbazanges regardait ailleurs, l'innocent ! ils

contemplaient un cou rond et poli, de grasses épaules à fossettes, et deux boucles brunes descendant sur deux globes d'albâtre palpitations... Cela fit un petit scandale. Madame de Phelletin ramena son écharpe d'un geste prompt...

Alors seulement François comprit qu'il se passait quelque chose. Et il leva les yeux, comme un spectateur qui arriverait au théâtre pour voir la chute du rideau.

Vers l'automne, M. Jacques Barbazanges étant allé à la Castanière pour y goûter le vin nouveau, madame de Phelletin le pria de dîner chez elle et le régala d'une *lebro en chobessar*. Aucun vrai Limousin n'est insensible au fumet de cet excellent plat, dont la réputation a franchi les bornes de la province, allant jusqu'aux cuisines de Paris et de la Cour. Les maitres-queux de Sa Majesté l'appellent « lièvre à la royale... » Charmé du vin, du lièvre, des honnêtetés de madame de Phelletin, le conseiller promit de revenir avec son épouse... Ainsi l'artificieuse dame pénétra dans l'intimité des

Barbazanges. Elle approcha enfin le beau François et le provoqua par des œillades enflammées; mais, pour de bonnes raisons, il ne parut pas se rappeler le galant spectacle offert à sa vue, ni souhaiter le revoir.

Les personnes sanguines, comme était madame de Phelletin, tombent rarement dans cette tristesse qui mène au tombeau les âmes tendres. La pudeur du sexe, l'indifférence de l'amant, ne découragent pas leur robuste et naïf désir. Un coquebin n'ose-t-il, ne veut-il cueillir le fruit d'amour?... Elles le lui mettront, sans vergogne, sous les lèvres et dans la main.

La dame de la Castanière, étant montée un jour en son grenier, y découvrit, parmi des chiffons et des ferrailles, un vieux luth fort endommagé. Cet instrument avait amusé quelque aïeule, au temps des guerres de religion. Depuis quinze ou vingt lustres, il gisait dans la poussière et servait aux seuls concerts des rats.

Madame de Phelletin le ramassa, le considéra, l'essuya et l'emporta dans sa chambre.

Un peu de temps après, madame Barbazanges reçut un petit valet qui lui remit un dindon de la Castanière, et une lettre fort civile. Madame de Phelletin annonçait à sa bonne amie qu'elle avait trouvé, dans un coffre précieux, un objet plus précieux encore, un luth italien, le propre luth de Corisandre, gage d'amour offert par le roi Henri :

Ignorant, hélas ! le bel art de la musique, je ne saurais que faire de ce rare trésor, et le voudrais remettre en des mains plus expertes que les miennes : les vôtres, madame, ou celles de monsieur votre fils. Faites-moi donc l'extrême plaisir de venir, ce samedi, à la Castanière pour y voir le luth, l'essayer et le prendre, s'il vous convient.

La simple madame Barbazanges, touchée jusqu'aux larmes, donna un écu au garçon, et répondit qu'elle et son fils iraient sans faute remercier madame de Phelletin. Le valet parti, elle se rappela qu'elle tenait son cercle tous les samedis, et que M. Peschadour devait lire une

nouvelle satire. Force lui fut de garder la maison.

François s'en alla donc, tout seul, à la Castanière, chevauchant son petit bidet, et l'âme perdue en rêverie. Il n'aimait guère madame de Phelletin, qui était grande, grosse, rouge, avec des dents et des yeux d'ogresse. Mais l'espoir de posséder le luth de Corisandre le flattait singulièrement... Un luth italien, de Venise peut-être, ou de Crémone, un chef-d'œuvre de Venturi Linarelli, un beau luth de cèdre ou d'érable dalmate, fait pour la caresse de doigts patriciens, un luth qui avait chanté des amours royales !... Quel plaisir d'éveiller les souvenirs endormis dans ce frêle cercueil sonore, avec l'âme du noble instrument !... Ainsi vaguait et divaguait l'âme poétique de François lorsque apparurent les tourelles grises et les toits bleus de la Castanière, entre les châtaigniers verdissants. Dans la cour, un vieil homme en livrée sordide accueillit M. Barbazanges en déplorant l'absence de son maître qui était allé à Uzerche pour y acheter des

cochons. Puis, d'un air de mystère, il conduisit le visiteur à travers les escaliers et les couloirs du petit château jusqu'à l'appartement de sa maîtresse.

C'était une chambre parquetée et plafonnée, assez petite, ornée de rideaux en damas rouge et de pentes en tapisserie d'Aubusson. Un lit drapé « à l'ange » occupait tout le milieu de cette pièce dont le plus bel ornement était un vieux cabinet de marqueterie. Sur la table, une collation était servie, des plus appétissantes, avec quantité de vins doux dans des carafons, liqueurs de menthe et d'angélique, hypocras, pâtisseries et douceurs. Un bouquet de narcisses, épanoui dans un vase de cristal, exhalait une odeur violente. On devinait, au premier coup d'œil, que M. de Phelletin n'était pas là.

Son épouse, pompeusement parée, mais n'empruntant l'éclat de ses joues qu'au feu de son âme, s'étonna bien haut de ne point voir madame Barbazanges. François baisa la main qu'on lui tendait, prit le fauteuil qu'on lui

montrait et commença d'excuser sa mère. N'osant parler du luth, il parla longtemps du dindon. Madame de Phelletin le considérait, si froid, si tranquille dans son éternel vêtement noir, et le trouvait plus beau que l'Amour. Elle-même avait remis cette robe de satin cra-moisi qu'elle portait l'année précédente, pour la fameuse procession. Des nœuds couleur de rose retenaient, ainsi que naguère, ses cheveux bruns. Et comme elle haïssait les fichus et « mouchoirs de cou » inventés par les maris fâcheux et les prudes décharnées, aucune écharpe jalouse, aucun éventail malencontreux ne dérobaient plus au regard ce qu'avaient si bien vu les régents du collège, et le recteur, et les cinq cents écoliers, sauf le seul François Barbazanges.

— Il était parfaitement gras et tendre, et de la meilleure chair. Mon père s'en réjouit fort, car il est enclin à la gourmandise. « On voit bien, disait-il, on voit bien que cette volaille a été nourrie dans la basse-cour de la Castanière. Nulle part on ne trouve dindons plus savoureux. »

« Quoi, pensait madame de Phelletin, cet Adonis serait-il un goinfre?... Qu'il aime le dindon, cela se comprend, mais il en parle trop. »

— Oui, madame, nous vous sommes fort obligés, et en particulier mon père, car je vous répète que le dindon...

— Hé ! laissons là le dindon !... Parlons de vous, monsieur, ou de la musique, ce qui est un entretien plus convenable à des personnes comme nous.

François sourit. Il avait dix-huit ans ; il n'était ni sot, ni scrupuleux à l'excès, et pas plus infirme qu'un autre, et il ressentait, près des femmes, un trouble bizarre, mêlé de surprise, de plaisir et de répugnance. Mais tant de coquettes l'avaient aguiché, depuis l'adolescence, qu'il dédaignait l'amour facile, et s'irritait de vaincre sans avoir jamais combattu. Novice, et point naïf pourtant, il connaissait les manèges et les grimaces des femmes. Vraiment, l'ogresse de la Castanière lui avait tendu un piège et croyait déjà le manger tout vif?...

Il devinait le voluptueux dessein de la dame, et, faisant la bête, il jouissait de son humeur.

Paisible, il parla de la musique, cita les chansons qu'il préférait et compara longuement le luth et l'archiluth. Madame de Phelletin, qui ne distinguait pas la tierce de l'octave, s'ennuya bientôt à la mort. Rompant net le discours, elle proposa de goûter avant que d'essayer le luth de Corisandre. François accepta quelques croquignoles, but un verre d'hypocras et, froidement, porta la santé de M. de Phelletin... Il fallut boire encore... Un jour égal et vermeil emplissait la chambre ; la fenêtre se réverbérait en points brillants sur le ventre irisé des carafes. Les narcisses penchaient leurs tiges creuses, qui étaient du vert même des étangs ; leur calice paraissait net et précieux, tel un bijou, fixant les pétales rigides, d'un blanc plus froid que le blanc des lys. Leur parfum sensuel, sans finesse, se mêlait à l'odeur des pâtisseries, à un autre arôme, qui venait de la robe, des cheveux, de la chair tiède et nue de madame de Phelletin. Elle était

assise tout contre François, les cheveux bouclés comme des pampres, le buste incliné, découvrant deux pommes jumelles sur la corbeille étroite du corset, les joues roses entre des rubans roses... Le jeune homme fut tenté... Mais pourtant il se leva, et, très poliment, demanda la permission d'ouvrir la fenêtre, l'odeur des narcisses, dans une chambre close, étant nuisible à la santé.

Cette insolence émut madame de Phelletin :

— Moi-même, dit-elle, j'en suis incommodée.

Elle avait des larmes dans les yeux. L'ingrat Barbazanges la regarda saisir le bouquet, jeter les fleurs... Puis elle alla au cabinet de marqueterie.

— Le luth est là, monsieur... Voyez...

Elle se tourna vers François, les yeux voilés, les lèvres humides, le sein gonflé, presque belle de fureur et de désir. Mais, recevant de ses mains le « luth de Corisandre », il reconnut un instrument de la plus basse origine et de la pire qualité... Alors il se trouva singulièrement ridicule. « Le dindon de la farce,

c'est moi ! » songea-t-il, furieux d'être ainsi moqué par l'ogresse de la Castanière. Un instant, même, il faillit oublier la politesse, et dire tout net que le « rare trésor », le « précieux héritage de famille » valait bien un quart d'écu. Mais la Phelletin, d'un mouvement sournois, heurta le luth, qui chut sur le parquet, en mille pièces. Cette catastrophe arracha un grand cri à la dame et lui fut un suffisant prétexte pour se pâmer dans les bras de François.

Étonné, inquiet, confus tout ensemble, ne sachant si cette défaillance était comédie ou vérité, le jeune homme déposa madame de Phelletin sur le grand lit de damas rouge. Elle ne bronchait pas. Il n'eut pas l'amoureuse pensée de rompre le corset et la robe, mais il alla querir, sur la table, une carafe d'eau... Aussitôt, madame de Phelletin, cessant de contrefaire la morte, poussa de petits soupirs.

— Ah ! que je suis sotte ! dit-elle.

Ses yeux disaient :

« Qu'il est sot ! »

— Sentez, reprit-elle, comme mon cœur bat !

Elle avait pris la main de François ; elle pressait cette main, doucement appliquée sur sa gorge, à l'endroit du cœur, qui battait, certes, très fort et très vite...

Héroïnes des livres extravagants et purs, princesses, bergères, amazones, nymphes toutes pleines d'orgueil et de pudeur qui parlez par métaphores et faites de la passion même un piédestal à la vertu, Astrée, Clélie, Mandane, Amynthe, vous défendez François Barbazanges, votre amant.

Il allait vous trahir... Mais madame de Phelletin s'avisa tout à coup que son désordre pourrait donner à penser aux valets, et qu'il serait prudent de fermer la porte au verrou.

— J'aurai le temps de me remettre, dit-elle, et d'ailleurs, il vaut mieux qu'elle ne se puisse ouvrir que de notre consentement.

Ces mots frappèrent l'esprit de François. Il se rappela les avoir entendus ou ius quelque part, — et soudain une réminiscence bouffonne manqua de le faire éclater de rire. Madame de Phelletin ne venait-elle pas de prononcer la

même phrase que Scarron, dans le *Roman comique*, prête à madame Bouvillon ? François crut voir la scène ridicule : la grosse dame dévergondée, avec son tablier et son peignoir à dentelles, et la jupe de noces de sa bru ; le jeune comédien Destin, enfermé quasi de force dans la chambre de cette effrontée, dont la gorge et le visage, tout enflammés, « auraient été pris de loin pour un *tapabor* d'écarlate... ». Une grimace voluptueuse de madame de Phelletin, son étrange déshabillé, un geste qu'elle fit, cette recommandation hypocrite de pousser le verrou, rendirent si vive et si nette l'image de la Bouvillon, que François entra dans les sentiments de Destin et se prit à souhaiter que Ragotin frappât à la porte... Il sourit, retira sa main, et recula d'un pas... Alors, madame de Phelletin, de rouge qu'elle était, devint pâle. Sachant par expérience que l'amour n'est point gai, et que la volupté même ne rit point, elle connut sa défaite. Avec un regard de peur et de haine, elle se leva du lit, se rajusta, et ouvrit la porte toute grande.

— Je vois, madame, que vous êtes guérie, et j'en suis bien aise, dit François. Mais il se fait tard ; le luth est brisé ; le repos vous est nécessaire, et... Je suis votre humble serviteur.

— Adieu, monsieur, répondit madame de Phelletin.

François Barbazanges fit la révérence et gagna la porte. Demeurée seule, madame de Phelletin piétinait les débris du luth de Corisandre.

XIII

« Rêver d'une Astrée, depuis l'enfance, et connaître l'amour aux bras de madame Bouvillon!... Voilà en vérité, la plus grotesque mésaventure du monde!... » songeait François, le long du chemin.

Il arriva au logis pour souper et ce lui fut une agréable surprise de trouver Pierre et le chanoine. Toute la maisonnée, maîtres et domestiques, s'attendrissait sur la mort du notaire et le malheur de l'orphelin.

François put donc abrégé le récit de son voyage. Il conta le désastre du luth. Madame

Barbazanges n'en demanda pas plus long. Bientôt le plaisir de revoir Pierre Broussol, la certitude de ne jamais quitter un si parfait ami, éloignèrent la double image de la Bouvillon-Phelletin.

Mais, dans le silence de la nuit, cette image reparut sous les paupières closes du jeune homme, — et il s'indigna de lui découvrir une espèce de charme que la réalité n'avait point.

Encore tout oppressé, François se leva doucement, alluma la chandelle et voulut chasser l'impudique qui le poursuivait jusque dans le sommeil, plus furieuse de luxure que l'épouse même de Putiphar. Dans le lit voisin, Pierre ronflait, tout pareil, avec sa face ronde et sa bouche ouverte, à un gros enfant de campagne. François prit un volume dans l'armoire, se recoucha et se mit à lire, la tête sur la main, le coude dans l'oreiller.

Et voici qu'aux premières lignes, l'image de la Phelletin s'évanouit. La ville endormie à l'entour, la maison, la chambre même dispa-

rurent. François Barbazanges entra, corps et âme, dans le monde enchanté des romans,

Ce monde ressemblait au nôtre comme la tragédie et la pastorale ressemblent à la vie ordinaire des humains. On n'y voyait point de boutiques, de casernes, de tribunaux; on n'y rencontrait point de marchands, ni de soldats, ni de populace... Dans un paysage de tapisserie, bleuâtre et fané, d'une complication harmonieuse, ce n'était que palais et bergeries, portiques et colonnades, fontaines et rochers, épaisses verdure moutonnantes, gazons parsemés de fleurs. Des animaux sortis de la ménagerie de l'Arioste, lions et griffons, licornes blanches, erraient en ces lieux; des personnages bizarrement vêtus y tenaient des discours interminables : princes et princesses, druides et chevaliers, nymphes et bergères, tous amoureux, tous aimés, ils ne parlaient que d'amour.

Mais cet amour d'Astrée et de Céladon, de Lindamor et de Galathée, avait-il rien de commun, sauf le nom, avec ce qu'on appelle amour en bon français? Était-ce l'amitié

conjugale, telle que la pratiquaient les du Verdier, les Peschadour, les Barbazanges même?... Précieuse au salon, madame Catherine était fort attentive au ménage, aux repas de son époux, aux chaussees de son garçon; elle savait la valeur d'un liard, querellait sa servante, et, comme la bourgeoise de Furetière, elle appelait son mari « mouton » dans l'intimité. Leurs entretiens, affectueux et prosaïques, roulaient sur l'argent, les voisins, les affaires, la température et la digestion. Ils s'étaient épousés selon le vœu de leurs familles, sans chagrin ni transports, sans torrents de pleurs ni pâmoisons de félicité... Mari et femme, oui... Amants, non pas!

Alors?... Si l'amour n'est point dans les meilleurs mariages, serait-il dans les libres liaisons des femmes galantes et de débauchés, dans les accointances de gueux et de filles, dans les rencontres du désir avec la curiosité, l'intérêt ou l'ignorance?... Est-ce l'amour qui inspire les refrains obscènes des cabarets, les propos grivois, les gravures indécentes et les

petits vers érotiques?... François se remémorait ces *Contes* de M. de La Fontaine qu'on se passait au collège, sous le manteau. Maris toujours grotesques, toujours trompés, commères grasses et paillardes, galants cyniques, c'était un petit monde échappé des fabliaux français et des nouvelles florentines, un monde joyeux, débrillé, sans scrupule, qui faisait l'amour et n'aimait pas.

Ce souvenir ramena l'image insupportable de madame de Phelletin.

« Hélas ! songeait François, comment choisir entre le mariage vulgaire et la basse galanterie ? Pourquoi me suis-je composé un idéal de passion qui n'existe pas hors des livres ? Ne puis-je me satisfaire du bonheur et du plaisir qui contentent les autres hommes, moi, sans fortune, sans génie, sans naissance, moi, petit bourgeois limousin ?... M. de la Poumélye a raison : je suis l'amant de la lune et l'impossible seul me plaît. Par une fatalité singulière, toutes les femmes me poursuivent, et aucune femme ne me retient. Leur facilité même, ces

faveurs qu'elles m'offrent, cette provocation évidente ou cachée qui devance toujours mon désir, me fâchent jusqu'à me donner de la haine. Et, cependant, mon âme est faite pour ce sentiment que M. d'Urfé appelle « le rayonnement de Dieu sur la terre ». Mon cœur, mes sens, qu'on dit de glace, fondraient bien vite à ce beau feu. »

Son regard s'abaissa vers la page négligée. Il reprit sa lecture.

Céladon parlait.

Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos âmes, il les toucha chacune avec une pierre d'aimant, et qu'après il mit toutes ces pièces en un lieu à part, et que de même celles des femmes, après les avoir touchées, il les serra en un autre magasin séparé... Que, depuis, quand il envoie les âmes dans les corps, il mène celles des femmes où sont les pierres d'aimant qui ont touché celles des hommes, et celles des hommes à celles des femmes, et il leur en fait prendre une à chacune. S'il y a des âmes larronnes, elles en prennent plusieurs qu'elles cachent.

Il avient de là qu'aussitôt que l'âme est dans le corps, et qu'elle rencontre celle qui a son aimant, il

lui est impossible qu'elle ne l'aime, et d'icy procèdent tous les effets de l'amour... Car, quant à celles qui sont aimées de plusieurs, c'est qu'elles ont été larronnes et en ont pris plusieurs pièces. Quant à celle qui aime quelqu'un qui ne l'aime point, c'est que celui-là a son aimant et non pas elle le sien.

« M. d'Urfé s'accorde avec Platon, pensa François, qui avait reçu au collège quelque teinture de philosophie. Il faut donc croire que j'ai une âme larronnesse, mais que cette âme n'a pas rencontré celle qui fut touchée de la même pierre d'aimant. La trouverai-je, cette âme prédestinée?... Mon père ne m'a-t-il dit de craindre l'amour?... Ah! divine inconnue, maîtresse égale à mon rêve, vous qui n'êtes pas née encore, ou qui êtes morte depuis longtemps, me faudra-t-il vous trahir avec des Phelletins ou vous oublier dans l'honnête ennui du mariage? Je vivrai donc ma vie sans vous connaître, fuyant l'amour qui me cherche et cherchant l'amour qui me fuit; je mourrai d'inutile passion, et je laisserai le souvenir d'un ingrat et d'un insensible!... »

François soupire... Il s'étonne de voir un fil de jour aux fentes des volets. L'aube point... Vite, il éteint la chandelle. Il essaie de dormir... Des pensées, des formes confuses roulent dans sa mémoire... Il perd conscience...

C'est une étrange forêt, bleue et verte, avec des frondaisons laineuses où perchent des oiseaux bariolés. A travers les arbres, on aperçoit un fond de montagnes décolorées, de gothiques architectures, un ciel à gros nuages blancs. Une source jaillie d'un antre obscur, sous des rochers barbus de lierre, emplit une vasque naturelle parmi des joncs et des roseaux. Les fleurettes clairsemées dans l'herbe n'ont pas les couleurs de la nature. Sur les ailes des oiseaux chimériques, les rouges, les jaunes adoucissent leur éclat. Toutes les nuances du paysage sont amorties, comme usées. Rien ne bouge. Aucun son ne vibre dans l'air opaque. C'est l'automne et le silence éternels.

Une bête blanche sort du fourré. Ses menus sabots d'or foulent sans bruit l'herbe fine; elle a tout le corps d'une cavale, la tête d'une biche,

et une seule corne d'or, une longue spirale pointue entre ses yeux bleus. Nul, s'il a connu l'amour, ne peut soutenir son regard magique, mais la Licorne plie les jarrets devant les vierges très pures et les petits enfants.

Assis sur le rocher, François Barbazanges voit la bête légendaire venir à lui. Elle approche, incline le col pour boire à la fontaine, et le jeune homme, d'une main distraite, flatte le monstre charmant... Désaltérée, la Licorne bondit et disparaît comme elle est venue.

Quelque temps se passe... Les feuilles ne tremblent pas ; les oiseaux ne chantent pas ; on ne perçoit ni le cours ni le murmure de l'eau transparente. L'aspect de la forêt et du ciel n'a pas changé depuis des siècles et l'on sent bien qu'il ne changera jamais. François Barbazanges ne s'en étonne point.

Mais voici qu'une nymphe, suivant le chemin de la Licorne, écarte l'épaisse verdure. Est-ce Silvie, Galathée ou Léonide ? Elle vient de la cour d'Amasis, et c'est elle, sans doute, qui recueillit Céladon demi-noyé sur le rivage

du Lignon. Elle a des cheveux pâles noués de perles, une figure délicate et noble. Sa robe de brocart blanc, relevée sur la hanche, découvre son genou et son sein parfait. Elle est chaussée de brodequins dorés jusqu'à mi-jambe, et le carquois qui pend à son épaule, l'arc d'ivoire qu'elle porte à la main la font ressembler à Vénus sous le déguisement de Diane.

A la vue d'un homme, sa pudeur alarmée colore de rose ses belles joues. La nymphe voudrait fuir, si l'invisible Amour, blotti dans les feuillages, ne dardait tout à coup une sagette droit en son sein virginal. Une autre flèche frappe au cœur François Barbazanges. Il se sent à la fois transir et brûler... Déjà il est aux pieds de la nymphe, et il lui déclare sa passion.

— Ah! dit-il, belle divinité; vous que j'ai reconnue sans vous connaître, ne trouvez point mauvais que je vous aime, car je préfère mourir en vous aimant, oui, plutôt que de vivre sans vous aimer... Mais que dis-je!... Je préfère!... Il n'est plus en mon choix... Je vous

attendais depuis une éternité, car nos âmes furent touchées de la même pierre d'aimant et prédestinées l'une à l'autre. »

Il parle, et plus pompeusement, plus précieusement encore. Et, de même que la fontaine coule du rocher, des phrases, des pages, des volumes de M. d'Urfé coulent de la mémoire et des lèvres de François. La nymphe le considère d'un œil plus tendre... Soudain, il se trouve avec elle, non plus dans la clairière, mais dans la grotte, asile discret des amants... Il pense à la reine Didon, au pieux Enée... Le souvenir du collège traverse son esprit... La robe de la nymphe glisse. Deux bras tièdes.. une bouche brûlante... Tout devient trouble... Puis un grand cri... Au seuil de l'ancre, la Licorne se dresse, la nymphe s'évanouit dans l'ombre et François se sent mourir. »

— As-tu le cauchemar pour gémir ainsi ? dit Pierre penché sur son camarade... Ça, réveillons-nous ! Il fait grand jour

XIV

Les années 1692 et 1693 n'amenèrent aucun changement dans la cité de Tulle. Par trois fois, après Steinkerque, Nerwinde et la Marsaille, les orgues tonnèrent comme des canons dans la cathédrale toute tendue de velours bleu. Les bons citoyens s'embrassaient sur les places publiques, et chez tous les « vendants vins » les buveurs portaient la santé du Roi. Mais ces échos de gloires nationales mouraient bien vite entre les collines d'Alverge et de Saint-Clair.

Les Tullistes vivaient chez eux, entre eux, pour eux, d'une vie patriarcale et tout unie.

Par delà les *causses* du Quercy, le bassin de Brive et les Monédières, ils devinaient les provinces fraternelles : le Périgord forestier, la sèche Gascogne, l'Auvergne noire, le frais Berri, la Touraine en fleur, et, plus loin, la terre du lys capétien, l'Île-de-France... Dans une pourpre solaire, Versailles apparaissait, peuplé de marbres, bruissant d'eaux vives, renfermant la majesté du Roi. On savait encore que, sur les Alpes et dans les marais de Hollande, nos maréchaux conduisaient leurs armées victorieuses contre les Anglais et les Impériaux... Mais, hors des frontières de France, il n'y avait plus qu'une Europe vague, toujours fumante de batailles; puis des pays de barbarie, le royaume sauvage des tsars, l'empire du Sultan, les « Îles », les Grandes-Indes, où nul bon Limousin n'était jamais allé. Ces contrées païennes, cette Europe ennemie, nos provinces même, n'avaient pas de quoi retenir longtemps la pensée d'un bourgeois de l'Enclos. Mais l'accouchement et la mort de madame du Verdier, les fiançailles possibles de

Louise Baluze, la querelle des pénitents blancs et des pénitents gris, les promesses de la vigne, l'apparition d'une comète, voilà, certes, des nouvelles qui ne laissaient personne indifférent.

Dans le courant de 1693, on commença d'annoncer le mariage — bientôt démenti — de M. François Barbazanges. Ce jeune homme avait terminé ses études à l'entière satisfaction des jésuites. Il était fort sage, et l'on ne doutait point que, selon l'us de la province, son père ne l'émancipât. La pauvre Perrine du Verdier était morte en couches, M. Étienne Baluze avait reporté toutes ses tendresses d'oncle sur Louise, sœur de la défunte, et il la voulait marier... Avec M. d'Arche, peut-être, ou M. de Chaunac?... Louise eût préféré François Barbazanges.

Celui-ci, en même temps que Pierre, avait quitté le vêtement d'écolier. Vers la fin de son deuil, Broussol s'était commandé, chez Levreaud, un habit de drap d'Elbeuf, gris d'agate, galonné et passementé de rouge, le chapeau à plume de même couleur. Sa première perruque, d'un

brun plus sombre que ses cheveux, vieillissait sa face jouflue. Il se trouvait admirable en cet accoutrement. Le soir, quand il descendait avec François jusqu'à la place des Oules, il ne doutait point que sa mine avantageuse ne fit du tort à son compagnon.

Ces soirs d'été faisaient s'ouvrir toutes les croisées, toutes les portes du vieux Tulle. Les cintres d'ombre des petits porches laissaient voir des escaliers à vis, d'obscurs intérieurs qui faisaient penser aux alchimistes de Rembrandt, aux juifs usuriers du moyen âge. Par les grandes baies des boutiques, on apercevait des familles d'artisans, le maître taillant la miche, la maîtresse allaitant son poupon, les apprentis tapant de la cuiller dans la soupe épaisse des bols. Des chats maigres s'étiraient sur les murettes. Des rondes de petites filles barraient les rues. Les linges pendus aux balcons étaient plus clairs que le ciel. Sur la place des Oules, devant le parvis, c'était un va-et-vient de personnes qui se connaissaient toutes, et s'arrêtaient à chaque instant pour des révérences et

des baise-mains. Il y avait des colloques de duègnes et de chanoines, des rires légers de demoiselles quand passait un officier de la garnison.

Les chauves-souris voltigeaient autour du clocher grisâtre. Tout le côté occidental du ciel, vers l'Espinassas, était d'un pourpre pâle, tirant sur l'orange, avec des nuages ardoisés. Le reflet du couchant embrasait, par réverbération, l'Alverge et le Rocher des Malades. Plus tard, la rougeur dorée de la lune s'irradiait comme une aurore derrière la Bachellerie. L'écluse de la Corrèze faisait son murmure doux. Les gens qui avaient dîné tôt s'ébahissaient du long crépuscule.

Pierre et François erraient de la Grand'-Place à la place de l'Aubarède, allant parfois jusqu'au Pavé du Collège, et jusqu'à la Porte de Fer, où la rivière sans quai s'élargit sur les cailloux. L'habit à passements rouges attirait les regards et les quolibets des artisans. Parfois une insolente s'étonnait tout haut qu'un paysan contrefit le gentilhomme, au mépris

des lois somptuaires, lorsque le plus beau garçon du Limousin s'habillait de noir comme un curé. François feignait ne pas comprendre, Pierre ripostait vertement.

Depuis qu'il était homme et non plus écolier, affranchi de la fêrule et bien instruit des secrets de l'amour, il tâchait à vaincre la pruderie de son camarade, par des arguments tirés de la philosophie et de l'histoire naturelle. Leur chambre d'étude entendait des propos fort différents de ceux qu'on tenait chez madame Barbazanges, encore que cette différence fût dans la forme plus que dans le fond.

Pierre avait de l'amour et du mariage cette idée simple, exacte, positive, qui est toujours dans l'âme du paysan français : l'amour est une chose, le mariage est une autre chose, et bien sot qui les confond. Bien sot qui languit et meurt pour une maîtresse, lorsqu'il peut épouser une honnête fille agréable, et qui a du bien. Plein de respect pour le mariage, — qui lui semblait une invention excellente de Dieu, — nullement sentimental, encore moins

passionné, Pierre avait un goût très vif des femmes. Mais toutes les liaisons, amourettes, passades et fantaisies, dont il se promettait le plaisir, il les confondait sous le nom joli de « bagatelle ». On s'amuse de ce qui est bagatelle ; on ne s'y attarde pas.

François ne pouvait souffrir que son ami parlât des femmes. S'il était chaste de corps et de cœur, c'était moins par vertu que par délicatesse d'imagination. Quand Pierre lui vantait ses Janetouns, il pensait à madame Bouvillon et il secouait la tête... La volupté, disait-il, lui paraissait la plus délicieuse chose du monde ou la plus vilaine, et il ne la souhaitait point sans un ragoût de tendresse, des circonstances heureuses et quelque poésie dans le décor. Broussol ne comprenait point ces finesses ; il suivait tout bonnement l'instinct de nature, n'ayant ni la perversité du goût ni la pudeur qui sont l'effet d'une éducation romanesque.

Un soir, Broussol, arrêté devant la maison de Loyac, au coin de la tour de Maïsse, fai-

sait son commentaire accoutumé sur les passantes.

— Madeleine Rabanide : comme elle rit, pour montrer ses belles dents!... Mademoiselle Contrastin : le charnier Saint-Clair... Heureses les personnes sèches qui engraisent en vieillissant... Eh! Louise Baluze est toujours bien fraîche, malgré son deuil et ses yeux languissants qui implorent : « Un mari!... un mari, s'il vous plaît!... » Les Peschadour!... Plus jaunes que des chandelles!... Leur papa n'a-t-il point de la thériaque pour les purger?... Julienne Sage, la reine des dentellières!...

— Allons-nous-en, il est tard.

— Oh! regarde un peu, devant nous. Reconnais-tu cette fille qui monte les Quatre-Vingts, avec son galant?... Tudieu! quelle tendresse! Il la tient à la ceinture et la baise dans le cou.

— Une effrontée... Ne cours pas si vite... Que t'importe?

— Je la veux voir... Il me semble... Mais oui, c'est la Chabrette avec son barricotier!

La nuit bleue, toute bleue sur les toits de tuile, s'assombrissait en descendant les Quatre-Vingts. Elle se faisait presque noire au ras du pavé ; elle entrait dans les porches béants ; elle effaçait les seuils usés, les bornes, les touffes d'orties.

— Regarde... Il est bâti comme Hercule, ce Galapian... Et la fille, sèche et laide, a des yeux !...

— Je ne les ai point remarqués...

— On dit qu'elle est amoureuse de toi.

— Cette Margot ?

— On le dit.

— Je ne lui ai jamais parlé ! Je ne la connais pas.

— Il n'est pas nécessaire. Je l'ai aperçue, moi-même, qui contemplait ta maison... Oh ! elle est très consolable, la Chabrette ! Elle ne mourra point de tes mépris. Les femmes, même celle-ci, ont la rage de donner dans le tendre, mais le muletier trouve toujours son heure... je veux dire le barricotier... Ils s'arrêtent. Feignons de ne les point voir.

A quelques pas, le Galapian et la Chabrette délibéraient. Il déclara, tout haut :

— Je te dis qu'il ne rentrera point. Il est à l'auberge du Chef-Saint-Jean... Ne fais pas la mijaurée.

Il voulait pousser sa maîtresse dans la maison. Inquiète, elle scrutait l'ombre...

— Jérôme... Laisse-moi... Des gens !

— Quoi?... C'est le fils Barbazanges et son ami Broussol qui rentrent se coucher...

Il entraîna la Chabrette. Pierre cria de loin :

— Bonne nuit !

XV

Cinq ou six jours plus tard, flânant hors la ville, sur le pont de la Barrière, Broussol aperçut le cotillon rouge et le fichu à fleurs de Margot.

Appuyée au parapet, elle regardait la Corrèze couler, si rapide que le soleil y dansait en petits remous, si limpide que les cailloux du fond y paraissaient blancs et polis, comme à travers un cristal glauque. Le ciel était bleu, du bleu vif qu'il a les jours de grand vent. De petits nuages ronds roulaient, très vite, sur la crête sombre de l'Estabournie.

L'extrême faubourg, aux bicoques basses et grises, aux jardinets chétifs, était presque désert. Des laveuses battaient leur linge. Sur le chemin de Laguenne, un char de foin passa, traîné par deux grands bœufs limousins, d'un fauve pâle, qui avaient un éventail de fougère sur le frontail.

Pierre s'accouda près de la Chabrette et lui glissa dans l'oreille un bonjour qui la fit sursauter.

— Monsieur Broussol !

— Eh bien, mignonne, le père Chabrilat est-il demeuré au Chef-Saint-Jean la nuit entière, pour vos plaisirs ? Sans mentir, j'étais en peine de vous.

Elle ne répondit point.

— Vous voilà bien loin de l'atelier. Quel saint chômez-vous donc ?

— J'ai quitté la Contrastin... Je travaille chez moi... Et je m'ennuie.

— L'illustre Galapian vous aurait-il fait quelque infidélité ?

— Peu m'en chaut, du Galapian !... Je

m'ennuie, monsieur Broussol, et d'un ennui si cruel que je pense, le plus sérieusement du monde, à me jeter dans la rivière.

— Attendez, Margot, pour vous noyer, que la fleur de votre âge soit flétrie et passé le temps de l'amour... Tudieu ! l'idée de vous voir morte me donne une extrême compassion de vous, et il n'est rien que je ne fasse, ma chère enfant, pour vous tirer de peine.

Il parlait d'un ton si plaisant que la Chabrette se mit à rire.

— Je serais bien empêchée de vous dire la cause de mon mal. C'est une manière de vapeur qui me monte à la tête et me dérange la raison. Je ne puis voir la lune entrer dans ma chambre, avec la brise de nuit, sans une tristesse épouvantable. L'odeur du basilic et la plus joyeuse chanson me donnent envie de pleurer. Et cette folie s'en va, tout d'un coup, comme elle est venue.

— Seriez-vous saturnienne et mélancolique ? s'écria Broussol, en bouffonnant. En ce cas, ma fille, il vous faudrait suivre les excellentes

prescriptions du médecin Antoine Meynard. Il assure que les personnes de cette humeur « doivent avoir l'air bien corrigé, un peu chaud et humide, et les fenêtres de leur maison ouvertes vers l'Orient ». Ce ne serait pas une précaution vaine de porter sur vous quelque chose odorante et récréative comme le parfum d'ambre gris, de musc, de camphre, ou de bois d'aloès. Mais le meilleur remède à cette complexion, — qui est, hélas ! celle de mon ami François Barbazanges, — c'est de bien manger, de bien boire et de se bien échauffer au jeu d'amour. Maître Antoine Meynard avait oublié ce remède si simple et souverain, dans son chapitre de la *Prophylactique*.

— Vous vous moquez, monsieur Broussol, mais vous me divertissez, malgré moi. Quand je vous entends, il faut que je rie... Hé ! tout doux ! laissez mon fichu... Il y a des laveuses tout prêt d'ici... Elles pourraient vous voir.

— Craignez-vous que ces bonnes femmes fassent un méchant rapport au Galapian ? Le drôle est jaloux...

— Oh ! pas de tout le monde... Il me défend de parler aux messieurs ; mais vous...

— Je ne suis pas un monsieur ?

— C'est-à-dire...

— Eh ! qu'est-ce qu'un monsieur, Margot ?

— C'est un bourgeois comme vous, habillé comme vous, savant comme vous, mais qui, a dans les manières, un je ne sais quoi que vous n'avez point. Ainsi, monsieur Melon du Verdier, monsieur Baluze, et même... monsieur François Barbazanges... Oh ! je n'oserais pas lui parler comme je vous parle !

— Tant pis pour lui, Margot. Mais, si le Galapian ne me croit point fait pour donner de la jalousie, il ne me croit donc pas fait pour donner de l'amour ?

— Que me parlez-vous du Galapian ! dit Margot en haussant les épaules. Je n'ai pas tant souci de lui.

— Vous ne l'aimez donc point ?

— Non, bien sûr !

— Vous l'avez aimé ?

— Il ne m'a pas laissé le temps !

Pierre jeta un regard sur la rive droite de la Corrèze, où était la porte des Mazeaux, sur la rive gauche, où était, au bout du pont, le chemin de Laguenne.

Une à une, les laveuses s'en allaient. Un pêcheur isolé contemplait obstinément sa ligne.

Pierre, une petite flamme aux yeux, se rapprochait de la Chabrette. Il la tenait par les épaules, et, doucement, la pressait contre lui. Un parfum âcre, un parfum de fourrure venait des cheveux noirs crespelés. Les longues paupières brunes s'abaissaient sur les joues mates — et Margot ne cessait pas de sourire, d'un sourire triste et singulier.

Bien des fois, Pierre l'avait raillée pour sa maigreur, sa peau brune, sa complaisance aux désirs des gueux. Il la plaçait plus bas, dans sa pensée, que la dernière des Janetouns... Et voilà qu'il s'étonnait de la trouver presque jolie ! Jolie ?... Non. Piquante, étrange... D'où tenait-elle ce vif esprit, ce parler gracieux, qui n'étaient pas de sa condition, et que lui

eussent envié les plus fières bourgeoises de Tulle?... Une fille divertissante et désirable, en vérité, car elle ne ressemblait à aucune autre. Un honnête homme, assurément, ne la pouvait avouer pour sa maîtresse, à cause de son origine et de ses mauvaises mœurs. Mais elle valait bien qu'on l'aimât une nuit, la Chabrette !

— Margot, reprit Broussol d'une voix toute changée, monsieur et madame Barbazanges sont allés à la Castanière; François joue du luth, depuis midi; il en jouera jusqu'à minuit, et je n'aime point la musique. Personne ne s'étonnera si je ne rentre point souper. Voulez-vous, Margot, que nous allions dans une auberge de Laguenne, manger un pâté, quelque tarte sèche, et boire une bouteille de vin?... Je me sens d'une humeur pastorale, et, s'il faut le dire, amoureuse... Foin du Chabrilat et du Galapian!... Vous reviendrez chez vous à la nuit close, ou à la pointe du matin, comme il vous plaira. Il y a des lits fort bons, à Laguenne... Consentez, Margot!...

Elle le regarda fixement, hésita, pâlit, baissa la tête et, comme un petit garçon conduit une petite fille, Pierre l'emmena, par la main.

XVI

Dans la bibliothèque qu'éclairait un seul flambeau, François Barbazanges, son luth posé sur les genoux, écoutait le récit de Pierre.

— Connais-tu Laguenne, François?... C'est un bourg, sur la route d'Argentat, dans la vallée de l'Avalouze. Il y a une place plantée d'ormeaux où l'on danse, les jours de *vote*; un petit pont sur le torrent et une pauvre église au clocher carré, coiffé d'un toit pointu. Les bicoques sont délabrées. L'espace entre les collines est si étroit que, par les venelles, à l'extrémité de chaque rue, on voit une muraille

de granit bleu et de sombre verdure, fermant l'horizon...

» Nous entrâmes à l'auberge qui est une vieille bâtisse fort accueillante, avec son toit quadrangulaire, son escalier apparent, ses fenêtres ornées de masques de pierre en manière de modillons. Le jardin a été coupé sur le parc d'un petit château, dont on devine la façade et les tourelles. L'hôtelier, qui est riche, l'acquit naguère du châtelain, qui est gueux, et ce potager planté de fleurs et de légumes conserve pourtant quelque trace de sa première splendeur.

» C'est là...

Il s'interrompt, souriant et soupirant, les yeux perdus, comme regardant en lui-même le tableau qu'il décrivait : le jardin campagnard, divisé en carrés, rempli de choux vert bleu et rouge prune, d'asperges légères, d'oignons montés balançant une grosse boule en filigrane sur une tige rigide... Les fleurs qui poussaient là avaient déjà les nuances de l'automne, presque toutes jaunes ou violettes, ou pourpre, ou

d'un rose fané ; fleurs communes, fleurs naïves dont les noms charmants égalaient les refrains populaires et les très anciennes chansons : la belle-de-nuit, la belle-de-jour, la fleur-de-la-Passion, la marguerite-reine, et le pied-d'alouette si vivace, et la « jalousie », et les grands tournesols d'or qui rayonnent autour d'un disque en perles brunes... Puis, une surprise, au bout du jardin, quatre beaux ifs centenaires, en forme de pions d'échecs, devenus énormes, depuis si longtemps qu'on ne les taille plus... Leurs boules supérieures se sont rejointes et cela fait un toit, quatre portes en arcades, un véritable cabinet de verdure. Le jour y pénètre, comme teinté d'émeraude et glissant à travers des épaisseurs d'eau, une lumière de grotte au fond d'un lac, qui baigne de verts reflets et d'éternelle fraîcheur une lourde table de pierre...

— Je n'y puis songer sans émoi, bien que j'aie l'âme dure et prosaïque... Aucun lieu ne sembla plus propre à l'amour. J'y fis porter le souper, champignons sautés, ragôût, écrevisses,

un pâté de volaille et de la *tome* de Brach. La fille qui avait marqué une joie extravagante, cependant que nous cheminions, montrait quelque mélancolie, et je m'appliquai à la divertir par des chansonnettes gaillardes... J'en connais plus d'une! ajouta Pierre.

Il sourit, et fredonna :

Un doux baiser dessus ta bouche
Ne suffit pas, ma Cléri!...
Permetts-moi donc...

— Oh! oh! dit François, c'est un refrain qui plaît aux Chabrettes!

— Tu peux dire : aux femmes de toutes conditions!... En même temps, je surveillais le verre de la fille, et le remplissais sans cesse du meilleur vin d'Allassac. Bientôt elle s'amusa autant que moi-même : elle rit, chanta, badina, fit cent folies, et, se transfigurant à mes yeux, me parut la plus aimable maîtresse du monde.

— Le vin d'Allassac la rendait-il plus belle, ou toi plus indulgent?

— Je ne sais... La grâce de ses gestes, l'éclat de ses prunelles, la douceur de son rire, enfin cent charmes imprévus me firent oublier qu'elle était maigre et noire et de la plus vile extraction. Quelques baisers ravis me laissèrent la bouche aussi ardente que si j'avais mordu dans un piment. Je sentis la brûlure de ce baiser jusqu'à l'âme, et, pour la première fois de ma vie, je fus plus faible, plus bête, plus épris que je ne voulais...

François dit, d'un ton d'affectueuse raillerie :

— Et, n'est-ce pas, la Chabrette abusa de ta faiblesse, de ta bêtise, de ton désir?... Elle t'a dévalisé, la vilaine!... Toi, l'économe et le prévoyant!...

— Non, François. La Chabrette aime le plaisir et méprise l'argent...

— Alors?

— L'heure avançait. La bonne hôtesse, favorable aux amants par inclination et par intérêt, mit tout le dessert à la fois sur la table et se retira dans la maison. La salle de verdure

nous dérobaît à la vue des indiscrets. L'odeur du regain venait jusqu'à nous. La lune, haute dans le ciel, blanchissait la nappe à travers le feuillage...

» Quel effet n'attendais-je pas de mes discours, du vin, de la solitude, de la nuit? Encouragé par la gaieté de Margot, je l'attirai sur mes genoux, et baisai derechef sa bouche, qu'elle ne défendait pas. Mais à peine tentai-je quelques privautés que l'étrange fille, me repoussant, se leva, se mit à l'autre bout de la table, silencieuse et regardant le sol d'un air chagrin. J'attribuai ce changement à la coquetterie plutôt qu'à la pudeur, et je voulus reprendre l'avantage... Alors elle me dit, fort sérieusement, qu'elle me demandait pardon; qu'elle n'aurait pas dû me suivre, sachant ce que j'espérais d'elle; qu'à la vérité, elle ne croyait pas impossible, un moment plus tôt, de m'accorder ses faveurs, mais que son humeur avait changé, et qu'elle me suppliait de retourner, seul, à Tulle... Tout ce que je pus lui dire, avec bonté, avec aigreur, avec rage,

fut inutile... Elle n'en démordit point. Je la vis même pleurer. Et, la résistance augmentant mon désir jusqu'à me faire craindre de devenir véritablement amoureux, je ne voulus point rompre tout net, et je raccompagnai l'ingrate jusqu'à l'Enclos... Enfin, je la quittai, elle assez triste, moi furieux et confus, emportant la promesse d'un rendez-vous pour le lendemain, après l'*Angelus*, au lieu nommé le Gouffre de la Fille...

— Près de l'Estabournie... Je connais l'endroit.

Les amours de Margot et de Broussol commençaient d'inquiéter François Barbazanges.

Pierre continua :

— Il y a de cela quinze jours, et, quinze fois, l'*Angelus* sonné, je me suis esquivé du logis pour aller trouver cette créature ! Quinze fois, je t'ai conté des mensonges, mon bon François... J'emmenais Margot hors la ville, au Riou-Bel, au Puy-Pinson, à la Roche-Bailly, et jusque derrière le cimetière, partout enfin où nous ne risquions pas de rencontrer le

Chabrilat ou le Galapian. Ces promenades nocturnes arrangèrent un peu mes affaires. Je compris que la Chabrette, fille abandonnée à des malotrus, voulait, une fois dans sa vie, être conquise. Elle souhaitait qu'un bourgeois, pour l'obtenir, la priât comme on prie les dames, et lui rendit les mêmes soins. Je n'y avais pas trop de peine, car la compagnie de cette méchante est des plus agréables, et jamais une simple artisane ne montra tant de verve, et de gentillesse, et de vivacité. Elle me fait songer à l'aventure de Riquet à la Houppe, tellement son esprit peut embellir son visage.

— Et ton ardeur croissait...

— De jour en jour... Bientôt je fus incapable de penser à autre chose qu'à cette création dont les moindres caresses m'étaient disputées chèrement. J'en perdis le boire et le manger. Et je crois, ma parole, que si ce manège continue, il me faudra rendre l'âme, ou m'en aller à l'hôpital des fous.

— Ah! Pierre, tu es amoureux, toi le frivole et le volage, toi que je nommais « l'inconstant

Hylas » !... Tu aimes cette misérable Chabrette... Non point, tu la désires, comme un ivrogne la bouteille, et tu te veux saouler d'une si infâme passion !

— Grand merci de la comparaison ! dit Pierre, un peu fâché. Cela te sied, de me faire des remontrances, toi qui es de marbre et de glace, véritable Joseph du Limousin, émule de Scipion, petit saint Jean en bois doré !... Ton tour viendra, mon camarade !... Tu feras le sot, et le langoureux, à ton tour... Assurément, la Chabrette n'est pas une Astrée, et je ne suis pas un Céladon. Je ne la veux point épouser ; je ne la veux point servir toute ma vie, et j'avoue même, à parler franc, que je ne l'aime point. Mais je la veux, je la veux... Le goût m'en passera quand je l'aurai eue... Et tant que je ne l'aurai point, cette maudite, je serai désagréable à tout le monde, importun à moi-même et très malheureux.

— Eh bien, que faire ?

— Si tu voulais...

— Que puis-je ?

— Tout, oui, tout dépend de toi...

— Je puis te donner la Chabrette !

— Écoute... Je t'ai dit naguère que Margot était amoureuse de toi, comme toutes les filles de Tulle... Mais elle m'a détrompé de mon erreur en déclarant... tu vas rire!... que tu avais la mine hautaine et revêche et que tu devais toute ta bonne grâce à ton habit.

— A mon habit ?

— « En vérité, m'a-t-elle dit ce soir même, j'admire ce vêtement noir, à peine rehaussé d'or, que porte toujours monsieur François Barbazanges. Certes, si vous faisiez échange d'habits avec votre camarade, vous auriez bien meilleure façon. Ce drap gris à passements écarlates me déplait horriblement... » J'assurai la Chabrette que j'allais, de ce pas, commander chez Levreaud un habit tout semblable au tien. « L'aurez-vous demain dimanche ? — Demain, c'est impossible, mais dans une semaine tout au plus... — Dans une semaine!... Nous pouvons trépasser, vous et moi, et le monde finir,

avant une semaine !... Monsieur Broussol, faites comme il vous plaira. Mais si, demain, pendant les vêpres, vous venez chez moi avec l'habit de monsieur François Barbazanges, il est possible que je ne vous refuse rien... »

— La sottise, l'effrontée, l'impudente ! s'écria François.

— Il est vrai, le caprice est singulier.

— Ridicule !...

— Hélas !

— Plus que ridicule : indécent !

— Cela te fâche... Et pourtant !... Ah ! François, tu ne sais pas quel souci tu m'ôterais... Pour ton bonheur, pour ton plaisir, je ferais des choses plus malaisées que de te prêter mon habit... Il t'en coûterait si peu de contenter la Chabrette, et moi-même !...

François avait rougi. Il posa son luth et commença de sermonner Pierre... Mais celui-ci ne voulut rien entendre.

— Oui, je suis fou, je suis grotesque... Ça m'est égal !... Je veux la Chabrette ! Il me faut la Chabrette !

— Eh bien, déguise-toi, à ton gré! Tu ne feras jamais qu'un personnage d'imbécile, dit François, vaincu et fâché! Prends ma défroque et va voir ta Chabrette!... Je te souhaite bien de l'agrément.

XVII

« Belle, si tu voulais me faire des promesses...
Prends l'anneau d'or que j'ai au doigt.
La belle, si tu m'aimes, ce serait pour toi. »

La belle fut pas au lit, le beau galant arrive :
« Ouvrez la porte à votre amant.
Il vient de faire un tour dedans le régiment. »

Son père lui répond : « Ma fille, elle est trop jeune,
Trop jeune encor, n'a pas quinze ans.
Vous pouvez faire un tour dedans le régiment. »

Près de la lucarne de la chambrette, Margot
reprise un vieux jupon. A mi-voix, elle chante.
Sur la table, parmi les pelotons de laine, une
tige d'œillet roses trempe dans un verre ébréché.

Quand l'galant fut parti, son père la marie
 Avec un vieillard d'soixante ans.
 Et la pauvre fillette, ell' n'avait que quinze ans.

« Ma fille, prendrais-tu ce vieillard pour nous plaire ?
 — Hé ! oui, papa, je le prendrai,
 Et jamais de la vie mon cœur pourra l'aimer.

Maman, faites mon lit pour le soir de mes noces,
 Mettez-moi z'y des draps bien blancs,
 Pour qu'la première nuit, je dorme doucement. »

Dehors, le silence dominical pèse sur un
 morne paysage, murs effrités. toits bruns que
 domine la tourelle hexagonale du Fort-Saint-
 Pierre. Le soleil est si terrible qu'il a dévoré
 tout le bleu du ciel. Il brûle, dans une four-
 naise blanche. Et Margot chante, tristement.
 Sa voix, à la fin du vers, traîne et prolonge une
 lente modulation en mineur, qui imite le gé-
 missement de la vieille.

Mais, au bout de sept ans, le beau galant arrive :
 « Ouvrez la porte à votre amant.
 Il vient de faire un tour dedans le régiment.

— Ma port' je n'ouvre pas, car je suis mariée,
 Mariée depuis longtemps.
 Mon cœur, il est à plaindre, à toi fidèlement.

— Si t'avais attendu sept ans de plus, la belle,
Nous serions mariés tous deux.
Son cœur serait tranquille et le mien bien heureux ! »

« Voilà une sottie fille ! pense Margot. Que n'ouvre-t-elle sa porte, malgré son papa et malgré son mari !... Comment peut-on, par obéissance, et quand on est aimée, épouser qui l'on n'aime point !... »

Elle pique l'aiguille dans la futaine... La voilà donc seule et tranquille pour tout un jour. Ce matin, elle a vu, place de la Bride, M. Pierre Broussol, vêtu de drap gris à passements rouges, et cette vue lui a donné un sensible plaisir.

Elle murmure :

Et jamais de la vie, mon cœur pourra l'aimer...

Et pourtant, depuis la soirée de Laguenne, qu'a-t-elle fait, sinon de s'évertuer, le plus consciencieusement du monde, à aimer M. Broussol ? Il lui semble que ce jeune homme, mieux qu'un autre, la guérira du mal qui la tient.

Elle tourne la tête vers le fragment de mi-

roir... Il est vrai qu'elle a bien souffert, qu'elle est très changée; ses joues ont pâli; sa ceinture est plus fragile; ses yeux caves sont plus grands... Elle enlaidit, et sa laideur malade ne l'encourage point à la vertu... Et Margot, dans sa mémoire, considère la triste vie qu'elle mène depuis un an! Que de scandales dans tout l'Enclos!... Mademoiselle Contrastin ne la veut plus recevoir. M. le curé la compare à toutes les prostituées de l'Écriture, et parfois à une bête piquée de taons. Et certes on pourrait croire que la malheureuse se jette aux débauches pour fuir un invisible ennemi.

Parfois elle se rappelle le discours de M. de Lagarde, et le feint désespoir d'Alcimède. Elle revoit François Barbazanges endormi sur son luth. Ce discours ridicule, cette vue charmante l'ont instruite de son état : elle sait que l'amour existe, et qu'elle aime, et qu'elle en meurt.

Aimer François Barbazanges, le plus orgueilleux des hommes et le plus froid, l'aimer sans rien attendre de lui, pas même l'aumône d'une caresse !... Une grande sottise, vraiment !...

Le « Tendre » est bon pour les couventines, pour les vieilles filles précieuses, pour les dames mariées à des jaloux. Mais une fille libre de Tulle-la-Paillarde, une Margot Chabrilat n'a que faire de soupirer ! Elle a son orgueil aussi, la Chabrette ! et elle se dit que le plaisir est un bon remède à l'amour. Si le Galapian est trop brutal ou trop stupide, il y a d'autres garçons, dans l'Enclos !

Et la Chabrette tâche à se consoler... Pourtant il y a des jours — lorsqu'elle est seule en sa chambre, penchée sur le métier — il y a des jours où le passé tombe, détaché d'elle, comme un haillon. Son âme semble toute neuve et nue, dans un grand silence, dans une pure blancheur. L'image de François lui apparaît alors, si aimable, si touchante, qu'à la contempler elle pleure de dévotion. Elle le remercie d'être lui-même ; elle se trouve assez contente de le chérir humblement, obscurément, pour l'amour de l'amour, et elle n'a pas le moindre remords de ses péchés, parce qu'elle n'en a plus souvenance.

Ensuite elle se promet d'être sage, de travailler, de fréquenter l'église; elle songe à se rendre sœur converse dans un couvent. Un beau soir, la vieille Marceline, en servant le souper, dirait à madame Barbazanges : « Vous savez bien, cette fille au père Chabrilat, cette Chabrette qui vivait si mal ! Le bon Dieu lui a fait une grâce : il lui a touché le cœur. Elle a pris le voile aux Ursulines. Ces dames l'ont reçue, parce qu'elle brode la dentelle et que son talent vaut une dot... » Comme madame Catherine et François admireraient la sainte résolution de la Chabrette !... Et rêvant à ces choses Margot s'attendrit sur elle-même, pauvre pénitente, — car elle a beaucoup d'imagination.

Pendant quelques semaines, elle vit, en pensée, sa future existence de nonne. Mais l'émotion de l'âme gagne les sens... La langueur des jours devient la fièvre des nuits : Margot ne peut dormir... Son cœur lui fait un si grand mal qu'elle porte les mains à sa poitrine, et s'étonne presque de ne pas les retirer tout en sang... C'est comme un couteau, fiché en elle,

qu'elle ne peut arracher. Chaque mouvement, chaque soupir lui fait sentir la vive pointe... Quelle détresse!... Jacques Chabrilat repose dans le galetas voisin. Par la lucarne ouverte, on voit la corne de la lune. Les rats trottent dans les greniers... Que l'aube est lente à venir!... Sur le matelas, la fille amoureuse se tord avec des cris muets... Elle presse ses bras contre sa bouche, et pleure, pleure, pleure... Elle a le visage et le sein tout mouillés... Ah! c'en est trop, Margot n'en peut plus!. Demain, oui, demain, elle s'ira jeter dans la Corrèze. Mais, le lendemain, sa petite âme violente s'insurge furieusement... Quoi! mourir en sa vingtième année, mourir pour cette froide statue qu'est François Barbazanges!... Ce serait plus bête encore que de se faire nonne, en un couvent. Il faut guérir, oublier et vivre...

Ainsi, dans ces alternatives de rage et de tendresse, Margot a vécu, sans guérir, sans oublier.

Elle a pensé, souvent, que sa misère tenait

peut-être à la grossièreté de ses amoureux, et qu'un « monsieur » spirituel et bien fait la consolerait incontinent de François Barbazanges. Cette idée lui est revenue, quand elle a rencontré Pierre Broussol. Le garçon lui plaisait ; franc, joyeux, de mine rustique, mais agréable. Pourquoi donc, aux premières approches, éprouva-t-elle cette alarme inconnue, singulière, qui était, oui, de la pudeur?... Quelle répugnance invincible éternise sa résistance, son invraisemblable chasteté? Pauvre Chabrette!

Mon cœur, il est à plaindre, à toi fidèlement!...

Comment oublier que Pierre est l'ami de François? Elle s'applique à chérir Broussol et François s'interpose, et c'est à François que vont la tendresse et le désir de Margot. Elle croit le sentir tout proche d'elle, en la personne de Pierre... et c'est ainsi que la folle pensée lui est venue de recréer l'illusion délicieuse, de goûter jusqu'à la fin suprême le plus mensonger des bonheurs. Elle a promis d'être à

Broussol, s'il vient aujourd'hui, sous les habits de François Barbazanges...

— Il n'est pas venu, il ne viendra pas !

Elle se réjouit qu'il n'ait pas contenté ce caprice... Soudain le premier coup de trois heures sonne à la cathédrale. Les cloches se déchainent brusquement. Un ouragan de sons entre par la lucarne, cogne les murs du galetas, fait trembler l'eau du verre où baigne, plus lasse, la souple tige d'œillets... La *Toussaint*, le *Couvre-Feu*, la *Saint-Laud*, appellent de leurs langues d'airain les chrétiens de la paroisse... Le ciel ardent vibre. Les ondes du bruit semblent élargir les ondes de la lumière. Margot met ses mains sur ses oreilles en riant.

Et, comme elle se lève pour fermer la lucarne, elle aperçoit au seuil du galetas Pierre Broussol, en manteau noir, avec un chapeau noir à galon d'or et une cravate de dentelle.

XVIII

— J'ai heurté à l'huis, discrètement... mais ces maudites cloches... Ah! fermez le volet, Margot! On ne s'entend plus parler.

Elle ne bougeait pas. Pierre poussa le vantail de la lucarne. Le tonnerre des cloches parut s'éloigner, s'éteignit.

— Monsieur Broussol!

— Hé! que sais-je? Dans cet attirail, je doute moi-même si je suis Pierre Broussol ou bien François Barbazanges. Voyez, chère Margot, quel soin j'ai pris de vous plaire, et dites-moi si j'ai meilleure grâce en tout ce noir que sous

mon habit rouge et gris... Vous aimez le noir, Margot. C'est un goût singulier. Il me paraissait, tout à l'heure, en m'habillant, que ma livrée d'amour avait je ne sais quoi de funèbre... Ce noir, qui prête à François Barbazanges un certain air du feu roi Louis XIII, me donne la mine d'un corbeau. Enfin, vous l'avez voulu, et, comme vous êtes une personne très loyale, vous récompenserez mon obéissance par un baiser.

Il jeta son chapeau sur la table, son manteau sur la chaise et s'assit au bord du lit.

— Viens céans!

Il lui tenait les mains. Elle était debout, très pâle. Il observa qu'elle n'avait pas pris la peine de se bien accommoder, ayant gardé la cornette unie, le corset bas, le cotillon rouge, le fichu à fleurs des jours de semaine.

— Assieds-toi là. Tu me plais.

Il la voulait prendre sur ses genoux, mais elle n'obéit point, et s'assit tout contre Pierre. Flatté par le trouble évident de cette fille, il parla, parla, pour l'étourdir et l'apprivoiser,

— Regarde-moi... Pourquoi ne veux-tu pas me regarder? Allons, lève ces beaux yeux! Il ne faut pas trembler ainsi. Il faut rire. L'amour est chose joyeuse entre toutes. Riez, ma mie!... Peut-être n'avez-vous connu que des marauds. Vous verrez qu'on a bien plus de divertissement avec un honnête homme... Donnez-moi votre bouche. Quoi?... la joue seulement?... Vous êtes une coquette, Margot; vous voulez que je vous aime à la fureur... Certes, un doux nenni ne déplaît point, mais il y faut joindre un sourire... Voilà un fichu que je hais fort. Le nœud en est bien serré. Souffrez que je le relâche... Ah! vous êtes cent fois plus charmante, en simple corset.

La chemise de grosse toile écrue, froncée par une coulisse, bâillait un peu. Sous les caresses du galant, Margot frémissait avec le recul et le raidissement involontaire de la vierge qui a peur.

— Ayez confiance en moi, Chabrette! Je ne suis pas un fâcheux. Vous ne m'aimerez que selon votre envie, et si, quelque jour, ma pas-

sion vous importune, je vous ferai la révérence, sans colère, et très poliment. Nous demeurerons les meilleurs amis du monde. Mais, pour l'heure, soyons amants et rien qu'amants. Comme dit Horace : *Carpe diem!* C'est du patois, ma chère, du patois de collègue, et le dernier mot de la philosophie... Eh bien?... eh bien?...

Il la devinait inquiète et rétive, et songeait qu'elle soutenait mal sa réputation... Janetoun avait l'abord moins farouche. Habilement, il prodigua les madrigaux et les plaisanteries. La Chabrette détournait ses lèvres, unies obstinément.

Pourtant, entre ses cils, elle regardait Pierre. Il n'était pas beau, cramoisi de chaleur sous la perruque, et ses yeux un peu égarés avaient une expression rien moins que tendre, Margot remarqua que le désir donne à tous les hommes la même figure bestiale, et que M. Broussol, à cette minute, avait quelque chose du Galapian... Une répulsion plus forte lui fit baisser les paupières. Mais, serrée dans les bras du jeune homme et ne voyant plus son visage, elle appuya sa joue au vêtement noir, au col de satin,

aux manchettes de dentelles. Elle respira l'in-définissable odeur de l'étoffe, qui n'était pas l'odeur du bel habit gris, et qui évoqua, tout d'un coup, François Barbazanges... Sous ce drap strict et sombre, le cœur de François avait battu... Cette cravate en point de Tulle, à semis de fleurettes, Margot l'avait brodée de ses mains, et chaque picot, chaque maille, lui rappelaient une émotion d'amour... Délicatement, elle mania les pans légers; elle en voila ses yeux, ses lèvres; elle y baisa, elle y mordit le souvenir de François... « François!... François! » Il est là, près d'elle... Elle le tient embrassé... Il répond en silence à sa folie silencieuse... Hélas! une voix étrangère rompt le charme... Margot s'éveille de son rêve, et comprend. Elle se redresse, lutte, crie :

— Non! je ne veux pas!

Trop tard! Pierre furieux la brise, et elle le subit, pleurant d'horreur.

Le soleil décline, mais les tuiles surchauffées brûlent à travers le toit. L'arome des œillets,

vanille et poivre, emplit la chambre close. Pierre suffoque. Il ouvre la lucarne, respire une gorgée d'air, et revient vers Margot.

— Vraiment ! c'était François qu'il vous fallait !... Vous me faisiez tenir le rôle de François, et, pour contenter votre caprice, j'avais dû, moi, bonne bête, endosser le vêtement de mon ami !... Vous soupiriez le nom de François à mon oreille... Parbleu !... j'ai entendu... j'ai compris... et, bon gré mal gré, la belle, il vous a fallu payer les frais de la comédie. Pierre Broussol est malcontent, mais il n'est point dupé !... Quoi ? que dites-vous ?... Que je vous ai violentée ?... Eh ! ne méritiez-vous pas un pire traitement ?... Sur ce, pleurez tout votre saoul. Je m'en vas. François Barbazanges saura l'honneur que vous lui faites, de l'aimer par procuration. Il en sera très flatté, je vous assure...

— Oh ! monsieur Pierre, ne faites pas cela ! Je vous demande pardon, monsieur Pierre !

— Il le saura, pour votre châtement... Petite éhontée !... Vilaine coureuse !... Pierre

Broussol n'était pas un gibier pour vous ! Mademoiselle voulait tâter du Barbazanges !... Sachez que François a dédaigné des personnes parfaitement belles et nobles, qu'une fille de France lui semblerait à peine digne de lui, et qu'il a l'âme trop bien placée pour descendre à des carognes telles que vous !... Il connaît vos déportements. Il vous méprise !... Et votre perfidie infâme mettra le comble à l'horreur qu'il a de vous.

— Monsieur Pierre, au nom du bon Dieu !...

— Le bon Dieu n'a rien à voir en cette aventure, entendez-vous, suppôt du diable, tison d'enfer ! Et je vais, de ce pas...

Margot releva les cheveux qui couvraient sa figure. Ses yeux gonflés et rougis n'avaient plus de pleurs.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur Broussol ! dit-elle sourdement.

Mais Pierre, blessé au vif de sa vanité, et rendu à sa brutalité campagnarde, accabla la pauvre fille de mille injures. La nécessité de prendre, pour sortir, le manteau et le chapeau

de François, fit redoubler son dépit. Alors, Margot cessa de le supplier. Immobile, les yeux à terre, elle ne parut point l'entendre, quand il partit, rouge de fureur comique, claquant la porte et jurant Dieu.

XIX

Quand Pierre rentra chez les Barbazanges, il n'y trouva point François. Son premier mouvement fut de changer de costume et de réintégrer, avec ses habits, toute sa personnalité.

Cette opération ne se fit pas sans quelques jurons et blasphèmes : mais, à peine Broussol fut-il redevenu Broussol, que la bonté de son naturel emporta la rancune. Il songea qu'ayant tenu le personnage d'amant il avait eu les bénéfices de la comédie, et Margot la courte honte.

« Tout est pour le mieux, conclut-il, je

m'allais éprendre de la donzelle, ce qui m'eût amené, tôt ou tard, des embarras. Mon désir est apaisé, ma passion éteinte, et je verrai désormais l'ingrate fille sans convoitise et sans regret. »

François parut sur ces entrefaites. Il ne demanda pas de confiance et on ne lui en fit point. Redoutant les brocards et les remontrances, Pierre ne voulait pas donner à son ami l'occasion de s'enorgueillir. Car, pour méprisable que fût Margot, il ne l'avait pu obtenir par son propre mérite, mais seulement à titre de fantôme, de Sosie et de reflet. Il y avait, dans sa discrétion, moins de délicatesse que de jalousie.

On soupa, puis les jeunes gens descendirent sur la place des Oules pour y chercher la fraîcheur. L'orage menaçait. On rencontrait, par les rues, des personnes accablées, dames sans fichu ni mante, artisanes en jupon court, bourgeois qui s'abordaient d'un air grave et discouraient, à haute voix, sur les effets de la canicule.

Le médecin Jean Baluze, parrain de François, accosta les deux amis devant la cathédrale et les emmena chez lui pour goûter un vin de groseille que mademoiselle Louise Baluze faisait parfaitement bien. Chemin faisant, il se plaignit que M. Humbert Ancelin, évêque de Tulle, ne lui eût pas rendu visite après le trépas de madame du Verdier. Il regretta M. Mascaron qui avait un si beau génie et savait si bien vivre.

Pour calmer le bonhomme, François lui demanda des nouvelles de sa famille.

— Mon gendre du Verdier est toujours fort triste, et mes sœurs fort accablées. Quant à mon frère Étienne, la mort de sa *fillole* lui a percé l'âme. Il va publier cette année son grand ouvrage de la *Vie des Papes d'Avignon* et il médite une *Histoire de Tulle*... En attendant, il s'inquiète de l'établissement de Louise, et de la santé de mon petit-fils Mimy, qui est aussi son *fillole*. Ce qui montre bien comme un parrain peut avoir pour son fils spirituel une tendresse de père.

Parlant ainsi, M. Jean Baluze considérait François d'un œil fort doux. Il pensait à Louise, sa cadette, et sans doute, il espérait de son cher *fillol* faire un gendre.

On arrivait à la maison des Baluze, qui représentait, en raccourci, toute la province, avec ses vertus revêches, sa bonté sans grâce, ses routines et ses manies. Les vieilles sœurs du médecin y régnaient, occupées de dévotions et de cancanages, et fort chatouilleuses sur la politesse, craignant toujours qu'on ne leur manquât. La bonne grâce de François parut égayer leur deuil. Les chandelles furent allumées en des flambeaux d'étain, et l'on but le vin de groseille. M. Baluze avait tiré Pierre Broussol à part pour l'entretenir de ses mécomptes, et des incivilités de ses concitoyens. Alors mademoiselle Louise, sachant que M. Barbazanges aimait les pierreries, alla querir une bague d'émeraude que son oncle lui avait envoyée de Paris. François, qui, par extraordinaire était d'humeur joyeuse, mit la bague à son petit doigt, et regarda scintiller la

Pierre verte, l'éloignant tour à tour et la rapprochant des flambeaux.

Ce jeu divertissait la demoiselle. Elle dit d'un ton caressant :

— La voulez-vous garder ?

Et François, qui poursuivait le badinage, fit mine de cacher le bijou. Mais bientôt, prenant la main de Louise, il y remit l'anneau, ce qui émut singulièrement la fille, le père, les tantes, et même Pierre Broussol.

Louise, après un petit soupir, ôta la bague.

— Mon deuil, dit-elle, me défend dorures et pierreries. Je porterai cet anneau plus tard, quand je serai mariée, et si mon époux, comme moi, aime les pierres d'émeraude.

Ce mot d'époux la fit rougir. François changea de discours.

— Ce roulement..., n'est-ce pas le tonnerre ?

Aussitôt les sœurs Baluze, jetant un cri, firent un signe de croix. La plus âgée, qui avait des lunettes de corne et un immense bonnet, s'emporta contre le chapitre de la cathédrale... La vraie dévotion était perdue... Les coutumes

pieuses disparaissaient... C'était la faute à cet évêque de cour qui gouvernait Tulle. Où était la piété si pure de M. Rechinevoisin de Guron, de M. de Genouilhac!... Celui-ci, comme on redoutait la famine par excès de sécheresse, fit faire une très belle procession des reliques de saint Clair... Et le cortège n'était pas rentré dans l'église que déjà la pluie tombait!

— Mais elle tombe, la pluie, sans qu'on ait fait de procession! dit Broussol.

L'averse crépitante battait les vitres. La foudre roulait continûment par les gorges resserrées de la Corrèze. Et soudain la cloche des orages, la *Salveterre*, lança un appel éclatant...

La pluie tomba, drue, pendant une heure, puis cessa brusquement. Quand Pierre et François prirent congé de leurs hôtes, le refroidissement de l'air les saisit.

Ils s'en allèrent par les rues ruisselantes.

— Aimes-tu les émeraudes, François? Voudrais-tu voir la pierre verte au doigt de ton épousee?

— Pourquoi donc?...

— Mademoiselle Baluze en tient pour toi.

— Qu'en sais-tu ?

— Cela se voit assez ! Elle est aimable, cette fille... de bonne famille bourgeoise... Elle a du bien.

— Plus qu'il n'en faut pour un amoureux. Mais j'estime mademoiselle Louise et je ne l'aime point.

— La passion gâte les ménages.

— Je ne me veux point marier.

— Alors ne joue plus avec Louise ce joli jeu de la bague qui la fait rêver et rougir... Ah ! François, comment fais-tu pour ensorceler toutes les femmes ?

— C'est peut-être que je n'y pense point. L'esprit de contradiction !...

— Oui. La femme est comme l'ombre : suivez-la, elle vous fuit ; fuyez-la, elle vous suit... Étranges animaux que ces femelles !

— Tu n'es pas gai, mon camarade !... Ta Margot est donc bien exigeante ?... Ordonne-t-elle que tu la viennes voir en habit d'évêque ou de président ?

Ils tournaient l'angle de la tour de Maïsse.

— Qu'est cela ? dit Pierre. Une rixe?... Un accident ?

— Un malade qu'on porte à l'hospice ?

— Un mort qu'on ramène ?

L'escalier des Quatre-Vingts, tout mouillé et miroitant, était plein de gens accourus en hâte, s'appelant l'un l'autre avec des cris et des gestes de pitié. Ces ombres noires s'agitaient aux lueurs fumeuses des falots. Sur les balcons, des femmes, en coiffe de nuit, jetaient de grands « hélas !... » Un homme quasi nu, dégouttant d'eau boueuse, vif comme une truite de Corrèze et pareil à un démon des eaux, gesticulait en parlant très fort. D'autres, levant des torches, escortaient une civière. La flamme résineuse s'étalait, s'enroulait, parmi des vapeurs âcres. La scène sinistre apparaissait moitié dans les ténèbres et moitié dans une rougeur de sang.

On courait ; on gémissait. Et l'homme demi-nu criait, pour rassurer les gens :

— Elle n'est pas morte, je vous dis !... J'ai

sauté dans l'eau après elle, et je l'ai tirée sur le gravier en un moment... Voyez : la drôlesse m'a mordu... Elle voulait mourir... Ah ! sacrée Chabrette !

XX

La civière et les porteurs disparurent sous le porche de la maison qu'habitait Jacquou Chabrilat. Ce tendre père, étant par hasard au gîte, se répandit en lamentations qui allèrent jusque dans la rue attendrir les commères et briser le cœur de Pierre Broussol.

Étranglé par l'angoisse, le pauvre garçon ouït, comme en rêve, François Barbazanges questionner le sauveur de Margot, Noël Gravige, « maître pêcheur de la ville de Tulle », qui, les jours de marché, tenait son étal sur la place des Oules, connaissait fort bien la Chabrette.

Il l'avait aperçue, au feu d'un éclair, tout échevelée et pleurante, courant sur la berge de la Corrèze, vers le gouffre de la Belle-Fille... Il l'avait vue faire un saut... quel saut!... un vrai bond de chèvre au plus profond de l'eau noire.

— Je l'ai retirée, en moins d'un moment, évanouie et blême à faire peur. J'ai crié... Des gens sont venus. Ils ont emporté la pauvrete, sans la dévêtir, dans ses habits tout mouillés... Et cela, messieurs, est fort mal, car l'orage a rafraîchi la nuit... Ah! Chabrette, triste Chabrette!... Il y a du Galapian dans l'histoire, messieurs... Margot s'est noyée par chagrin, et, pour une fille de son âge, il n'y a de chagrin que d'amour.

Des commères apitoyées entraînent Noël Gravige en lui promettant du vin chaud mêlé avec du bouillon, ce qui est un bon remède contre le « sang glacé » et les défaillances. La foule se dispersa. Les torches, écrasées sur le pavé, dans les flaques boueuses, sifflaient en s'éteignant.

— Allons-nous-en, dit François. Tu frémis

encore, mon pauvre Pierre!... Mais puisque la fille est sauvée?... Tu l'iras voir demain...

Broussol fit signe qu'il ne voulait point parler. Revenus à la maison, il leur fallut contenter la curiosité des Barbazanges, avant de se retirer dans leur appartement. Là, Pierre, à bout de courage, se jeta sur son lit et fit cent extravagances de désespoir, comme de s'arracher la perruque et de se frapper l'estomac. Il se prodigua les noms de traître et d'infâme, de brutal et d'assassin... Ces paroles, entrecoupées de sanglots, effrayèrent grandement François. Il ne douta point que « l'inconstant Hylas » n'eût montré, dans la victoire amoureuse, quelque dessein de proche perfidie. Margot, sincèrement éprise, avait-elle préféré la mort à l'abandon?

— Ah! mon Pierre, dit-il avec douceur, tu ne te croyais pas aimé de cette créature, et voilà qu'elle t'a donné la plus touchante marque de sa passion!... Mais qu'as-tu fait?... Qu'as-tu dit?... Hier soir, tu te plaignais d'elle, de son étrange sévérité. Pierre, Pierre, je n'ai point d'expérience, et cependant je suis assuré que

la femme la plus facile n'est pas la plus aimante. Cette résistance de la Chabrette me porte à croire que l'amour lui est venu avec la pudeur.

— Hélas !... il n'est que trop vrai.

— Une Chabrette !... Elle a compris qu'elle ne pourrait retenir le cœur d'un honnête homme, et elle a résolu de mourir plutôt que de retomber au lit d'un Galapian. Par Dieu !... Cela me plaît... Cela me touche... Cette fille a eu, dans sa bassesse, un mouvement assez beau, et je ne connais point de dame, à Tulle, qui soit capable de se noyer par excès de tendresse ou d'amoureuse fierté.

— François, que dis-tu ?... Si tu savais, François !... Mais toi-même... Ah ! pauvre fille !... C'est toi-même qui lui as mis dans l'âme cette volonté de mort... Oui, mon ami, toi-même !... La Chabrette se fût bien moquée de ma personne et de mes désirs, voire même de la violence que je lui fis, si la crainte d'être méprisée de toi...

— Hé ! que veux-tu dire ?... Tu rêves ?... Tu divagues ?... Le chagrin t'a troublé l'esprit ?

Pierre, se redressant, montra une face toute meurtrie et larmoyante encore, mais qui redevenait peu à peu un visage d'homme raisonnable. D'un accent fort humble, il raconta l'histoire de ses amours.

— Assurément, quand j'entendis la Chabrette soupirer ton nom et baiser ton habit, j'éprouvai une juste colère et même un désir de vengeance... Lui dire son fait par des mots piquants, et lui quitter la partie, j'y pensai, un instant peut-être... Mais, furieux, moins de jalousie que d'orgueil blessé, je voulus prendre de force ce qu'on ne me voulait plus donner de bonne grâce. Au point où nous en étions, ce fut aisé... Ensuite, au lieu de m'en aller, demi-content, j'eus la barbarie de railler la Chabrette sur l'illusion qu'elle avait souhaité caresser en ma personne. Je la menaçai de te révéler la vérité... Maintenant, je me souviens de son regard, de sa pâleur mortelle et de quelques phrases qu'elle prononça. La malheureuse!... Elle n'a pu souffrir la pensée que son amour devint un sujet de moquerie pour toi, François Barba-

zanges, son amour qui lui avait rendu la pudeur!

— Mon Dieu! quelle aventure incroyable! dit François d'un ton de douleur et d'ennui. J'en suis ému... J'en suis fâché... Vraiment, si tu ne t'abuses pas, mon Pierre, si vraiment cette infortunée a conçu pour moi... de l'amour... ma conscience est nette. Quand, où, comment, aurais-je provoqué, entretenu cette folie?... Depuis mon enfance, j'évite, j'ignore même Margot Chabrilat... Si, par hasard, je l'apercevais dans la rue ou dans la boutique de mademoiselle Contrastin, je la regardais sans la voir...

— Pardi! je le sais bien... Elle aussi le savait, la pauvre!...

— Elle m'aimait, dis-tu?

— Elle t'aime. Cette grande tristesse qu'elle avait, ce mal secret qu'elle appelait vapeur et mélancolie, cette invention saugrenue de me faire endosser tes vêtements, ces pleurs, ces soupirs, ce nom balbutié, cette défense éperdue... et cette fin tragique de la comédie : la

noyade... C'est de l'amour, cela... Tout à l'heure, tu l'admirais toi-même... Souviens-toi !

François resta pensif, son beau visage caché entre ses mains.

— Et toi, dit-il enfin, tu ne l'aimais pas, la Chabrette ?

L'honnête Broussol répondit :

— Non. Je ne l'aimais pas : je désirais me divertir avec elle, quelques semaines ou quelques jours. Rien de plus. Si tu me vois, ce soir, tout défait, c'est que je n'ai point l'âme méchante. Le métier de bourreau ne convient pas à mon caractère, et je ferais mal le Don Juan. L'idée qu'une pauvre fille souffre et meurt à cause de moi, cette idée m'est insupportable et je donnerais mille écus pour que la Chabrette guérit... Quant à l'amour, François, je l'abandonne aux chevaliers de roman. Mon âme est trop enfoncée dans la matière pour en être jamais embrasée.

Le lendemain, Marceline apprit à ses maîtres ce que savait tout l'Enclos : la Chabrette était

fort malade; elle avait la fièvre et le délire, et ne reconnaissait personne, ni son père, ni le Galapian, ni la barricotière, sa nourrice, qui la soignait.

Pierre Broussol courut aux nouvelles. Hardiment, quoique le cœur lui branlât, il demanda Jacquou, et se présenta comme le ministre des charités de madame Barbazanges. Une bourse glissée à propos dans la main du Chabrillat fit l'effet d'un talisman. La porte s'ouvrit devant Pierre. Il fut admis dans la chambre où séchaient, sur une corde, les vêtements de Margot, chemise aux manches éplorées, flasques jupons, loques lamentables qui semblaient inertes. La Chadebech épluchait des oignons pour la soupe. Le Galapian taillardait le dos d'une chaise avec son couteau. Il fallait s'approcher du lit, tout près, pour voir un pauvre petit corps grelottant sous les couvertures, et un visage rouge de fièvre, parmi les cheveux crespelés.

Pierre, à ce spectacle, manqua de fondre en pleurs. Prenant à part Jacquou Chabrillat, il l'avertit que madame Barbazanges allait en-

voyer céans une garde et un médecin ; que M. le curé de Saint-Pierre ne tarderait point à venir voir Margot ; et que les bienséances commandaient de renvoyer les barricotiers à leurs barricues. M. Chabrilat promit de faire maison nette, l'espoir de nouvelles aumônes flattant agréablement son esprit.

Pierre fit tant et tant que, le soir même, il amenait M. Baluze et mademoiselle Contrastin. La gent barricotière avait déguerpi. M. Baluze saigna la malade, fit appliquer des sangsues, puis écrivit une longue ordonnance, très compliquée, que Jacquou Chabrilat porta chez l'apothicaire.

La demoiselle Contrastin, qui n'avait pas l'humeur et la pudicité rancunière des filles dévotes, ne marqua point se rappeler les égarements de la Chabrette et la voulut soigner elle-même. Julienne Sage, en son absence, conduirait l'atelier. Pierre admira cette charité vraiment chrétienne, et il commença de respirer un peu. Mais, au bas du degré, M. Baluze lui dit deux ou trois paroles en hochant la tête,

et Broussol comprit que sa maîtresse d'une heure — et sa victime — était fort mal.

Son extrême douleur gagna François Barbazanges. Oui, François le chaste, François l'insensible, montra, en cette aventure, la bonté de son naturel. Il témoigna prendre un grand souci de la Chabrette et, d'accord avec son ami, il fit dire chaque matin une messe pour la repentance de cette fille et sa guérison.

Pendant trois jours, l'état de la malade ne laissa point d'espoir. Le quatrième jour, la fièvre tomba. Margot reprit toute sa connaissance. Elle pleura dans les bras de mademoiselle Contrastin, apprit avec joie les prétendus bons offices de madame Barbazanges, et souhaita voir Pierre Broussol en particulier. Le pauvre garçon ne put que s'agenouiller près du lit, en implorant un pardon qui lui fut accordé d'une manière douce et gentille, avec un ton de badinage mélancolique où il retrouva tout l'esprit de Margot.

— Eh quoi ! monsieur Broussol, vous pleurez, et vous vous nommez mon assassin !...

Cela me fâche, je vous assure... C'est à moi de vous demander pardon. Ne vous avais-je pas trompé sur les sentiments secrets de mon âme?... Hélas! mes volontés et mes désirs étaient un écheveau si embrouillé que le diable seul en eût démêlé les fils... Ce qui me tue, monsieur, ce n'est point vous : c'est ma propre folie ; et certes il m'est plus doux de mourir par elle que de vivre sans elle... Est-il mort plus jolie que mort d'amour?... Je vous dis qu'on fera une belle chanson, en patois limosin, sur la Chabrette. Mais non, non, personne, hormis vous, ne saura la secrète audace de mon cœur... Et si M. François Barbazanges la connaît, il est trop honnête homme pour rire d'une extravagance dont je meurs.

— Non, Chabrette, tu ne mourras point, dit Pierre, en baisant les mains de son amie. Tu es jeune ; monsieur Baluze est savant ; on te sauvera. François lui-même fait des vœux pour ta guérison. Je lui ai révélé ta tendresse, non par dépit, mais par remords, et cette tendresse l'a touché jusque dans l'âme. François, chaque

jour, prie Dieu et fait dire une messe, afin que tu guérisses de corps et de cœur.

— François ! cria la Chabrette. Il le sait, et il ne me raille point !... Ah ! monsieur Pierre, est-il possible ?...

Elle se pâma sur l'oreiller ; mademoiselle Contrastin accourut. Le soir même, la fièvre redoubla.

Maintenant, dans son délire, la Chabrette exultait de mystérieux bonheur. A travers les flammes et les ombres de la fièvre, elle gardait la demi-conscience d'un bienfait inconnu, le demi-souvenir d'une joie, la sensation d'une lumineuse présence... Soulevée sur les coussins, les yeux dilatés et brillants, les mains tendues, elle soupirait comme une colombe amoureuse, avec des mots si imprévus, si purs, si tendres, qu'elle semblait parler à Dieu.

Le 8 septembre, qui est la fête de la Nativité de Notre-Dame, M. le curé de Saint-Pierre, avec les religieuses et les enfants de chœur portant les cierges, le dais et la clochette, des-

cendit les Quatre-Vingts. Les bonnes femmes de l'Enclos, les demoiselles dentellières, quelques bourgeoises même, à genoux sur le pavé, honoraient par des prières et des pleurs le saint viatique, et recommandaient à Dieu l'âme pénitente de Margot. C'était un clair matin qui sentait une odeur de messe, odeur de cire et de roses, d'encens et de pain béni. Les balcons avaient leurs draps et leurs guirlandes. Le soleil, tout en or, luisait, tel un ostensor. Et dans le ciel, aux couleurs du manteau de la Vierge, blanc et bleu, les sons des cloches passaient, comme des vols d'anges.

Dans le galetas paré d'humbles fleurs, la Chabrette, absoute et communiée, vivait doucement ses dernières heures de vie. Elle avait demandé qu'on plaçât près d'elle son métier de dentellière, et certain volant inachevé de point de Tulle, à fleurettes et à fleurons. Ne démentant pas son caractère, en ce terrible moment, elle badinait encore, pour consoler mademoiselle Contrastin.

— Il faut, mademoiselle, que Julienne Sage s'applique fort pour terminer proprement cette besogne : car, si j'ai commis de grands péchés, j'ai su, mieux que les autres filles, broder la « grossière », la « respectueuse » et le « picot... » Dites, je vous prie, à ces demoiselles, qu'elles ont coutume de tenir leur point trop serré... Que ce « rezel » est joli !... Que cette bordure est délicate !... Voilà une bien fragile chose et qui durera plus que moi... Ah ! mademoiselle, de grâce, ne gâtez point vos yeux... Ne me plaignez pas. Je meurs contente... Il est plus malaisé de bien vivre que de bien mourir.

— Ah ! Margot, ma chère fille...

Quelqu'un frappait à la porte. Mademoiselle Contrastin sortit. Il y eut un chuchotement de voix sur le palier.

— Margot, dit la maîtresse dentellière en revenant, il y a là... une personne qui vous veut parler... une personne que vous aurez plaisir à recevoir... Là... soyez paisible, mignonne... Je vais le faire entrer...

— Monsieur Broussol?...

— Non, non... Ce n'est point monsieur Broussol... C'est un autre... un ami... c'est...

— François! cria la mourante.

Et François Barbazanges entra. Il tenait à la main son feutre à grandes plumes. Un manteau gris l'enveloppait tout entier. Il fit quelques pas, rejeta le manteau, et parut en merveilleux habit de velours et de satin couleur de prune, chargé d'or, de broderies et de dentelles, comme un fiancé.

— Ah! monsieur, est-ce que je rêve?... Est-ce vous, ici, devant moi? Est-ce bien vous?

Ils étaient seuls : elle, dressée sur les coussins, les cheveux épars, les yeux fixes, les lèvres ouvertes, les mains jointes; lui, un genou en terre, un coude sur le lit. L'éclatant soleil s'irradiait autour d'eux, dans la pauvre chambre.

— C'est moi, Margot, c'est moi, François Barbazanges; c'est moi, votre ami, votre amant... Admirez ici la victoire de votre tendresse qui a triomphé de mon indifférence et de mes injustes mépris. Vous m'avez aimé

sans connaître mon âme. Je n'ai pu connaître votre âme sans vous aimer.

— Ah ! mon cher seigneur, dit la Chabrette, d'une voix presque éteinte, considérez qui vous êtes et qui je suis... Une pauvre malheureuse, perdue depuis l'enfance, vouée à toutes les misères, indigne de baiser vos pieds... Ah ! Dieu ! je sens encore sur moi la boue des ruisseaux de Tulle... et toutes ces infamies... ces choses immondes... ces souvenirs qui me souillent l'âme et le corps !... Non, non, ne me touchez pas !... Je ne mérite pas cette grâce que vous me faites. Je ne mérite que votre pitié... Otez-vous !... Laissez-moi !... Ne me regardez pas !... J'ai trop de honte !

Ses mains débiles repoussaient François. Elle tourna la tête vers la muraille et, soudain, elle éclata en sanglots passionnés.

— Oublie tout, disait-il. Il n'y a plus ici ni François Barbazanges ni la Chabrette. Il n'y a qu'un homme et qu'une femme, toi, moi, et notre amour.

— *Mon* amour ! répondit Margot, *mon*

amour... Ah! monsieur, on n'abuse pas une personne qui aime, mais votre pitié, toute seule, m'est plus précieuse et plus douce que l'amour d'un roi. Je ne changerais pas ce lit, où je meurs, pour le trône de France... Asseyez-vous là, que je vous regarde, puisque vous le voulez bien... Je ne vous fais pas horreur?... Ma vie passée ne me rend point affreuse à vos yeux?... Vous comprenez que les autres... les autres hommes... n'ont eu de moi que la moindre chose : ce corps qui doit mourir et pourrir. Et vous, vous avez mon âme... Toujours, toujours, en ce monde, dans l'enfer ou dans le ciel, pendant des cent et des mille ans, pendant l'éternité, cette âme sera vôtre, puisqu'une âme, dit-on, ça ne meurt point... Ah! que vous me plaisez! que vous me consolez divinement, par votre chère vue!... Vos mains dans les miennes, vos yeux si près de moi!... Vous, François Barbazanges!... Je vous aime tant!... Comme on aime ce qui est trop beau, trop haut, trop loin!... Ah! mon seigneur, ah! mon doux maître!... Je n'ai eu

de souffrance que de vous, de joie que de vous.
J'ai vécu de vous. Je meurs de vous!

Pâle, pâle, comme une flamme au soleil, toute sa vie dans ses grands yeux, la Chabrette n'était plus qu'une âme resplendissante. Une extraordinaire beauté spirituelle effaçait le nez camus, la sensuelle bouche, tout le masque d'ironie et de volupté... Elle mourait comme un flambeau s'embrase, consumée par son ardeur même, et François tremblait d'éteindre cette flamme au petit souffle d'un baiser.

— Sois heureuse ! murmura-t-il. Apaise-toi.
Je ne te quitterai plus, ma chère mie.

Il la força de s'étendre sur l'oreiller.

— Ah ! fit-elle, c'est à vous d'être heureux, maintenant... Puissiez-vous aimer comme je vous aime et mourir comme je meurs...

Elle pâlisait encore. Une sueur glacée perlait à son front. Un cercle d'ombre s'élargissait autour de ses yeux. Ses lèvres devenaient violettes.

— Tu souffres ?

— Non.

— Veux-tu que j'appelle?... Ton père?...
Mademoiselle Contrastin?

Elle balbutia :

— Non...

Et, comme il se penchait pour l'embrasser, elle dit, plus fortement :

— Non!

Un éclair de vie la parcourut toute.

— Pas de baiser... Votre main! Là, sur mon cœur... Mon pauvre cœur! la seule chose de moi qui soit toute pure...

Le pauvre cœur ne battait plus. Contre la poitrine amaigrie, contre le petit sein tiède encore, les mains de la morte pressaient la main de François Barbazanges. L'âme avait passé dans un soupir. Le sourire s'était figé sur la bouche... Douce mort, douce et bienheureuse mort! Un sentiment de respect, et presque d'envie arrêta les pleurs de François. Mais, de ses lèvres pieuses, il ferma lentement, chastement, les paupières de la Chabrette — et ce fut son premier baiser d'amour.

XXI

— Entre seul dans le cimetière. Je t'attendrai. Je n'ai point le courage de m'agenouiller devant cette tombe neuve... Plus tard, dans quelques jours... Je dirai ici des prières pour son âme. Va, François!

— Eh! Pierre! n'as-tu pas honte?... Elle t'avait pardonné...

— Non, non, je ne veux point. J'ai gardé mes idées de paysan, j'ai peur des morts... François, dis à Margot que j'ai donné cinquante livres aux Récollets pour cinquante messes, afin que Dieu nous absolve, moi en ce monde

et elle dans l'autre, de notre commun péché...

François Barbazanges n'insista point. Il entra seul dans ce cimetière du Puy-Saint-Clair, qui domine Tulle et qu'on aperçoit de toutes parts, comme un *Memento* visible pour l'édification des bons chrétiens.

Des chemins en lacets sillonnaient le mont funèbre. Entre les pins et les ifs noirs, le jeune homme distinguait au loin les toits bruns et bleus de la ville, les tours de défense, la pointe effilée du clocher. Plus bas, entre les coteaux chargés de vignes rousses, une vapeur emplissait le vallon, cachait le cours sinueux de la Corrèze. Ce crépuscule de fin d'été avait déjà les nuances et le parfum de l'automne.

La brise inégale inclinait faiblement les cônes des cyprès. Les buis exhalaient une odeur amère. Dans l'herbe, de très vieilles dalles portaient des inscriptions indéchiffrables, des figures en creux, de vagues ornements gothiques. Les monuments neufs érigeaient un grand luxe ostentatoire de colonnes, de cartouches, d'emblèmes, urnes, faux et sabliers. Des

flammes de pierre brûlaient; des génies renversaient leurs torches; quelques bustes à perruque et à cuirasse défiaient des ennemis invisibles... Enfin, comme un faubourg de la cité des morts, s'étendait le champ commun des pauvres, un terrain nu et bossué. Un peu à l'écart, François vit un bouquet fané sur un petit tertre, une croix neuve couronnée de feuillage.

Alors, pliant le genou, il récita dévotement le *Pater* et l'*Ave Maria*. Aucune terreur ne pénétrait son esprit, mais une tendresse religieuse.

« Margot, songeait-il, ma chère mie, ne vous étonnez pas si j'apporte ici un visage tranquille, un cœur égal, des yeux sereins. Comment pleurerais-je sur vous, moi qui voudrais pleurer sur moi-même?... Il est vrai, votre part en ce monde fut toute d'ignorance, de misère et d'abjection. Scandale des sages et volupté des gueux, vous fûtes, non point l'herbe vive des champs, mais la fleur éclose dans la boue... Qu'importe!... Un amour très

pur brilla dans votre âme, comme un dieu dans un temple souillé. Heureuse, cent fois heureuse Margot, qui touchâtes, avant d'en mourir, la figure vivante de votre rêve!... Votre félicité fut si parfaite qu'elle ne pouvait avoir de lendemain... Mais, depuis que je vous ai endormie dans votre joie, depuis que mes lèvres ont fermé vos yeux, un grand désir d'amour et de mort me tourmente... Petite âme fraternelle, ma gardienne et mon guide, conduisez-moi par la plus belle route, et la plus brève, vers cet amour sublime sans lequel tout ne m'est rien. Je donne ma vie pour une heure. Que votre souhait s'accomplisse!... Que je puisse aimer et mourir comme vous! »

La caresse féminine du vent enveloppait François. Il crut sentir une main sur ses cheveux, un baiser surnaturel sur sa bouche. Il effleura, de ses lèvres, le bouquet fané... « Adieu ! adieu !... » cria-t-il. Les dames de Tulle n'eussent pas reconnu, à cet instant, le taciturne, l'orgueilleux Barbazanges. Ses larmes coulaient enfin. Il invoquait la morte amou-

reuse. Et, sans honte, devant elle, il maudissait le destin qui le condamnait, pour toujours peut-être, à jouer ce personnage passif, incompréhensible à tous, souvent odieux, parfois ridicule : l'Indifférent.

Le soleil avait disparu. Tout le ciel prenait la couleur des mauves où s'épanche un peu de rose dans un violet pâle et doux. Pierre et François regagnaient leur logis par ce dédale de ruelles qui bordent la Solane, au-dessous des anciens fossés. Soudain une pierre, lancée d'un balcon, manqua de trouer le front de François, et lui brisa presque l'épaule... Le jeune homme chancela.

Pierre courut à son secours.

— Ce n'est rien, dit François, j'ai une meurtrissure seulement ; mais, à quelques lignes près, le drôle me brisait la tête...

— Tu as vu ?...

— Oui... sur ce balcon de bois... Le Galapian... La ruelle est déserte. Partons vite.

Ils gravirent la pente de la rue des Morts,

Pierre soutenant son ami et grommelant des menaces. A peine François fut-il dans la maison qu'il s'évanouit.

On peut juger de la colère qui saisit M. Barbazanges quand il vit son garçon tout blême, l'épaule meurtrie et noire, le bras paralysé par la douleur. Pierre Broussol, ne songeant qu'à défendre son camarade contre la jalousie du Galapian, lâcha toute la vérité... Le conseiller ne comprit rien à cette histoire, sinon que son cher fils courait les plus grands dangers. Il envoya François se mettre au lit, fit chercher le chirurgien, et, pour soulager sa bile, querrela fort aigrement son épouse.

— Voyez encore, m'amie, disait-il, voyez l'effet de cette éducation ridicule que vous avez donnée à notre fils ! Une Chabrette !... une coureuse !... toute pareille à ces maugrabines d'Espagne qui disent la bonne aventure et volent les petits enfants !... La fille de Jacquou Chabrilat, ce maraud !... La maîtresse de Jérôme Chadebech, cet infâme !... Hein ? vous dites qu'elle est morte chrétiennement, et que Fran-

çois, à tout prendre, ne l'aimait point?... Alors qu'allait-il faire chez elle, et quel besoin avait-il de prier sur sa fosse? Je n'entends point ces bizarres délicatesses... Votre fils, m'amie, me fait rire quand il prétend avoir trouvé dans une Chabrette, la pure quintessence, le fin du fin de l'amour. Il lui plaît de jouer le chevalier de la Table-Ronde, le parfait berger, le Céladon chaste et transi... Vive Dieu! les astres ne me trompaient point. Il ne lui peut venir que trouble et malheur par les femmes: il n'aimait point cette Margot; il avait seulement compassion d'elle... et voilà qu'un brutal l'assomme!... S'il avait aimé cette fille, il lui faudrait tout craindre du destin.

— Ma foi, monsieur, répondit madame Catherine, ce je ne sais quel horoscope saugrenu vous revient trop souvent à la mémoire. Parce que François est beau et bien fait, et donne de l'amour aux femmes, le faut-il mettre en un couvent?... Sachez, monsieur, que cet enfant n'a point le cœur fait comme un autre, qu'il peut s'attendrir sur les maux dont il est la

cause involontaire, mais qu'il est incapable d'aimer bassement. Vous pourriez reconnaître en lui ce qu'il y a en vous-même de rare et de sublime. Demandez à monsieur le chanoine La Poumélye, mon cousin.

— « Le fils de l'astrologue!... » je sais... (Et le bon M. Barbazanges, radouci et flatté, baisa la main de sa femme). Eh quoi! m'amie, se peut-il que j'aie quelque chose en moi de « rare et sublime »?... Non, non: votre fils vous ressemble, par la figure et par l'esprit. Il est aimable et quelque peu extravagant, à votre image... Et il m'en est plus cher.

La querelle conjugale apaisée par ces compliments, les deux époux tombèrent d'accord qu'il fallait éloigner Pierre et François de la ville. L'époque de leur voyage à Clermont, encore incertaine, fut fixée au commencement d'octobre, les routes de montagne étant pénibles et mal sûres dans l'arrière-saison.

Ce moment étant arrivé, M. et madame Barbazanges prièrent leurs parents et amis au

festin d'adieu, mémorable par la qualité des convives et l'excellence des victuailles. Ce repas eut lieu, comme un repas de noces, dans l'illustre hôtellerie de Saint-Jacques-le-Grand. Les services furent de douze plats chacun : plat de milieu, quatre moyennes entrées, quatre petites, trois hors-d'œuvre, sans compter les potages et les desserts. La *lebro en chobessar* n'y manqua point, non plus que les pâtés, les tartes et les *tourtous*. L'odeur s'en répandit jusque dans la rue ; le bruit en monta jusqu'au faubourg d'Alverge. A neuf heures sonnées, on buvait encore. Il y avait, autour de la table, les plus honnêtes gens de Tulle, magistrats, prêtres, marchands ; et M. le chanoine La Poupélie, et M. le recteur du collège, et M. de Lagarde, et M. Rabanide, trésorier du Roi, et les Baluze, et les Saint-Priest, et les Peschadour, et quantité de dames et demoiselles, parmi lesquelles brillait madame de Phelletin. Un jeune officier, frais revenu des guerres d'Allemagne, entretenait cette belle, et, considérant les trésors de son corsage qui n'étaient

point flétris, ni diminués, il parlait d'ouvrages avancés, fortifications et demi-lunes, qui prenaient, en son langage figuré, le sens le plus joli du monde et le plus galant. Assiégée, et prête à se rendre, madame de Phelletin semblait charmée de son vainqueur. Depuis longtemps, elle avait perdu le goût de la musique; la seule vue d'un luth lui donnait des vapeurs. **Mais, contente du présent et de l'avenir, indulgente au passé, elle ne haïssait plus François Barbazanges.**

Celui-ci gardait une contenance grave et calme, modeste et sérieuse. Sa beauté singulière était plus mâle et son port plus assuré. Vêtu de noir à son ordinaire, sans perruque, ses cheveux bouclés encadrant son visage hautain et doux, le bleu de ses yeux assombri de quelque tristesse, il parut au regard de ses compatriotes, comme la fleur, l'ornement et la charmante gloire de leur petite cité. Quels compliments n'en reçurent pas monsieur et madame Barbazanges? Quels vœux secrets ne formèrent pas les jeunes personnes qui, toutes

avaient rêvé du beau François ? Hélas !... Une Clermontoise, une Toulousaine, une Parisienne recevrait-elle les prémices du cœur insensible qu'aucune fille de Tulle n'avait touché ?

A la fin du repas, quelques joyeux compagnons, membres des Sociétés bachiques, *Escunlous* du Trech, *Tunaires* de la Barrière, entonnèrent les chansons. Pierre Broussol se leva, tenant une bouteille en main, pour boire la lampée au goulot, faire ce qu'on appelait *l'estuflade*. Il chanta :

*Ah ! qu'o dzomai n'en sio loouva¹,
L'œubre que n'o lo tzambo torto !
Sen lou vi, iou n'en serio mor :
L'aigo m'ourio pouiri lou cor.*

Et pour louer la vigne limousine, la vigne aux feuilles de cuivre, aux raisins blonds ou violets « l'arbre à la jambe torte » qui couronne les coteaux de Tulle, les jeunes gens, à

1. Ah ! qu'à jamais il soit loué.
L'arbre qui a la jambe torte !
Sans le vin, je serais mort :
L'eau m'aurait pourri le corps...

voix sonores, reprirent le refrain patois. Les flammes des bougies tremblaient, les cristaux vibraient, les dames riaient, un peu excitées par cette grosse joie honnête et franche. Hochant leurs vastes perruques, les hommes d'âge s'offraient tour à tour leurs tabatières, et rappelaient, avec de petits soupirs, les bons soupers d'autrefois. Aux portes de la salle se pressaient des servantes joufflues, des marmittons blancs... Un lévrier disputait des os à une chienne épagneule...

— Place ! place ! criait le maître-queux.

Des tartes à l'amande remplaçaient des tartes à la crème... Pierre leva la bouteille, selon le rite, but à même une longue rasade, et la présenta à son voisin en chantant :

*Oquel estufle n'es tant brave
N'en gori dei mal de lo se¹*

Et, pendant que l'autre buvait, le *Escunlous* et les *Tunaïres* l'exhortaient en chœur :

1. Cette rasade est si bonne,
Qu'elle guérit le mal de la soif.

*Quand ouura fa toun estuflado,
Presto l'estufla a toun visi¹.*

Tous les flacons étaient vidés, et, les gens de l'hôtellerie commençant de desservir la table, les conviés firent leur révérence aux Barbazanges et leurs adieux à François. La rue s'emplit de lanternes, de chaises, de porteurs et de petits laquais. Les dames troussaient leurs jupes, ramenaient leurs coqueluchons sur leurs cornettes, nouaient sur leur gorge les pans de leurs écharpes, cependant que les cavaliers s'enveloppaient d'amples et chaudes capes à l'espagnole. Quelques vieillards portaient encore le manteau long et droit sur le pourpoint et la rhingrave. Un gentilhomme, récemment arrivé de Paris avait un manchon... Après les derniers saluts, les groupes se dispersèrent; les points lumineux s'éteignirent; la rumeur des voix mourut. L'hôtellerie, de ses fenêtres ardentes, éclaira la rue

1. Quand tu auras fait ton *estuflado*
 Passe l'*estufla* à ton voisin.

déserte. Un chien jappait... On entendait tout près, le barrage de la Corrèze, monotone et doux.

Précédés par un domestique, les Barbazanges retournaient chez eux, madame Catherine s'appuyait au bras de son vieil époux. Pierre chantonnait le refrain de l'*estuflade*. Au reflet balancé du falot, François regardait les vieilles maisons s'éclairer, façades de granit, portes armoriées, fenêtres à croisillons. Elles sortaient de l'ombre, l'une après l'autre, montrant leur figure, revêche ou bienveillante, majestueuse ou sordide. Et chacune, avant de disparaître dans la nuit, disait une parole secrète qui allait au cœur de François. Elles lui parlaient des ancêtres, bourgeois de vraie et pure souche française, qui avaient vécu leur simple vie entre ces murs, pratiqué le négoce, honoré leurs emplois, donné l'exemple des vertus chrétiennes et civiques. Race patiente, tenace, économe, jalouse de ses libertés, fière de ses institutions, et tout éprise d'éloquence et de belles-lettres. François le chimérique s'étonnait presque d'en sortir.

Maintenant, c'était la place des Oules, la cathédrale et son clocher, la maison de Loyac, joyau sculpté dans la pierre, la montée obscure des Quatre-Vingts, la place de la Bride... La nuit sans lune était humide et fraîche. De larges étoiles palpitaient. François rêva... Il se revit enfant, écolier, jeune homme; il évoqua les amis absents ou morts, l'aimable Perrine Baluze, la grand'maman La Poumélye, et les belles dentellières qui, tant de fois, à son passage, avaient rougi et souri... Le souvenir de la Chabrette lui mit des pleurs dans les yeux... Il se rappela les lectures enfiévrées, les imaginations romanesques, les confidences de la musique à la solitude... Tout cela, c'était le passé! Demain, commencerait la vie nouvelle. Demain, dès l'aube, il faudrait quitter la chère ville dont les remparts ruinés, les deux rivières, l'horizon de collines proches, avaient contenu toute la première jeunesse de François. Il s'attendrit, pénétré jusqu'à l'âme par cette douceur plus sensible du pays natal, par ce charme de la petite patrie, fait d'habitude, de

réminiscences, d'aspects familiers, du sens connu des moindres choses. Tulle était médiocre en beauté, médiocre en étendue, sale, triste, parfois ennuyeux, avec tous les mesquins défauts de la province... N'importe ! il faisait bon vivre là...

XXII

Ils étaient quatre cavaliers, les plus gais du monde, maîtres et domestiques, montés sur des chevaux rouans. Ayant quitté la ville par le faubourg du Lyon-d'Or, ils avaient vu la pointe du clocher disparaître derrière le coteau. Le vent matinal leur portait encore, comme un souhait, l'*Angelus* joyeux des cloches de Tulle. A petites journées, ils devaient gagner Vitrac, Égletons, Ussel, Eygurande, et, là, changer leurs montures contre de solides mulets pour le passage des monts d'Auvergne. Vingt-deux lieues à chevaucher jusqu'à Clermont, un grand

voyage ! Vingt-deux lieues qui en valaient bien cinquante, les chemins, dans la généralité de Limoges, étant tout obstrués de rocs, tout creusés de borbiers profonds où s'enlizaient les carrosses, où les piétons se rompaient le cou.

Bientôt, les champs de Brach s'étendirent devant eux. Quand le soleil se coucha dans une cendre rouge, Pierre et François arrivaient au bourg d'Égletons.

Pendant que les valets pensaient les chevaux et que l'hôtesse assassinait un poulet maigre, François fit apporter une chandelle en sa chambre, et commença de relire certains papiers qu'il avait reçus de son père. C'étaient des lettres de recommandation pour M. de Vaubourg, — « intendant de justice, police et finances en Auvergne », ami de M. Baluze, — et d'autres pour quelques châtelains de la montagne que M. Barbazanges avait eu l'heur d'obliger : M. d'Arzenac, M. de la Roche-Élye, madame de Combareilh. Il y avait encore un petit cahier manuscrit dans une enveloppe de cuir fauve,

qui contenait les précieux avis paternels de M. Barbazanges, conseils pour les mœurs, l'étude, la conduite dans le monde, et la santé.

François lut fort exactement ces avis que son bon père lui avait remis avec sa bénédiction. Il y trouva des recettes et secrets hérités de quelque grand'mère, pour « ouster un coup... lever l'estomach... guérir le mal d'yeux, la toux, la gale, conjurer le poin de cousté... » ; des invocations et prières pour « estancher le sang », pour « enclaver le loup », et enfin « l'oraison de madame Sainte Apolloine contre le mal de dents ».

M. Barbazanges avait ajouté, de sa main, quelques conseils plus intimes et plus délicats. Il exhortait son fils à fuir « comme peste » les femmes de mauvaises mœurs et à ne point commettre d'adultère. Et il concluait :

Je sçais que vous êtes trop bien né et trop bon chrétien pour attaquer jamais l'innocence d'une fille et luy ravir l'honneur. Mais, mon cher fils, vous êtes fait de telle sorte que votre seule vie ébranle étrangement la vertu la mieux assurée. Votre modestie, que je connois,

ne s'étonnera point si j'affirme que votre figure est un miroir aux alouettes, vers qui voleront les desirs étourdis et les pensers imprudens. Et en cela, il n'y a point de votre faute, les astres vous ayant prédestiné à donner de l'amour à toutes les femmes, pour leur confusion et votre malheur. Vous n'ignorez pas sous quelles planètes contraires vous naquistes, et comment Saturne vous menace dès que Vénus vous semble favoriser. N'ayant jamais aimé personne, vous éprouvastes cependant les fâcheux effets de cette tendresse des femmes que vous ne favorisiez point. Gardez-vous donc d'y répondre, — hormis le cas de légitimes fiançailles ou noces, la vertu du sacrement ostant le venin propre de la passion d'amour. — Ne donnez pas votre cœur, si vous tenez à conserver votre vie. J'ai pu douter, quelquefois, de la véracité de l'horoscope que je fis moi-même; mais les événements qui précédèrent votre départ le confirmèrent si bien que, malgré moi, j'ai dû remettre toute ma confiance en mes premiers calculs et pronostics...

Cette lecture ne troubla point François. Il croyait fermement que la destinée des hommes est gouvernée par les étoiles; il savait la sienne inscrite, à l'avance, dans le ciel, et ne pensait pas qu'il y pût échapper. « Assurément, —

pensait-il, — je ne veux pas commettre d'adultère, ni déshonorer des filles, ni former d'infâmes liaisons. Mais je ne suis pas d'âge à me marier, ni d'humeur à me fiancer, et, femmes, vierges et courtisanes m'étant défendues par la religion, les lois et ma volonté propre, je ne vois guère où je trouverai la belle maîtresse dont l'amour me fera mourir. Le danger, s'il existe, n'est pas très prochain ; il n'a rien pour moi d'effroyable et, loin de l'appréhender, je l'attends, d'un esprit ferme et d'un cœur joyeux. »

La couchée du lendemain fut au château de la Roche-Élye, vers les montagnes de Meymac. Puis, d'une allure moins vive, la petite troupe commença de gravir ces plateaux de landes ondulées et de pâturages qui montent, au nord, vers Millevache et les Monédières, à l'est vers les Dômes auvergnats.

L'automne, si clément encore au Bas-Limousin, dépouillait déjà les gros châtaigniers aux têtes courtes, aux troncs fendus, dont les racines monstrueuses crèvent les talus des chemins et

menacent ruine. Les chênes, qui gardent jusqu'en février un feuillage roux, sec et bruisant, étalaient leur frondaison pourpre, et le sol, entre eux, jonché des feuilles de l'an passé, avait la couleur du cuivre pâle. Parfois, châtaigniers et chênes disparaissant, la lande s'étendait sur un espace de plusieurs lieues, couverte de bruyère brûlée, avec çà et là quelques bouquets de bouleaux éparpillant leurs fragiles piécettes d'or. Les villages s'espaçaient. Les maisons, bâties de tourbe et de branchages baissaient l'échine sous le vent, comme les troupeaux dont elles avaient la couleur. Des gens petits, chétifs, en haillons, d'une saleté dégoûtante, puant le fumier et le suif, fermaient leur porte d'un air hostile dès qu'ils apercevaient les voyageurs. L'aspect de ces gueux faisait grand'pitié à François et, souvent, il rappelait à son ami les paroles de M. de La Bruyère qui seraient — disait-il — un témoignage, aux siècles à venir, de la misère du paysan de France sous le Grand Roi.

Nos quatre cavaliers, avertis par M. Baluze

qui avait fait le voyage, tenaient le pistolet chargé dans les fontes, évitaient les détours, fuyaient les compagnies de hasard, et ne déviaient point de leur route, malgré fondrières et marais. Ces marches du Limousin étaient infestées de hobereaux pillards, moins gentils-hommes que brigands. Les valets, Toine et Jeantou, assez braves pour leur condition, ne craignaient point trop les voleurs, mais avaient un grand effroi des moindres pâtres. Car ils étaient dans le pays même des sorciers, des nécromants, des charmeurs de loups, des « forgeurs » de malades ; pays maléfique où chaque fontaine est fée, où les arbres souffrent les maux des humains, où rôdent le petit Chien blanc qui égare les voyageurs, le *Drac* qui les charge et les étouffe, le Cheval de paille qui les fait mourir de peur. Des personnes dignes de créance avaient trouvé, la nuit, un cercueil en travers de leur route, cercueil ensorcelé qui se déplaçait avec elles et leur barrait le passage jusqu'au cri du coq. D'autres avaient oui le vacarme de la « chasse volante » que mènent

les âmes damnées dans les rafales et les clameurs du « vent noir », tandis que les *bérous* ou lous-garous, vêtus de peaux de bêtes, courent à minuit par les villages, affolant les animaux dans les étables et les chrétiens dans leurs lits.

Pierre et François, malgré le collège, la philosophie et la religion, n'aimaient pas beaucoup à s'entretenir de ces choses. Ils préféraient chanter des complaintes patoises et contempler chemin faisant, les beautés horribles du désert. A dire le vrai, tous les aspects de ces lieux ne donnaient pas de la tristesse. Quand les nuages, par des trouées bleues, laissaient filtrer le soleil, des ombres mouvantes variaient les nuances des plateaux ; les fonds s'éclairaient ; une ligne de neige éclatante dessinait, à l'horizon, les Dorez et le Cantal. Dans les vallons abrités, les châtaigniers semaient leurs coques épineuses. On voyait, parmi leurs ramures, les girouettes d'un petit castel. Partout brillaient des bassins de sources, des étangs ronds, cent disques d'eau froide et pure

qui vivaient dans la morne lande comme des yeux limpides de jeunesse dans une face de vieillard. Les coupures profondes du granit versaient d'innombrables rivières aux noms féminins et charmants : la Soudeille, la Trioussonne, la Luzège, la Clidane... Au crépuscule, toutes ces eaux exhalaien un brouillard pareil à l'écume du lait ; les plaines, les vallons n'étaient plus qu'une mer vaporeuse et, tels des monstres submergés à demi, les montagnes éparses haussaien des fronts d'azur et des croupes violacées.

XXIII

En quittant l'auberge d'Eygurande, nos voyageurs se dirigeaient vers Combareilh. L'hôte du Faisan Doré leur avait montré le chemin : il fallait abandonner la route royale de Clermont et longer les gorges de la Clidane.

Les quatre cavaliers, et le mulet porteur des valises, suivaient depuis quelques heures déjà le sentier taillé en corniche, qui dominait la rivière à une hauteur de vingt ou vingt-cinq pieds. Ils allaient lentement, à la file, François en avant, Broussol en arrière, lorsqu'un étrange personnage attira leur attention.

C'était tout bonnement un pêcheur de truites, assis sur un rocher, la ligne en main. Il n'est point d'arme plus innocente qu'une ligne, et la passion de la pêche ne va pas, dans une âme, sans quelques vertus : patience et prudence, discrétion et ténacité. Jamais un vrai pêcheur ne fut sanguinaire : il lui est permis d'être poète ; il ne saurait être belliqueux.

Pierre Broussol, qui songeait aux rochers du Coiroux, ne put se tenir d'apostropher l'inconnu d'une façon familière et civile, comme un confrère parlant à un confrère. L'homme, interpellé, leva la tête, ôta son feutre, et répondit très poliment.

— Il est vrai, monsieur : la journée est belle, trop belle, car le poisson se tient coi aux creux des rochers. Pourtant, j'ai pris quelques pièces, et, tout à l'heure, une grosse truite a rompu mon fil...

La petite caravane s'arrêta, et Pierre, vaincu par la curiosité, dégringola vers la Clidane et rejoignit le pêcheur.

— Pardi, fit-il, voilà de beau poisson et

point abîmé. Vous êtes habile homme... J'ai pêché la truite naguère, et j'avais une façon de ferrer les grosses pièces !... Cela faisait l'admiration de tout le monde...

Le pêcheur se mit à rire. C'était un homme de quarante ans, qui avait le teint brun, les yeux enfoncés, la mâchoire forte et les dents belles. Ses cheveux noirs étaient coupés en rond, à l'espagnole, et il portait la moustache, comme un soldat. Pierre remarqua la pauvreté de son habit, qui était de forme ancienne et d'étoffe commune, couleur de musc.

— Vous les vendrez sans doute, ces truites, aux cuisines de quelque château ?

— Que non point, monsieur ! Je les mangerai moi-même. Je donne quelquefois mon bien ; je ne le vends jamais.

Cette fière réponse, et la mine martiale de l'homme à l'habit couleur de musc, ne déplurent point à Broussol. Il crut voir devant lui un soldat en congé ou en retraite.

— Vous êtes du pays, mon brave ? fit-il en guignant de l'œil le panier au poisson. Je jure-

rais que vous avez fait la guerre. Cela se voit aisément... Un je ne sais quel air... qui n'est pas d'un croquant...

— Cela se voit, en vérité?... Par la mort-dieu, vous avez l'esprit subtil, et c'est plaisir que de causer avec vous!... Oui, oui, j'ai fait la guerre...

— Sous M. de Turenne?...

— Un peu partout... En Allemagne, en Flandre... en Piémont...

— Attention! cria Pierre, tirez! tirez!... Là... Eh! non, pas ainsi!... Passez-moi la ligne! Je vais vous enseigner un certain coup... Voyez... voyez... C'est fait!... La gueuse pèse bien deux livres... C'eût été dommage de la laisser fuir avec l'hameçon...

Il soupesait la truite glauque, piquetée d'écarlate, et toute luisante, gluante et frétilante entre ses doigts. Ses compagnons, qui le regardaient d'en haut, penchés sur le col des mulets, applaudirent.

— Non, non! monsieur! s'écria l'homme à l'habit couleur de musc. Ceci est à vous...

Vous me feriez injure de n'accepter point ce poisson... Je vois que vous êtes fin pêcheur et honnête homme, et fort différent des rustres qui habitent en ce sauvage pays.

Pierre voulut refuser, par civilité, mais la vanité, unie à la gourmandise, le contraignit d'accepter le don du pêcheur.

— Que je sache au moins qui m'oblige ! dit-il.

L'inconnu hésita, sourit, considéra Pierre avec bienveillance, et répliqua :

— Que vous importe, monsieur?... Enfin, si cela peut vous contenter, nommez-moi Jean... Jean Dragon... Et vous-même?...

— Pierre Broussol... Et voici, sur le chemin. mon ami François Barbazanges. Nous sommes bourgeois de Tulle et nous allons à Clermont, chez monsieur l'intendant de Vaubourg.

— Vous allez à Clermont, par cette route!...

— Oui, mais nous souperons à Combareilh, où il y a une auberge assez bonne... Et mon ami s'en ira complimenter la marquise, si toutefois elle est au château.

L'homme à l'habit couleur de musc avait changé de visage. Ses yeux allaient de Pierre à François, et sa bienveillance première paraissait soudain refroidie.

— Messieurs, fit-il, j'ai ouï dire qu'il n'y avait personne à Combareilh... Craignez de faire un détour inutile et regagnez, au plus tôt, la grande route de Clermont... Je serais fâché, vraiment... Mais retournez... retournez... Il le faut... Vous ne savez point où vous allez... Ce serait grand dommage...

L'étrange contenance de Jean Dragon troubla les valets et donna de l'humeur à François Barbazanges.

— Et pourquoi n'irions-nous pas à Combareilh? répondit-il avec quelque dédain. Que pourrions-nous craindre?... Nous sommes armés, et je ne pense pas que madame la marquise de Combareilh, amie de mon père, soit fâchée de me recevoir. J'ai une lettre pour elle...

Jean Dragon eut un geste si violent que la ligne lui glissa des mains. Son visage s'em-

pourpra. Il considéra d'un œil hostile le beau visage de François Barbazanges.

— Faites comme il vous plaira, monsieur ; mais, à l'auberge, informez-vous... Et que Dieu me damne si les gens du village ne vous déconseillent point d'aller à Combareilh ! C'est un mauvais séjour pour les étrangers... pour les jouvenceaux novices... pour les imprudents... Il y a *quelqu'un*, monsieur, qui, de près ou de loin, défend la porte de Combareilh... N'importe qui vous le dira... Retournez, monsieur, sur votre vie !

— Vous êtes fou, et vous me prenez pour un lâche ! dit François tranquillement. Sachez, monsieur, qui faites la leçon aux autres, sachez que mon aïeul et mon bisaïeul combattirent en vrais gentilshommes sur les remparts de notre ville, avec le capitaine Jehan. J'irai où il me plaira d'aller... Adieu, monsieur ! Et toi, Pierre, remonte !... Allons, Toine, Jeantou, marchez !...

— A votre aise ! fit Jean Dragon. Si quelque mal vous arrive, monsieur l'écolier présomp-

tueux, ne vous en prenez qu'à vous-même... Je vous avais crié : « Casse-cou ! » en bon chrétien... Et je vous le répète encore : n'allez pas à Combareilh.

Il renfonça son feutre, d'un coup de poing, prit son attirail de pêche, et, plus leste qu'un chevreuil, escalada le rocher.

Les quatre Limousins le regardèrent disparaître. Puis les valets firent de grands cris.

— Taisez-vous, sots et couards ! dit François. Ce Jean Dragon est un fou, s'il n'est pas un coquin ! Il tâchait à nous détourner de Combareilh pour nous attirer en quelque piège... Et toi, Pierre, qui t'en vas, niaisement, lui débiter nos noms et qualités et les circonstances de notre voyage!...

— J'ai eu tort, je l'avoue... Mais il avait la mine d'un honnête homme, et il m'offrait ce poisson si galamment!... Tout de même, François, si nous retardions... jusqu'à l'année prochaine... cette visite à Combareilh?...

— Oui, oui, monsieur, poussons tout dret vers l'Auvergne! supplia Jeantou. Combareilh ne nous dit rien qui vaille, et monsieur votre papa serait bien fâché s'il vous arrivait malheur.

— Idiots!... idiots fieffés! s'écria François qui, pour la première fois de sa vie, entra en colère. Vous m'offensez, et mon père, et madame de Combareilh, qui est la plus aimable et la plus vertueuse personne du Limousin... Pensez-vous donc qu'elle exerce mal l'hospitalité, ou qu'elle nous veuille loger dans un cul de basse-fosse, ou peut-être nous manger tout crus comme fait la Dame Blanche de Gimel? Suis-je forcé d'obéir au premier venu qui me dira: « Va devant! » ou: « Retourne!... » Mort-Dieu! j'irai à Combareilh: je saurai qui est Jean Dragon, et, s'il m'ose chercher noise, je lui couperai les oreilles.

Toine et Jeantou se regardaient l'un l'autre, d'un air indécis. Pierre murmura:

— Où tu iras, j'irai. Mais pourtant... Bah! nous sommes aux mains de Dieu!... Ne pen-

sons plus à cet imbécile de pêcheur, et reposons-nous ici pour le *mérende*¹.

François déclara qu'il n'avait pas faim, mais qu'il se dégourdirait volontiers les jambes.

— Cassez la croûte, dit-il d'un ton radouci. Je vais en avant, reconnaître la route... Et n'ayez pas de souci de moi. Je prends un pistolet dans ma ceinture.

— François ! cria Pierre, reste à portée des voix. La prudence...

Mais François descendu de sa mule, était déjà loin.

1. Collation en plein air.

XXIV

« Ce Jean Dragon?... Un fou, peut-être... Un coquin probablement!... Soldat?... Oui, soldat ou brigand... Ce vêtement, cette coiffure, ce ceinturon si bien garni... Il montra quelque courtoisie avec Pierre... Mais il me regarda au visage comme s'il eût voulu me peindre en portrait, ou me reconnaître en n'importe quel lieu et dans n'importe quel temps... Il faut croire que ma figure ne lui platt point... Quelle bizarre rencontre, et quel mystère!... *Quelqu'un*, dit-il, défend l'entrée de Combareilh! Cela me donne une furieuse envie d'y aller.

Voilà que mon voyage tourne au roman ! Je crois vivre un poème de l'Arioste... Jean Dragon représente au naturel le jaloux enchanteur : il retient quelque princesse captive au château de Combareilh et je suis le chevalier errant, le Roger, le Galaor, le Renaud, qui va délivrer cette belle !... Pourquoi la marquise de Combareilh a-t-elle soixante-dix ans ? Ah ! que cette aventure me divertit ! Comme un peu de danger et beaucoup de mystère relèvent l'ordinaire de la vie et lui prêtent de l'agrément !... Ma mélancolie coutumière s'est dissipée... Peut-être, aux yeux des personnes sensées, paraîtrais-je outrecuidant et ridicule !... Mais qu'importe ! J'ai vingt ans, et malgré mon humble naissance, j'ai un cœur de gentilhomme... La couardise de Pierre me déplaît horriblement ; et certes, avec l'humeur que je me sens aujourd'hui, je ne reculerais pas devant le diable. »

Ainsi rêvait François, charmé de sa propre folie et de ses imaginations romanesques.

Une délicieuse fraîcheur, l'arome des mous-

ses, des feuilles humides, des sapins, des genévriers, emplissaient la gorge de la Clidane. On n'y entendait aucun bruit que le frémissement de l'eau rapide et le murmure égal des cascates qui, çà et là, glissaient en filets d'écume, couvrant et découvrant les rochers. Deux hautes parois granitiques, colorées de cuivre et de rouille, découpaient sur le ciel des arêtes, des aiguilles, des tours, des colonnades, des profils d'églises gothiques, des pans de donjons ruinés. Quelques sapins sombres, des houx frais et vernissés, d'énormes lierres arborescents s'agrippaient aux creux de ces murailles cyclopéennes qui semblaient se rejoindre, et se confondre, et former une prison magique, ouverte et refermée sans cesse autour de François.

Puis le couloir sinistre s'élargit. Les escarpements se couvrirent d'épaisse bruyère et se couronnèrent de châtaigniers. François devina, tout proche, ce grand bassin de prairies où la Clidane reçoit, en son lit fluide, son amant le Chavanou. Là, sans doute, à moins d'une lieue, étaient le village et le château de Combareilh.

Sautant de pierre en pierre, le jeune homme descendit jusqu'à l'extrême bord de l'eau, mais des bruits soudains et singuliers l'obligèrent à la méfiance. Il distingua des hennissements, des abois, des rires, — des rires si clairs qu'ils étaient presque surnaturels et aériens, comme d'ondines ou de sylphides. — Doucement il gravit un quartier de roc qui formait une large table naturelle, et, couché tout à plat, tel un chasseur embusqué, il avança la tête... Ses lèvres s'ouvrirent pour un cri ; son cœur s'arrêta de battre... Il demeura si parfaitement immobile qu'on l'eût pu croire pétrifié.

Un peu plus avant, la Clidane, rencontrant un barrage de rochers, s'étalait dans une dépression circulaire, comme dans une coupe de granit. Les bords de cette coupe étaient veloutés de vertes mousses, et l'eau pacifiée, reflétant les irisations du ciel, paraissait une liquide opale enchâssée dans une émeraude. Un seul gros châtaignier, tout d'or et de bronze, nuançait l'onde assombrie d'un beau ton roussâtre et profond. Au loin, des pentes violacées de

bruyères allaient se croisant et s'abaissant. Le soleil déclinait. D'énormes nuages, comme ceux qui passent dans le ciel en fête des tableaux vénitiens, roulaient leurs boules et leurs volutes et s'enflammaient somptueusement.

Trois chevaux, portant des selles de femmes, attendaient, liés à un tronc, sur la crête de la colline, et plusieurs chiens de chasse couraient, de-ci, de-là, d'un air féroce et joyeux. François aurait pu remercier Dieu de ne l'avoir pas mis sous le vent de ces bêtes qui l'eussent infailliblement dévoré... Mais François ne songeait plus à rien. Il regardait — et de ses yeux bien éveillés et bien ouverts, *il reconnaissait son rêve.*

Ce n'était pas tout à fait le même cadre: il y manquait la forêt et l'ancre, et la Licorne et les oiseaux; mais c'était la même heure de la même saison. Et c'était *la même femme.* Debout, dans cette zone d'ombre que formaient les basses branches des châtaigniers, elle avait des cheveux blonds noués de perles, une robe blanche et brillante qui semblait de brocart

épais, de petits brodequins en toile d'or et d'argent, à talons rouges. Astrée ou Bradamante, Alcine ou Marphise?... Diane, plutôt, quand elle a posé son arc et ses flèches et s'apprête pour le bain, Diane exposée bientôt sans voile à la curiosité d'un nouvel Actéon... Deux filles suivantes, vêtues d'écarlate et de brun, tenaient le rôle de nymphes, et s'empressaient à dévêtir leur maîtresse, l'une débouclant la ceinture, l'autre dénouant le brodequin, toutes deux tirant la robe de brocart et la chemise en toile de Hollande. Nue et chaste, d'une pâleur éclatante, la gorge rigide et ronde, les hanches souples, les jambes longues, la belle jeune femme assurait l'agrafe de perles dans sa chevelure. Avec une simplicité d'immortelle qui ne craint pas la caresse glacée des torrents, ni la fraîcheur d'un crépuscule automnal, elle descendit les degrés du rocher, entra jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux flancs, dans la rivière, et parut enfin toute d'ivoire sous la glauque transparence des eaux. Elle nagea, s'étendit sur le dos, et son blanc visage renversé émergea

seul, avec ses cheveux flottants, comme un calice de nénuphar parmi des herbes dorées. Enfin, lasse de ce jeu, elle aborda non loin du rocher où François Barbazanges se mourait d'émotion, d'angoisse et d'inconnu bonheur. Il vit la figure délicieuse, les yeux gris, le nez pur, le teint nacré, et la plus spirituelle, la plus amoureuse bouche... Il vit le torse ondoyant, les beaux bras ; il vit la tendre fleur du sein qui avait l'indéfinissable nuance, le mauve à peine rosé de l'œillet sauvage. Et, sans grossière pensée, sans profane désir, par un miracle de prescience, il devina les possibilités infinies de bonheur que promettait cette beauté vraiment unique. Il ne réfléchit pas ; il ne s'étonna point : l'amour inévitable et fatal le frappa comme la foudre.

Cependant la baigneuse s'éloignait en nageant. Ses mains brisaient en mille remous les reflets moins ardents, les roses défaillantes du ciel. Dressée sous le grand arbre, elle parut, pâle comme la lune qui se lève quand le soleil est rouge encore à l'occident. Les deux suivantes

lui remirent ses habits, la rechaussèrent pendant qu'elle parlait à voix basse et riait. François la vit gravir le coteau, les chiens sautant autour d'elle. Un instant, les trois amazones découpèrent leur beau groupe équestre sur l'or enflammé du couchant... Puis tout s'effaça. Il n'y eut plus que la solitude, le silence, les montagnes violettes, et le disque d'opale du bassin qui passait du rose au gris dans un cercle de roches noires.

XXV

Pierre Broussol et les valets s'avançaient à la recherche de François quand ils le rencontrèrent, tout pareil à un halluciné qui marche au bord d'un abîme et dort, et rêve, les yeux fixes, regardant les gens et les choses sans les voir.

Le soleil n'était pas couché, quand le hameau de Combareilh surgit d'un pli de terrain, entre des châtaigniers. Des toits fumaient. Des fenêtres rougeoyèrent. Devant l'hôtellerie, des enfants et des porcs se roulaient ensemble dans la boue. Un chien aboya. Les

grelots des mules tintaient clair. Et l'aubergiste, averti par ces sonnailles, vint saluer les voyageurs.

L'auberge, parée d'un rameau de châtaignier, roussi au feu de la Saint-Jean, portait l'enseigne de l'*Écu de France*. Elle était malpropre, comme il sied sur les frontières de l'Auvergne et du Limousin, mais il s'en échappait une odeur de cuisine qui fit renifler de joie Pierre Broussol. La grande salle, plus noire qu'un fournil, n'avait pas été repeinte depuis cent ans. Des quartiers de porc, des tresses d'oignons, des chapelets de cèpes racornis pendaient aux solives. Quatre vieux paysans qui semblaient taillés dans le chêne brut et dans le granit, occupaient le *cantou* et surveillaient la marmite. A genoux, la servante soufflait le feu, avec sa bouche, malgré les cendres et les étincelles qui lui piquaient la figure. Cette vestale d'auberge était jeune, grasse de partout, rougeaude et mal débarbouillée.

Pendant que les valets menaient les mules à l'écurie, Pierre s'assit devant le feu, les pieds

sur les chenets, et commanda qu'on lui servît la soupe.

— Monsieur, dit l'hôte, très poliment, vous plaira-t-il d'attendre votre ami qui a fait porter sa valise dans la chambre.

— Mon ami ne loge point ici... Il change de costume pour s'en aller présenter ses devoirs à madame de Combareilh... Dieu sait si cela me fâche!... A ce propos, mon brave homme, connaissez-vous un certain personnage qui porte un habit couleur de musc, des moustaches, des cheveux à l'espagnole, et prétend se nommer Jean Dragon ?

Ce nom fit jeter un cri à la servante. L'hôte leva les bras en jurant Dieu, et les quatre momies du *cantou* donnèrent quelques signes d'inquiétude.

— Jean Dragon, monsieur?... Un homme en habit couleur de musc, avec des moustaches?... C'est M. de la Roche-Dragon lui-même. Il n'est point de Jean Dragon dans le pays.

— C'est un quidam bien singulier, repartit Pierre.

Et il conta son aventure, sans omettre le don de cette truite qu'il fallait mettre à la poêle, incontinent...

— Monsieur, dit l'hôte en jetant des regards effrayés autour de lui, je n'aime point à parler de... de ce Dragon, sans que la porte soit close. Voulez-vous monter dans la chambre où est votre ami ?

L'hôtesse poussa son mari vers l'escalier.

— C'est fort bien dit, Fongeyras !... On a vu Chassavant rôder près du village... et madame Hyacinthe vient de passer à cheval... Monte, mon homme, et parle à ce pauvre jeune monsieur. Il a si bonne façon ! Il est si aimable !... Je ne voudrais point qu'il lui arrivât malheur.

Pierre Broussol courut à la chambre de François, suivi de près par l'hôte. Il trouva son ami en beau costume de velours violet, ayant déjà le chapeau sur la tête et le manteau sur les épaules.

— Vous voici, notre hôte ! J'allais précisément vous demander un domestique pour me guider vers le château de Combareilh.

— Vers Combareilh !... Ah ! monsieur !...
Songez à ce que vous faites...

— J'ai conté à ce bonhomme notre entretien avec Jean Dragon, dit Broussol. Et il nous veut révéler des choses épouvantables... Jean Dragon n'est point Jean Dragon...

— A la vérité, reprit Fougeyras, c'est un seigneur des plus féroces, et redouté dans tout le pays. Les bonnes femmes prétendent qu'il enlève et rançonne les voyageurs... La preuve de ces attentats n'est point faite, car, depuis les Grands Jours de Clermont et de Limoges, nos gentilshommes de montagne mettent quelque prudence à massacrer les voyageurs. Mais on sait que monsieur de la Roche-Dragon est fort savant en magie noire, et qu'il fait jeter des sorts, par vengeance, aux gens qu'il n'aime point.

Broussol frémit.

— Il habite un vieux château tout démantelé ; il est assez pauvre ; on le dit excommunié... Et le pire, messieurs, c'est qu'il a pour familier et pour domestique le fameux *meije*

Chassavant !... Ce sorcier noue l'aiguillette aux jeunes hommes et fait avorter les femmes grosses rien qu'en les regardant ! Il sait toutes les paroles qui guérissent et toutes celles qui font mourir. Il connaît les vertus des herbes et des fontaines ; il a le bien et le mal dans les mains. On dit même qu'il peut changer de forme, à sa fantaisie, et que, si les gens du Roi le voulaient saisir, il deviendrait incontinent crapaud, serpent ou *chavoche*.

— Bonhomme, dit François, vous vous moquez !

— Riez, monsieur ! Vous n'auriez pas le cœur à rire, si vous connaissiez Chassavant.

— Tout cela ne m'apprend point pourquoi monsieur de la Roche-Dragon m'osa défendre le château de Combareilh... Ce digne seigneur est-il épris de la douairière ?... Caresse-t-il l'espoir d'un mariage ou d'une succession ?

— Je crois, monsieur, dit l'hôte en baissant la voix malgré lui, je crois que vous ignorez toute l'histoire des dames de Combareilh.

Il semblait craindre que le sorcier, invisible, ne l'entendit.

— Ah ! ah ! il y a plusieurs dames de Combareilh...

— Madame la marquise douairière... et sa bru, madame Hyacinthe, une jeune personne, née Mirefleur, parfaitement noble et sage, et belle comme le jour.

François tressaillit :

— Une jeune femme ?...

Il manqua d'ajouter : « Une blonde, étrangement coiffée et vêtue de brocart blanc... Elle a un cheval bai, des chiens épagneuls, et elle se baigne, au soleil couchant, dans la Clidane... » Mais une délicate pudeur le contraignit au silence, car, pour rien au monde, il n'eût exposé son idole nue aux imaginations grossières de Broussol et de Fougeyras. Les paupières abaissées sur la vision merveilleuse, il écoutait une voix secrète qui lui répétait : « Hyacinthe !... Hyacinthe ! »

— Mais, dit Pierre, que fais-tu ? Laisse ce flacon... Tu n'écoutes pas.

François Barbazanges s'aperçut qu'il avait renversé sur le carreau la moitié d'un petit flacon que sa mère lui avait remis au départ de Tulle, et qui contenait de l'Eau de la Reine de Hongrie.

— Vous disiez ?...

— C'est une histoire assez triste, monsieur. Vous savez peut-être que madame de Combarreilh n'était plus en son jeune âge quand elle accoucha de notre marquis. Feu son mari avait alors soixante ans ; elle en comptait plus de quarante. Que de pèlerinages ils avaient faits, et de neuvaines, depuis douze ans bientôt qu'ils étaient mariés !... Leur fils, tard venu, et bien-aimé, fut, hélas ! comme on voit les rejetons de vieux parents, chétif et malingre, tant du corps que de l'esprit. Son extrême simplicité prêtait à rire, et sa crédulité le rendait plus inquiet, plus chagrin qu'une dévote qui sent toujours le diable à ses trousses.

» Dès l'âge tendre, ce pauvre seigneur se crut persécuté par les sorciers. Il ne rêvait que de conjurations et se harnachait d'amulettes.

Jusqu'à près de trente ans, il ne se voulut point marier, et quand monsieur de Luzarche, cousin des Combareilh, lui offrit mademoiselle de Mirefleur, sa pupille, le jeune marquis fit quelques façons. Il eût préféré vivre en un couvent, pour se mieux garder du diable. Mais il était fils unique, dernier du nom, et il devait à ses aïeux de perpétuer la race.

» Monsieur de Luzarche lui fit donc épouser — il y a cinq ou six ans — la belle Hyacinthe de Mirefleur, fille bien faite et bien dotée. Monsieur de la Roche-Dragon convoitait la dot et la fille. N'ayant pu obtenir l'une et l'autre, il jura que monsieur de Combareilh posséderait la dot, tout à son aise, mais la fille, point!... Sans doute songea-t-il à enlever mademoiselle Hyacinthe; il recula pourtant devant le scandale, car monsieur de Luzarche a des amis bien en cour, et le Roi ne souffre point qu'on ravisse une héritière noble comme une simple bergère.

» On fit le mariage, nonobstant monsieur de la Roche-Dragon. Le *meije* Chassavant fut aperçu, rôdant autour du château, dans la nuit des

noces. A l'église, au festin, au bal, monsieur de Combareilh avait montré quelque fierté... Le lendemain, cette fierté parut bien amortie, et, de jour en jour, le pauvre époux tomba dans la plus noire tristesse, jusqu'à prendre sa jeune femme en horreur. Bientôt, il voulut fuir sa famille, ses amis, sa maison, se plaignant d'être harcelé par des tourmenteurs invisibles. Avant la fin de l'année, il nous quitta. Sa mère conte qu'il est aux armées. Cependant, Gineste, le vieil écuyer, m'a laissé entendre que notre malheureux seigneur est enfermé en un couvent et que sa raison est perdue... Il m'a dit encore — et cela n'est pas impossible — que Chassavant avait jeté un sort au marquis pour empêcher la consommation du mariage. Monsieur de Combareilh fut ou se crut charmé.

— J'entends bien, disait Broussol en riant. Le sorcier lui avait noué l'aiguillette. Mais que fit la belle Hyacinthe? Demeura-t-elle vierge et veuve d'un mari vivant?...

— Madame Hyacinthe soigne son tuteur et sa belle-mère qui habitent ensemble à Com-

bareilh. Elle fuit les compagnies de jeunes gens et son admirable vertu la fait respecter de tout le monde.

— Quoi ? passe-t-elle ses beaux jours à filer la laine et à prier Dieu ?

Fougeyras se mit à rire.

— Filer la laine ?... Notre jeune marquise n'a jamais touché quenouille ni fuseau. Elle n'aime que la chasse, les chevaux, les chiens, les faucons. Elle ne craint ni les bêtes sauvages ni les hommes et se moque des sorciers. Il est vrai que La Roche-Dragon et Chassavant ne peuvent rien contre elle parce que la pureté d'une fille la défend mieux qu'une armure contre les assauts du démon... La singulière hardiesse de madame Hyacinthe donne à croire qu'elle a conservé intacte sa fleur de virginité.

François, saisi de plaisir, murmura :

— Diane !...

— Allons !... Allons !... dit Pierre, vous nous la baillez belle !... Votre Hyacinthe doit avoir un jeune confesseur ou un petit cousin... Et faut-il penser que tous les gentilshommes

de ce pays sont devenus aveugles... ou que Chassavant les a ensorcelés ?

L'hôte ne répondit pas à cette boutade de Pierre ; mais s'adressant à François dont il admirait le beau visage et les nobles manières, il crut lui pouvoir donner un avis respectueux.

— Vous êtes jeune, monsieur, et vous ne devez point rencontrer beaucoup de cruelles... Monsieur de La Roche-Dragon vous a vu ; il sait que vous allez à Combareilh... Et sa féroce jalousie s'est allumée...

— Eh bien ! que m'importe?... Je ne redoute pas monsieur de La Roche-Dragon.

— Monsieur, sachez ceci : il y a, dans les châteaux voisins, des gentilshommes de votre âge, nullement aveugles ou ensorcelés... Mais ils connaissent la triste aventure du marquis et celle, plus triste encore, d'un cavalier qui admirait... qui, peut-être, courtisait madame Hyacinthe... En revenant, un soir, de Combareilh à son logis, l'infortuné chut dans un précipice et se brisa le cou... Prenez garde, mon-

sieur, qu'aucun homme n'approche impunément la jeune marquise. Aussi bien tous s'éloignent-ils d'elle, la peur de la mort guérissant les plus ardentes passions.

— Qui sait ? dit François rêveur. Peut-être dans les âmes communes... Mais un difficile amour a plus d'appas pour les grandes âmes qu'un médiocre et sûr plaisir... Toutefois, je vous remercie, mon brave homme. Vous parlez fort bien, pour un simple aubergiste, et vos conseils sont fort bons. Maintenant, envoyez-moi un domestique : je ne retarde plus d'aller à Combareilh.

— François, quelle folie !

— Je le veux.

En vain Pierre le supplia. Il montrait une résolution inébranlable.

— Soit, monsieur, dit Fougeyras, qui considérait François avec admiration. Mais, pour votre sûreté, sortez de la maison par derrière... Moi-même, je vous conduirai jusqu'à la grille du parc, qui est toute proche. Personne ici ne connaîtra votre témérité.

— Et moi aussi, fit Broussol, je vous accompagne.

Les trois hommes traversèrent le potager derrière l'auberge et sortirent, par une petite porte, sans être vus. Le sentier creux, les pâturages arrosés d'eaux vives étaient solitaires. Chemin faisant, Fougeyras se répandit en confidences qui amusèrent les jeunes gens.

— Je n'ai pas vécu toute ma vie chez des rustres limousins, disait-il. J'ai servi feu monsieur de Combareilh ; j'ai vu Paris ; j'ai vu les salons et les ruelles... Et vous savez, messieurs, que les échos du salon vont parfois jusqu'à l'antichambre... « C'était le beau temps ! » comme dit madame la marquise, lorsqu'elle parle de la Fronde et de la Régence. Il n'y avait point de méchants sorciers pour contrarier les amours des jeunes personnes, et la place Royale était un lieu plus agréable que les landes du Limousin. Alors je ne voyais que des laquais, cochers et majordomes des meilleures maisons, des caméristes formées à la civilité par l'exemple de leurs maîtresses. Ces

compagnies me décrassèrent l'esprit, et il m'en est demeuré un goût très vif pour les honnêtes gens.

— N'est-ce point le parc de Combareilh ? demanda François, indifférent aux doléances de l'hôte.

Maitre Fougeyras montra les futaies qui couvraient une colline, toison végétale, touffue, presque effrayante par son épaisseur et son obscurité.

— Nous arrivons... Voici le mur et la grille. Le jardinier est dans l'avenue qui conduit au château neuf. Tirez la chevillette, monsieur : la cloche sonnera. Au revoir... Et Dieu vous bénisse !

— Et qu'il te garde de tout malheur ! dit Broussol, le cœur serré.

Il embrassa son ami.

A demain.

XXVI

Un son de cloche, lent et fêlé, fit envoler quelques oiseaux crépusculaires. Des feuilles, détachées par la vibration aérienne, frôlèrent le chapeau de François.

Il attendait, paisible, examinant la grille rouillée, le mur croulant sous sa corniche de lierre, le fossé rempli d'eau fétide qui défendait le parc des loups et des braconniers. Un vieil homme chenu, muet comme un terme, vint ouvrir la grille, hocha la tête quand François déclina ses noms et qualités, et précéda le visiteur dans une avenue très ombreuse. Enfin,

le bois, s'écartant, découvrit un grand jardin à l'italienne, et le château construit en 1591 par le grand-père du présent marquis.

Ce M. Antoine de Combareilh, revenant d'Italie, la mémoire toute pleine des grâces florentines, avait tâché d'en ressusciter l'apparence sous le ciel ingrat du Limousin. La rigueur du climat et la routine des maîtres maçons bridèrent un peu sa fantaisie, et il lui fallut adopter le style français, avec la façade de briques à coins de pierre, les quatre tourelles d'angle, le grand toit, les hautes cheminées, les fenêtres à croisillons. Mais sur le côté du midi, qui était fort abrupt, il disposa une sorte de large balcon ou terrasse, et dans les jardins il prodigua les parterres, les charmilles, les boulingrins, les labyrinthes de verdure, les arbustes taillés en formes saugrenues, imitant des vases, des boules, des pyramides, des pions d'échecs.

Ces merveilles, apparues tout à coup, surprirent François Barbazanges. Il songea que le palais de la Belle au Bois dormant ressemblait

sans doute à ce délicieux petit château couleur de rose morte, dont le toit miroitait comme une nacre humide et grise et dont les fenêtres étaient tout en feu. Le soleil rouge, au bas de l'avenue, embrasait les charmilles, les statues pompeuses, les eaux plates et brillantes, les parterres carrés ou ronds, lisérés de buis. Plus haut, sur un éperon de roc, l'ancien donjon de Combareilh dressait sa masse écornée. Une large lune transparente s'arrondissait à l'orient. Des profils de montagne d'un bleu nocturne, striés de neige, composaient l'arrière-fond de ce tableau qui semblait une création de l'art plutôt que de la nature.

Le silencieux jardinier fit entrer M. Barbazanges dans un vestibule dallé de blanc et de noir, et le pria d'attendre quelques minutes. François ne pouvait ôter ses yeux de dessus les jardins fanés où flottait l'odeur de l'automne. Associant à ces beaux lieux l'image de sa chère inconnue, il se persuadait que la nymphe de la Clidane y devait faire son séjour. Il l'allait revoir tout à l'heure ! Cette pensée l'émut de

frayeur et d'amour à un tel point que la sueur mouilla ses tempes. Son cœur dilaté l'étouffa. Il eut des vellétés de fuir... Mais déjà le vieux serviteur revenait. Après avoir monté l'escalier et suivi des couloirs nus et sonores, François se trouva dans une salle boisée de chêne, mal éclairée par un grand feu.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit une voix dolente.

Au coin de la cheminée, quelque chose remua. Le jeune homme entendit le crissement du taffetas, et reconnut une ombre de vieille dame, enfouie dans un fauteuil à oreillettes. A ce moment, un autre personnage, vêtu d'un pourpoint noir et portant le col de guipure à la mode de l'ancienne cour, sortit des ténèbres. Madame de Combareilh nomma M. le comte de Luzarche.

Et, tendant sa main pâle à François qui la sentit toute glacée sous ses lèvres, la douairière lui dit :

— J'ai bien connu monsieur le conseiller Barbazanges et son épouse, et suis charmée de

recevoir leur fils sous mon toit. Ça, monsieur, seyez-vous, chauffez-vous et contez-nous des choses de Tulle... ou même de Paris. Monsieur Baluze vous en a mandé des nouvelles? Vous êtes présentement chez les Hurons.

Assis entre ces deux fantômes, qui l'interrogeaient de leurs voix cassées, et semblaient inconsistants comme les ténèbres dont ils sortaient à demi, François crut que son rêve fantastique s'allait continuer en cauchemar. Il eut froid jusque dans les os... Pourtant il sut parler de ses parents, des Baluze, de son pays et de son voyage avec beaucoup de politesse et d'esprit.

Il y eut un silence. Un chien, couché sur le parquet, gémit. Madame de Combareilh agita une sonnette, et deux laquais entrèrent, portant des flambeaux. Aussitôt les rectangles de fenêtres bleurent, l'ardeur du foyer s'amortit. Les bougies de cire éclairèrent de sombres boiserie, un plafond à caissons et à solives, rehaussé d'or, des bahuts incrustés, des tapisseries indistinctes, des armures çà et là cha-

toyantes, des sièges à dossier droit, couverts de cuir gaufré, et, dans leurs fauteuils, les deux vénérables personnes, leurs faces blêmes et ridées, leur antique accoutrement. M. de Luzarche portait ses cheveux blancs, très longs, la moustache et la royale. Son col était d'un blanc lumineux et chaud, avec des dentelles presque rousses sur le velours noir du pourpoint. La marquise, en robe de veuve, avec une petite coiffe pointue, sur un tour de fausses boucles, rappelait les portraits de la Régente. François observa qu'elle avait les mains très belles, les yeux encore vifs, une majesté fort précieuse.

Dans ce même instant, le regard de la marquise et le regard du comte, s'étant fixés sur François, se rencontrèrent, tout émerveillés. Madame de Combareilh, malgré son âge, subissait l'invincible charme du jeune homme. Elle pria François de s'approcher, et, d'une voix singulièrement douce, l'interrogea sur ses études, ses desseins, ses inclinations.

— En vérité, fit-elle, un sourire jeune effleu-

rant sa bouche flétrie, monsieur et madame Barbazanges doivent se réjouir d'avoir un fils si aimable et qui ne manquera point de leur faire honneur.

Quelque penser triste lui vint, qui éteignit son sourire et la refit toute vieille en un moment. Sans doute songeait-elle à son propre rejeton, ce marquis débile et falot qui était, dit-elle, aux armées.

— Monsieur Barbazanges, vous souperez et logerez à Combareilh et vous y demeurerez tant qu'il vous plaira, si toutefois la compagnie de deux vieillards ne vous est pas trop importune.

François s'inclina.

— Et Hyacinthe?... dit le comte, un peu inquiet.

— Hyacinthe a couru les bois tout le jour, avec Ferréole et Fortunade : elle doit être fatiguée et soupera dans son appartement.

Au nom d'Hyacinthe, l'épagnéul tendit sa tête brune, secoua ses oreilles frisées, et gronda de tendresse. Une voix si claire qu'elle parut

dissiper les dernières ombres dans la salle, commanda :

— Paix, Carlo!... paix!...

— Ma fille ! s'écria la douairière. Vous étiez là... Vous écoutiez...

— Je suis entrée, il y a un moment, ma bonne mère, et n'ai point osé rompre vos discours... Mais quelle faute ai-je commise pour que vous m'obligiez à souper, ce soir, en mon appartement ?

— Je songeais à votre repos, à votre santé, plus qu'à notre plaisir, ma chère fille, repartit la vieille dame, cachant mal son embarras. Eh quoi ? vous êtes sortie dans ce costume qui vous donne l'air de ma mère-grand?... Quelle folie!... Et que penserait-on?...

— « On »?... Et quel « on », s'il vous plaît, ma mère, s'offusquerait de ma vue?... Les bonnes faiseuses ne viennent pas à Combareilh, et nos garde-robres, vous le savez, sont toutes pleines de beaux et solides ajustements, héritage de nos aïeules... Cela me divertit de porter des atours centenaires,

et je crois changer d'âme en changeant d'habit.

— Vraiment, ma fille! Je m'étonne que vous ne songiez pas à changer de sexe et à courir le monde sous l'habit d'un cavalier, comme feu madame de Chevreuse... Mais vainement je vous veux gourmander, puisque, malgré moi, je vous aime. Pourtant vous êtes fort ridicule, en ce travestissement : il ne vous manque que la poudre de Chypre et le vertugadin... Et monsieur Barbazanges, de Tulle, que voici, vous donnera pour le moins cent années.

François était debout, le chapeau à la main, incapable de dire une parole. Elle était devant lui, Hyacinthe de Combareilh, la nymphe de la Clidane! Les lueurs des flambeaux jouaient sur sa robe surannée, en brocart ramagé d'or et glacé d'argent. Sa main nonchalante caressait la tête de l'épagneul. François reconnaissait les yeux gris, les sourcils déliés, la bouche voluptueuse, et le teint d'une transparence nacrée, et l'impondérable chevelure si

brillante, si légère qu'un souffle l'eût dénouée et dispersée en rayons. Il la regardait et ne s'étonnait point qu'elle fût là. Depuis vingt ans, il l'attendait. Depuis l'éternité cette âme était promise à son âme. Il sentait le destin s'accomplir.

Et Hyacinthe de Combareilh, elle aussi, regardait François, comme une dormeuse éveillée qui voit le jour réel blanchir le clair-obscur du songe. Les yeux ne se quittaient plus. Et, tout charmés de se contempler ainsi l'un l'autre, ils oubliaient de se parler.

Cette froideur ne déplut pas à madame de Combareilh. Elle fit seule, avec M. de Luzarche, les frais de la conversation, jusqu'à ce que, les portes étant ouvertes, les valets apportèrent une table toute servie. L'échanson et l'écuyer tranchant firent leur devoir. Ce fut un long et solennel repas, avec quantité de hors-d'œuvre, ragoûts et gibiers, des vins d'Allasac, un peu trop verts; des vins de Muscat et de Malvoisie, un peu trop doux. Au demeurant, une chère plus abondante que délicate. Les flambeaux

posés sur la nappe avivaient les facettes des cristaux et l'argent des plats, et l'étain des bols à potage, d'un gris moelleux et satiné, ciselés en feuilles d'artichaut, avec le plateau semblable. La lueur s'irradiait à quelques pieds autour de la table, et toute la grande salle obscure, par delà, était plus grande... Les armures seules luisaient. Sur les tapisseries décolorées, on distinguait un rameau tordu, un pan de manteau rouge, le bras musculeux d'un héros... Le feu n'était plus qu'un tas de braise. Aux angles extrêmes, la nuit réfugiée s'assoupissait, cependant que le clair de lune, craintif encore et souriant, tâchait à se glisser par la fenêtre.

Hyacinthe regardait François ; François regardait Hyacinthe. Ils parlaient peu et sans rien dire qui ne fût indifférent. Mais la présence du jeune homme donnait à M. de Luzarche, à madame de Combareilh, une sorte d'émotion rétrospective, comme si ces vieilles personnes avaient revu en lui l'image même de l'Amour. De minute en minute, ces deux spectres,

secouant la cendre de l'âge, reprenaient le mouvement et la couleur. Et, quand on servit un faisan rôti avec son plumage, plus éclatant et varié qu'un émail limousin, madame de Combareilh se prit à conter des histoires de sa jeunesse.

Elle avait eu vingt ans lorsque fleurissaient l'éblouissante Longueville, et la tendre La Fayette, et l'aimable Sévigné, en ce matin de la Régence où la politique et la guerre prenaient des façons de roman. Cousine de la « moderne Sapho », elle avait fréquenté les hôtels du Marais, et reçu, en sa chambre rouge, des bourgeoises et des femmes de qualité, des jansénistes et des blondins, des hommes de robe et des mousquetaires, des savants de l'Académie et des rimailleurs crottés. Elle avait chanté les mazarinades pendant que le canon de la Bastille tonnait sur les troupes du Roi. Elle avait soupé chez madame Scarron avec des pamphlétaires et des comédiennes, et la demoiselle de Lenclos.

Par-dessus toutes choses elle avait aimé

pêle-mêle les lectures pieuses et les « énigmes » du *Mercuré Galant*, les bals et les mascarades, les petits vers, les friandises, et l'entretien des honnêtes gens.

Mariée sur le tard, et très vertueuse épouse, les folies et la ruine de M. de Combareilh l'avaient exilée en Limousin, mais son âme n'avait point cessé d'habiter les ruelles du Marais et les arcades de la Place Royale. Elle voyait le Roi toujours jeune, et Versailles inachevé. Elle se représentait une cour de gentilshommes en rhingraves, justaucorps et grands canons. Le nom de « Madame » évoquait à ses yeux la jeune princesse d'Angleterre, et elle ne pouvait croire que son ex-amie, la « belle Indienne », fût devenue marquise de Maintenon. Tête romanesque et légère, vieille enfant nourrie de songes plus creux que des meringues, éprise du faux héroïsme et du sentiment artificiel, elle n'avait éprouvé ni la passion ni la douleur véritables. Ses chagrins même d'épouse et de mère n'avaient pu changer son humeur, — car elle était de ces âmes

qui, ne mûrissant point de fruit, gardent et sèchent doucement leur première fleur, telle une rose aux feuillets d'un livre.

Toute sa vie, elle avait honoré l'Amour, — non pas l'Éros aux ailes d'épervier, antique fléau des dieux et des hommes, — mais l'Amour policé à la française, vêtu comme un danseur, bavard comme un petit-maitre, et plus occupé de parler que d'agir, l'Amour chaste et pédant qui porte des plumes d'oie en guise de flèches et n'a jamais tué personne. Ce dieu avait récompensé son zèle, en lui donnant M. de Luzarche pour compagnon d'exil. Depuis quarante ans, le comte faisait profession de servir madame de Combareilh. Il l'avait aimée à Paris quand elle était fille ; il l'avait suivie en Limousin ; veuve et toute vieille qu'elle était, il l'aimait encore. Sans jamais déclarer sa flamme autrement que par des soupirs, il avait parcouru les villages de *Soumission*, *Petits soins*, *Assiduités*, *Empressement*, *Obéissance*, et, ne pouvant dépasser *Tendre-sur-Estime*, il avait fixé sa demeure au délicieux séjour qu'on

nomme: *Constante amitié*. Le mariage d'Hya-
cinthe et du jeune marquis avait encore rap-
proché les amants vénérables que la Scudéry,
quasi centenaire, comparait à ces personnages
du *Cyrus*, Aglatidas et Amestris, parfaits mo-
dèles de l'amoureux transi et de la « prudo-
coquette ».

— ... Tel était le train du monde en ces
années bienheureuses, disait la marquise, après
souper, enfouie dans son fauteuil, et la pan-
toufle sur la barre des chenets. On me dit que
tout est changé : les jeunes femmes sont har-
dies, les jeunes gens libertins, et les personnes
d'âge mûr affectent une dévotion roide et
cruelle. Nulle part on ne comprend plus cette
honnête galanterie, ces divertissements déli-
cats dont nous fimes, naguère, notre gloire.
Les ouvrages de mon illustre cousine suivent
insensiblement dans l'oubli les chefs-d'œuvre
de monsieur d'Urfé... On ne peut lire que les
recueils d'anecdotes, des pamphlets, et l'infâme
Gazette de Hollande.

— Ceci, madame, me consolerait de vieillir,

s'il était besoin de consoler un homme assez fortuné pour vieillir auprès de vous ! dit M. de Luzarche, avec une galanterie si tendre et si touchante qu'elle donna presque de la jalousie à François.

Assis un peu en arrière d'Hyacinthe, il apercevait de trois quarts le charmant visage incliné, le cou pâle et nu, l'or aérien de la chevelure, le corsage brodé et ramagé.

— Je ne sais, dit-il, et, s'adressant à madame de Combareilh, il parlait pour la seule Hyacinthe, je ne sais ce que sont les gens de Paris et ceux de la Cour, et s'ils valent moins que leurs pères. Simple bourgeois de Tulle, les vastes pensées me sont interdites par mon peu de naissance et mon peu de fortune... Mais j'ai le cœur d'un gentilhomme, et je me flatte de pouvoir aimer une dame, et mourir pour ses beaux yeux, tout aussi bien qu'un duc et pair.

Cette fierté juvénile ravit la marquise :

— Monsieur, dit-elle, si la vertu de madame Barbazanges n'était connue de tout le Limousin,

je croirais que vous êtes du plus noble sang, et que le mystère de votre origine sera révélé quelque jour. Que ne raconte-t-on point de Cyrus et de Romule, ces bergers qui se trouvèrent fils de rois ?

— Je serais bien désolé de n'être point le fils de mes parents, répondit François en souriant, car j'ai pour eux une extrême tendresse. Je dois à ma bonne mère de posséder une âme bien faite, et de comprendre ces beaux sentiments que monsieur d'Urfé et mademoiselle de Scudéry expliquent, tout au long, dans leurs ouvrages.

— Eh quoi ! monsieur, vous avez lu l'*Astrée* ? Vous avez lu la *Clélie* et l'*Ibrahim* ?

— Oui, madame... Ces grands héros ont enchanté mon enfance et instruit ma jeunesse. Ils m'ont enseigné les délicatesses de l'honneur et du véritable amour. Et je les ai si furieusement aimés qu'ils m'ont dégoûté de toute passion commune et de tous faciles plaisirs. Je passe, tantôt pour un insensible, tantôt pour un extravagant.

Cette déclaration surprit grandement le comte et la marquise. Madame Hyacinthe se tourna vers François, afin de se bien assurer qu'il n'allait point, tout à l'heure, commettre quelque « extravagance » épouvantable, — comme de partir le soir même, et de ne revenir jamais. « Voyons ! » semblait-elle dire, « voyons » un peu cet insensible, ce lecteur forcené de romans, que la *Clélie* et l'*Ibrahim* ont « détourné de toute passion commune... »

Elle admirait qu'on pût avoir une âme inhumaine avec un je ne sais quoi de si doux, de si tendre, de si passionné dans le regard et dans la voix. Mais, pour rien au monde, elle n'eût osé parler à ce jeune homme... Car le récit de Fougeyras contenait une part de vérité, sinon la vérité entière. M. de Combareilh, chétif et lunatique, et doutant peut-être de lui-même, avait respecté Hyacinthe de Mirefleur. Et cette petite marquise, la plus ignorante des filles, et la plus innocente, ne soupçonnait point que l'étrange conduite de son époux fût une offense à sa beauté. On peut croire qu'elle s'était trou-

vée bien aise d'être délivrée de ce fâcheux. Veuve sans avoir connu l'hymen, et veuve d'un mari vivant, elle se livrait sans contrainte au plaisir de la chasse et des chevauchées. La passion qu'elle avait inspirée à M. de La Roche-Dragon ne l'effrayait point : elle nommait le terrible sire un croquemitaine, et se moquait des sorts et des sorciers.

Personne ne s'était hasardé à lui parler de galanterie, devant sa belle-mère, son tuteur, ou devant ses caméristes, Ferréole et Fortunade, deux cavalières hardies qui l'aimaient fort et ne la quittaient point. Jamais, avant la venue de François, elle n'avait ouï tant de discours sur le *Tendre*... Elle les buvait, ces discours, comme une ambrosie merveilleuse, et, toute confuse de sa simplicité, craignant de paraître une sottie petite fille à des personnes qui parlaient si bien, elle ouvrait ses yeux et ses oreilles.

— Extravagant ? Pourquoi ? dit madame de Combareilh.

Alors François raconta qu'il avait vu en songe

une belle dame, parée de toutes les grâces, vertus et perfections, et telle qu'il en existe dans les livres, mais non point sur la terre. Il fit le portrait de cette aimable personne, lui donnant tous les traits d'Hyacinthe de Combareilh. Il l'aimait, l'attendait, il était sûr de la rencontrer... Oui, ce serait par un couchant d'automne... dans un paysage de montagnes, au bord d'un clair bassin... Il l'apercevrait, de loin, et il la reconnaîtrait sans la connaître... Puis, le hasard, ou plutôt l'inévitable destin, le conduirait au logis même de sa maîtresse inconnue. Et ce serait le bonheur suprême ou le suprême malheur...

Hyacinthe comprenait vaguement l'intention de François, ne sachant pas qu'il l'avait vue au bain, et croyant que M. Barbazanges récitait quelque description de l'*Astrée* ou de la *Clélie*. Pourtant une joie obscure l'envahissait, comme le pressentiment d'une vie nouvelle... Ses yeux étaient curieux et mélancoliques. Sa bouche entr'ouverte lui donnait l'air d'un enfant.

Et François qui s'enhardissait, qui, pour la

première fois de sa vie, voulait plaire, disait encore « comment le grand Dieu forma les âmes et les toucha avec des pierres d'aimant » ; comment il y a des âmes *larronnesses*, et d'autres qui aiment sans être aimées, et d'autres trop impatientes qui s'abusent elles-mêmes et cherchent l'amour dans les amours. Puis, après l'amante idéale, il dépeignit le parfait amant, qui suit les préceptes de Céladon :

— Il faut aimer à l'excès, écrit monsieur d'Urfé, n'avoir point d'autre passion que son amour, défendre sa bergère, trouver tout parfait en elle ; ne faire qu'une âme avec elle, l'aimer toujours.

Il dissertait sur chacun de ces points pour l'instruction d'Hyacinthe et le ravissement de ses vieux amis. M. de Luzarche et madame de Combareilh se croyaient revenus au temps de leur jeunesse, alors que la philosophie et même la casuistique de l'amour étaient l'entretien le plus ordinaire des honnêtes gens. La marquise surtout, qui se prélassait dans le faux comme dans son élément naturel, avait oublié sa petite

bru. D'ailleurs, elle savait Hyacinthe très sage, très naïve, et d'une crasse ignorance en matière de sentiment : — on devine que la bonne dame se trompait ou plutôt retardait de quelques heures.

Le comte remit du bois au feu. Une flamme fourchue glissa sous la grosse bûche et monta, s'effilant, dans une pétarade d'étincelles. Son image mobile et double dansa sur les pommes des chenets. La plaque de fond apparut, toute noire et grasse de suie ancienne, portant l'écusson de France entre deux branches de lauriers, et la date : 1609. Les figures des vieillards, éclairées de bas en haut, grimaçaient, mais l'adorable Hyacinthe, assise sur un escabeau, les mains croisées, la pointe du soulier en toile d'or relevant la lourde robe, éblouit François. Il cassa net le fil de ses hypothèses et de ses comparaisons... Il eut cette cuisante honte de bredouiller, puis de rester coi ; — et la crainte du ridicule lui fit souhaiter la mort. Mais, ce trouble passé, il s'aperçut qu'il pouvait être ridicule impunément. Depuis un grand quart

d'heure, Hyacinthe ne l'écoutait plus : elle le regardait jusque dans l'âme.

Le comte et la marquise renoncèrent à connaître la fin du discours de François, et, la conversation étant venue sur la poésie, le jeune homme avoua qu'il touchait du luth. Aussitôt M. de Luzarche le pria de choisir un des instruments accrochés à la muraille, « pour réjouir un petit de vieilles oreilles qui n'entendaient plus d'autre musique que celle des girouettes, des corbeaux et des chiens courants ».

François satisfait au désir du comte. Il prit un luth, l'accorda, l'essaya, et commença de chanter :

Belle qui tiens ma vie
 Captive dans tes yeux,
 Qui m'as l'âme ravie,
 D'un souris gracieux...

Alors... Oh ! comme, à cette antique chanson,
 — qui fit pleurer d'amour Margot la Chabrette,
 — comme il fait beau voir le comte et la marquise dodeliner de la tête, et sourire, et sou-

pirer !... Ils se rappellent les salles du Louvre peintes de héros et de dieux, les plafonds dorés, les parquets de marqueterie luisante, les mille feux des lustres et des girandoles, les vingt-quatre violons du Roi, et la Régente sur l'estrade, et la reine Henriette, et le cardinal Mazarin dans un fauteuil, et Mademoiselle parée de rubans cramoisi, blanc et noir ; et les duchesses sur leurs tabourets, et toute la Cour brillante et fort grosse. Le Roi adolescent mène Olympe Mancini, et le duc d'Anjou la princesse d'Angleterre... Debout, un peu à l'écart, dans l'ébrasement d'une croisée, le jeune M. de Luzarche et mademoiselle Annette de Champvers de Scudéry commencent en badinant cette jolie comédie d'amour qui durera près d'un demi-siècle.

François chante... Et voilà que M. de Luzarche s'incline et baise la main de madame de Combareilh. On voit pleurer ces amants septuagénaires. François chante, tourné vers Hyacinthe ; et pavanés, rondes, sérénades, brunettes, stances de Malherbe et de Racan, airs de

Boësset et de Lulli, sur tous les rythmes, sur
tous les modes, en clé de *fa*, d'*ut* et de *sol*,
célèbrent les beautés d'Hyacinthe.

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur,
Que sa gorge ne la surmonte ?

Une pourpre de pudeur envahit le jeune
visage. Hyacinthe, d'un geste naïf, remonte sa
collerette de guipure.

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux...

Dans les prunelles d'Hyacinthe, tout à l'heure
claires et vides, l'ombre infinie de l'amour des-
cend.

Cruelle déparlie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !...

Les yeux tendres se noient de mélancolie.
Demain, à la pointe de l'aube, pendant que les
dames de Combareilh reposeront sous les cour-

tines, M. de Luzarche conduira François Barbazanges à la grille du château. Reviendra-t-il ? L'influence de la « pierre d'aimant » n'est-elle qu'une fable?... Mais, languissante et passionnée, comme défaillant de désir, la voix amoureuse murmure :

N'en doutons point, quoi qu'il advienne...
La belle Oranthe sera mienne.
C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses.
Et tous deux, nous aurons des roses
Plus que nous n'en saurons cueillir...

Hyacinthe, qui n'a point lu ces vers de Malherbe, composés pour Henri IV et Charlotte de Montmorency, ne s'aperçoit pas que le chanteur trahit le poète, et modifie légèrement la strophe. Elle n'en retient qu'une promesse d'inconnu bonheur...

— Ah ! monsieur ! s'écrie le comte de Luzarche, quelle douce peine et quel douloureux plaisir vous m'avez fait ! Venez, que je vous embrasse.

Et madame de Combareilh :

— Vous reviendrez, monsieur Barbazanges ?

— Hélas ! madame... si vous ne me revoyez point avant un an écoulé, c'est ce qu'il sera advenu de moi ce que dit la chanson de monsieur de Bellegarde :

Mes yeux, vous m'êtes superflus,
 Cette beauté qui m'est ravie
 Fut seule et ma vue et ma vie :
 Je ne vis plus, je ne vois plus.
 Qui me croit absent, il a tort.
 Je ne le suis point, je suis mort.

— Non, non, point de mauvais présage ! s'écria la vieille dame. Hyacinthe, ma fille, sonnez votre chambrière et qu'elle aille nous préparer du vin chaud avec des épices. Rien n'est meilleur pour l'estomac, premier que d'aller au lit. J'entends que nous portions la santé de monsieur Barbazanges qui nous a si agréablement divertis par sa bonne grâce et ses talents... Semblable fête est rare, en notre exil de Combareilh.

XXVII

Après les « santés », les compliments, les baise-mains, Hyacinthe et François, l'âme déchirée, se dirent adieu, — pour longtemps, pour toujours peut-être. La pauvre jeune femme au seuil de la salle, tourna bien des fois la tête, et retint bien des soupirs. Et François, pendant que M. de Luzarche le menait à la chambre d'honneur, essayait d'adoucir sa peine en songeant qu'il allait dormir, pour une nuit sous le même toit que sa chère maîtresse.

La chambre des hôtes, où le roi Henri avait couché en 1605, était orientée au midi, et ses

deux fenêtres ouvraient presque de plain-pied sur la terrasse. Un grand feu brûlait dans la cheminée à colonnes. L'odeur des lieux trop longtemps clos et inhabités, odeur de cave et d'église, émanait du parquet à losanges, des boiseries brunes, des solives peintes en rouge sombre sur le fond bleu des entrevous. Le lit carré, à quenouilles, avait quatre courtines en brocatelle de Venise, d'un cramoisi fané, sous un bandeau plat plus brodé qu'une chasuble. Des rideaux pareils tombaient à plis droits devant les fenêtres. On devinait la forme d'un bahut, un grand coffre, des chaises à dossier haut. Une tapisserie, ornée d'un cartouche aux armes de France, représentait Diane et Endymion.

— C'est un cadeau du roi Henri à monsieur Antoine de Combareilh, expliqua le comte.

Le berger, nu comme un dieu, dormait, étendu sur une peau de bête. Un lévrier blanc allongeait son museau d'anguille, flairant la houlette et la flûte abandonnées. Diane, pompeusement vêtue, le sein découvert, coiffée du croissant, contemplait le beau pâtre.

— Que voilà un sot berger ! s'écria François. Pour moi, si une déesse me venait voir pendant mon sommeil, je devinerais sa présence et m'éveillerais à propos.

— Eh ! fit le comte, Endymion était enchanté par la déesse...

— La force de l'amour rompt tous les enchantements.

— Cela n'est point sûr... Et qui nous dit, monsieur, que ce berger ne feignait point de dormir ? Diane était si chaste qu'elle voulait aimer pour son propre compte, sans être aperçue, — ayant éprouvé sans doute l'indiscrétion de quelque pasteur... Si cet Endymion tant chéri se fût éveillé un peu trop tôt, quelque flèche tirée bien droit l'eût envoyé dormir au bord du Styx, dans les asphodèles... Après cela, je conviens que ce pâtre était un sot, et l'amoureuse Lune bien lunatique... Je vous souhaite une belle nuit, et de beaux rêves, monsieur Barbazanges.

François, demeuré seul, éprouva la plus affreuse tristesse.

« Hélas ! il me faudra partir demain, sans la revoir, et je n'ai pu lui adresser une seule parole... Que pensâtes-vous de moi, adorable Hyacinthe?... Comprîtes-vous bien tout l'excès de ma passion?... Ah ! je crains d'avoir paru le plus niais, le plus froid, le plus méprisable des hommes ! »

Il pleura, tout naïvement, et s'étonna que les larmes d'amour fussent si douces dans leur amertume. La peine nouvelle, le nouveau plaisir d'aimer l'oppressaient délicieusement.

« Mon Dieu ! pensa-t-il, qu'ai-je fait pendant vingt ans !... C'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. »

Avide de respirer, il ouvrit une fenêtre et se hasarda sur la terrasse. La fraîcheur nocturne calma sa fièvre et baigna comme une eau vive ses yeux meurtris.

La lune, solitaire au zénith, merveilleusement ronde et pure, tel un grand disque de vermeil usé, où l'or s'efface sur l'argent, blanchissait les balustres de pierre. L'irradiation de l'astre, vibrant à l'infini, emplissait le ciel

immense. C'était une cendre de lumière qui s'éteignait peu à peu à l'horizon et se confondait avec la cendre de la terre. Tout le paysage, pareil à ceux des astres morts, était de ce même gris, pâle et verdâtre, qui n'est pas une couleur, mais un fantôme de couleur, et comme le silence visible. Pas une étoile dans la hauteur du ciel. A peine, sur la crête des montagnes, surgissaient les planètes et les constellations de minuit, le Poisson Austral, l'Éridan, et l'éblouissant Jupiter, et Saturne, dans les vapeurs de l'ouest, près de l'Aigle.

François observa la planète livide et plombée, qui scintille à peine, et montre un visage chagrin. Le souvenir lui revint de l'horoscope, et il songea que Vénus favorable se levait, ce soir-là, non pas au ciel, mais dans son cœur. Il se rappela les folles menaces de La Roche-Dragon, les confidences de Fougeyras, les conseils de Pierre. La pensée de la mort ne l'effraya point. Elle fleurissait en lui, parmi ses pensées amoureuses, telle une rose pourpre et presque noire, parmi des roses vermeilles.

Et toutes ces roses avaient le même parfum. François en fut enivré. Il tendit les bras, il appela :

— Hyacinthe !

Un papillon nocturne, le grand sphinx Atropos, l'effleura de ses ailes pelucheuses. Une étoile tomba du ciel sur les monts. François vit le papillon, et sourit du mortel présage. Il vit l'étoile, et songea que c'était, peut-être, l'âme bienheureuse de la Chabrette qui entrait en paradis. Toutes ses angoisses s'apaisèrent. Il connut que son heure était proche et que son destin allait s'accomplir...

Le feu s'assoupit; la chandelle agonise au ras du flambeau. Sous les courtines de brocattelle, et le baldaquin carré, François rêve...

Les souvenirs de la dernière journée, et, par associations mystérieuses, toutes les réminiscences du passé composent les éléments de son rêve. Il revoit la maison de ses parents, la place de la Bride, le collège... Il voit sa mère qui pleure, et le bon chanoine la consolant. Il voit Pierre Broussol, assis à la table de fa-

mille, entre M. et madame Barbazanges qui le nomment leur cher fils... Il se voit lui-même, couché sur une dalle au Puy-Saint-Clair... Une stèle de marbre s'élève tout près de lui, portant cette inscription énigmatique :

CI-GIT LE FILS D'UN ASTROLOGUE.

IL VÉCUT VINGT ANS,

N'AIMA QUE LA LUNE ET EN FUT AIMÉ.

Et François, tout mort qu'il est, ne peut s'empêcher de rire... Mais une belle dame éblouissante s'approche de lui. Elle se penche, pour le baiser. C'est Margot la Chabrette devenue une seule et même personne avec Hyacinthe de Combareilh... Soudain, une cloche sonne... un coup... deux coups... François n'est plus au Puy-Saint-Clair... Où est-il donc, et quelle est cette merveille ?...

... La sonorité de l'horloge se prolonge, en s'affaiblissant, à travers le mur de la chambre. Les courtines de brocatelle, les rideaux de la croisée sont entr'ouverts. Un rayon de lune

glisse, coupant l'ombre, et trace sur le parquet à losanges un étroit chemin d'argent. Et, venue on ne sait comment, on ne sait d'où, par ce chemin de miracle, Hyacinthe de Combareilh, en robe blanche, se tient debout auprès du lit.

François rêve : *il sait qu'il rêve...* Il fut Actéon, au soleil couchant ; il est Endymion au clair de lune, et cela lui semble tout naturel. Lucide, dans l'état visionnaire et demi-somnambulique, il raisonne parfaitement bien. Il sait que son cerveau, tout brouillé d'amour et de mythologie, engendre des illusions et des phantasmes qui sont les projections mêmes de sa pensée, les reflets de son désir. La première fois qu'il vit Hyacinthe, ne fut-ce pas dans un songe prophétique, formé des souvenirs de ses lectures ? Le doux songe continue... Puisse-t-il durer toujours !

Alors, se soulevant sur l'oreiller, François prend la main d'Hyacinthe.

— Je vous attendais, madame, que vous soyez femme, fille ou déesse. Ne craignez de

moi aucun outrage, car je vous aime, et je suis prêt à mourir pour vous.

Une voix basse, étouffée de terreur, balbutie :

— Monsieur... de grâce... laissez-moi !... Je vous croyais endormi... Je ne sais quelle puissance m'a contrainte à venir ici, pour vous revoir, sans être vue de vous... Monsieur, oubliez cette folie... oubliez cet aveu qui offense horriblement la pudeur de mon sexe et de mon âge... Je me fie à votre honneur. Souffrez que je disparaisse, et que j'aie caché, dans mon appartement, mon désespoir et ma honte.

— Votre honte, belle Hyacinthe?... Considérez, je vous prie, ce panneau sur la muraille, qui représente les amours de Diane et du berger Endymion... Admirez la force de l'amour, qui fit descendre la lune sur la terre. Cette même force me conduit vers vous, à travers des temps et des lieux très divers, et malgré bien des obstacles ; et vous-même, simple femme, ne pouviez lui résister. Ah ! madame, sachez que je vous ai aperçue, aujourd'hui, sous les châtaigniers de la Clidane, et que mes

yeux vous ont possédée, et que vous êtes mienne, déjà, plus qu'à demi... Et, ce soir, par le truchement de la musique, je vous ai fait connaître ma passion... Non, non, ne pleurez pas, ne détournez pas votre visage!... Consentez que je sois votre serviteur fidèle, si vous me refusez le nom d'amant.

Il parle encore, et si tendrement, que la tremblante Hyacinthe se rassure. Et, dès qu'elle a souri, François cesse de parler. Leurs mains se rencontrent; les voilà face à face, plus proches, tout proches... La lune amie, qui décline, les regarde à travers les carreaux, et multiplie autour d'eux sa fantasmagorie la plus belle, poudroisement d'azur, vapeurs d'argent, l'atmosphère irréelle du songe. Et François dit :

— Maîtresse de mon cœur, je ne sais rien de vous, et vous rien de moi, que des rapports incertains; et de toute la soirée je n'ai pu vous adresser, une seule fois, la parole. Et cependant vous semble-t-il pas que nous nous connaissons depuis toujours?... Que me diriez-vous, et que vous dirais-je, que nous n'ayons deviné

déjà?... Vous m'aimez, Hyacinthe, et je vous aime. L'infini du sentiment tient en ces mots.

— Il est vrai, François. Je vous aime.

— O Hyacinthe !

— Je vous aime. Je viens à vous, pure de cœur et de corps. Je suis à vous. Je vous aime.

— O ma déesse, ô ma fée, ô mon amante !
O ma chimère vivante entre mes bras !

— Je vous aime, François. A mon insu, je vous attendais. Mon âme était la Belle au Bois dormant, prisonnière du sommeil, dans un château magique. Et le Prince Charmant est venu. Toutes les portes se sont ouvertes devant lui... Et j'ai dit sans faire plus de façons que l'infante : « Est-ce vous, mon Prince?... Vous venez bien tard. »

— Non, il n'est pas trop tard, aimable Hyacinthe. Nous n'avons l'un et l'autre que vingt ans.

— Mais vous partez demain.

— Hélas !

— Vous reviendrez ?

— Je voudrais revenir.

— Dites : « Je reviendrai, sur l'honneur ! »

— Sur l'honneur, je reviendrai, si je vis.

— Craignez-vous donc?... O mon cher François!... Quelqu'un vous menace?... Serait-il vrai?... Cette sottise légende que les paysans de Combareilh... Ah! si, vraiment, mon amour est un péril pour ceux qui m'aiment, partez, François... Oubliez la triste Hyacinthe... Ne revenez plus!

— Non, non, ma bien-aimée, je n'ai point d'ennemi. Je ne crains rien, ni personne. Je ne redoute que l'aube blanche et le cri détesté du coq... Ah! puisse le soleil se noyer dans la mer, et les incantations des sorciers arrêter le mouvement des mondes! Et toi, Lune, belle Lune, cesse de nous épier par la fenêtre. Ne sois point jalouse, ma première et céleste amie. Il y a bien, dans nos montagnes, quelque petit pâtre limousin, quelque joueur de musette, qui t'aime, à force de t'avoir regardée pendant les claires nuits d'août. Il dort; il rêve de ton sourire d'argent, de tes yeux bleus, de ta face

inaccessible. Que ce soit un nouvel Endymion !... Descends vers lui, douce Lune, et prolonge cette nuit heureuse où je possède mes amours.

Ainsi parle François, d'une manière si galante, si précieuse, si jolie, que la Lune croit ouïr Céladon lui-même. Curieuse pourtant, comme une femme, elle s'éloigne à regret. Le chemin vaporeux s'efface... Dirai-je le grand plaisir des amants ?... Leurs lèvres ne se quittent plus. Ils tremblent, et soupirent, et se pâment, et si fort s'étreignent, que l'air ne passe plus entre eux. Alors François comprend que l'amour à la façon des Scudéry n'est que fadaïse et faribole, et que les jeunes bouches ont meilleure grâce à s'entre-baiser qu'à discourir. Et, puisque la Lune indiscreète s'attarde au coin d'un carreau, il étend le bras et tire doucement, tout doucement, la courtine.

XXVIII

La trame usée de la brocatelle laissait transparaître une clarté grise, froide, qui pâlisait l'ombre entre les quenouilles du lit. François s'éveilla.

Sa mémoire demeurait encore engourdie. Il ouvrit les rideaux. Le petit jour changeait la forme et la couleur des choses.

« Où suis-je ? » pensa François.

Ses yeux rencontrèrent la tapisserie des Amours de Diane. Ce fut comme un choc intérieur dans son cerveau. Il jeta un cri :

— Hyacinthe !

Rien... Personne... Il sauta hors de la couche, prit en hâte ses vêtements et commença d'examiner la chambre jusqu'en ses coins et recoins. Les fenêtres étaient closes, la porte fermée en dedans par le verrou. Peut-être, — comme c'était la coutume aux temps troublés des guerres religieuses, — peut-être le prudent architecte de Combareilh avait-il ménagé quelque secret passage; peut-être un ressort, caché dans la boiserie, pouvait-il démasquer une cachette, escalier dérobé, couloir souterrain?... Le jeune homme pressa du doigt les reliefs des sculptures, frappa les panneaux de chêne et les losanges du parquet... La chambre du roi Henri ne livra point son mystère.

François, tout éperdu et quasi fou, revint s'asseoir au bord du lit. Il considéra les coussins froissés et crut respirer un vague parfum de verveine... Mais il craignait une illusion de ses sens... Eh quoi ! l'apparition d'Hyacinthe, le tendre dialogue, l'heure de volupté, n'était-ce vraiment qu'un songe ?

Cette pensée glaça François dans l'âme. Il

resta sans mouvement, prêt à défaillir, en se rappelant que lui-même, au premier moment, avait cru rêver. On lui avait enseigné, au collège, comment les songes se forment, dans notre esprit, avec des lambeaux d'images réelles, bizarrement associées, et que la raison ne contrôle point... Il retrouvait, dans la réalité, tous les éléments de son rêve. La vue de Diane et d'Endymion, représentés en tapisserie, avait suggéré toute la scène nocturne où madame Hyacinthe tenait le rôle de Diane, — comme elle l'avait tenu, au naturel, sous les châtaigniers de la Clidane...

« Il faut que l'amour m'ait rendu somnambule, — se dit le pauvre garçon, — ou que les vapeurs du vin épicé me soient fâcheusement montées à la cervelle... Mes maîtres me gourmandaient souvent sur cette liberté excessive que je laissais à mon imagination — maîtresse d'erreur et de folie — de vagabonder aux confins du réel et du rêve... En vérité, je suis fou, à cette heure, ou j'ai été fou, cette nuit... A quel parti me ranger?... Que dois-je

croire?... Ah! belle Hyacinthe, n'étiez-vous qu'un fantôme et mon bonheur qu'une hallucination?... Non, non, cela ne se peut... Le souvenir d'un rêve est quelque chose de confus et d'incertain: il se présente par fragments mal liés, et, plus on le veut fixer, plus il échappe... J'enchaîne, au contraire, les moindres incidents, je retrouve les moindres détails de l'amoureuse nuitée... Je vous revois, ô ma chère maîtresse, je vous presse sur mon sein... Ah! je suis le plus fortuné des mortels ou le plus misérable! »

François demeura longtemps dans ces alternatives de doute et de certitude, d'espoir et de désespoir. Il appela vainement la cruelle Hyacinthe. Un valet, grattant à la porte, l'avertit enfin que M. de Luzarche l'attendait. Sa toilette achevée, François quitta la chambre, — non sans avoir baisé mille fois les coussins du lit, — et joignit le bon gentilhomme dans la grande salle du château. Deux écuelles d'étain, fort bien ciselées, étaient servies, toutes pleines du meilleur bouillon. M. de Luzarche

embrassa François, et l'invita à « faire chabrol » en mêlant du vieux vin au bouillon, selon la mode gasconne, ce qui ragailardit l'estomac, ranime les esprits vitaux, et constitue un préventif remède contre l'humidité fâcheuse et la fraîcheur du matin. Le jeune homme, ainsi réconforté, demanda des nouvelles des dames... L'une et l'autre n'étaient point sorties encore de leurs appartements. Il fallut partir. M. de Luzarche conduisit François Barbazanges jusqu'à la grille du château, où Pierre Broussol attendait depuis un quart d'heure.

L'herbe était mouillée. Un brouillard couleur de perle, comblant la vallée, s'évaporait en gouttelettes. Le château, les jardins, les masses des châtaigniers, apparaissaient comme une peinture confuse, gris sur gris. Les deux amis s'enfoncèrent dans le chemin creux qui menait au village de Combareilh.

Pierre faisait cent questions et François répondait à peine. Soudain il s'arrêta, passa la main sur l'épaule de son compagnon, et, le considérant d'un air étrange, il dit :

— Pierre, au nom du ciel, que penses-tu de moi?... Ai-je bien toute ma raison?... M'as-tu jamais vu halluciné, somnambule et visionnaire ?

Broussol, alarmé par ce discours et craignant peut-être qu'un sorcier n'eût *charmé* François, le rassura de son mieux. Alors, cédant à l'irrésistible besoin d'être éclairé et consolé, François raconta toute son aventure.

Ce faisant, il ne crut manquer à la discrétion, ni offenser madame Hyacinthe, car il savait son ami fort secret. Pierre, étonné de l'angoisse atroce où il voyait François, feignit la plus ferme confiance :

— C'est maintenant que tu es fou, mon cher François!... Pourquoi douter de la réalité de ton bonheur, lorsque tes souvenirs t'en apportent les plus précis, les plus sûrs témoignages?... C'est la pudeur, ou la crainte d'être surprise, qui contraignirent madame Hyacinthe à se retirer, dès la pointe de l'aube... Elle voulut t'épargner le déchirement de l'adieu. Ce que tu nommes sa cruauté n'est qu'un excès de délicatesse.

— Ah ! Pierre, s'écria François, puisses-tu dire vrai !... Mais mon cœur s'accorde avec ta raison... Je ne doute plus... O Hyacinthe ! ma chère Hyacinthe, oui, je vous aimai, oui je fus aimé de vous ! Et maintenant, que l'horoscope s'accomplisse ! J'attends sans peur le coup qui doit me frapper ; je consens à mourir. J'ai vécu ma vie...

Ses yeux, brillants de larmes, se tournaient vers Combareilh. Il semblait en délire. Pierre, effrayé, l'entraîna.

— Viens, viens vite !... J'ai entendu craquer les branches, et l'eau dégoutter des feuilles... Quelqu'un nous écoute...

— Non !... Laisse-moi regarder encore l'extrême tourelle du château, dont la pointe sort du brouillard, et s'irise au soleil levant... Laisse-moi regarder les beaux lieux où j'ai trouvé l'amour, où j'ai laissé mon âme.

— Viens !... Viens vite !...

Un châtaignier, fendu par la foudre, surplombait le chemin. Ses racines, saillantes et crispées, retenaient au bord du talus la masse

creuse, où les chasseurs de loups se pouvaient mettre à l'affût pendant les nuits d'hiver... Dans cette espèce de niche, toute humide et moisie, quelque chose bougea... Le canon d'un mousquet dépassa la fissure de l'écorce... Le coup partit... Quelques feuilles tombèrent... Un petit nuage de fumée s'évapora lentement dans le brouillard.

François, frappé au cœur, gisait, la face tournée vers Combareilh. Il n'avait pas cessé de sourire.

XXIX

Comme il l'avait juré, François revint à Combareilh. Il y revint, porté par les bras de Pierre et de Fougeyras, escorté par les valets et les gens du village, dans un grand bruit de pleurs et de lamentations.

M. de Luzarche, ayant constaté que l'art des médecins était inutile, fit transporter le corps dans la chambre du roi Henri. La vieille marquise n'eut pas la force de soutenir ce spectacle. Mais, avec une énergie singulière, madame Hyacinthe voulut absolument revoir François. Elle

le revit en effet, couché sur le lit, entre les courtines de brocatelle. Son habit de velours violet était souillé de sable et de sang. Il avait la tête inclinée à gauche, les yeux fermés, la bouche souriante, et des feuilles rousses mêlées à ses cheveux. Son visage était mystérieux et paisible, nullement altéré et cependant un peu différent de ce qu'il avait paru la veille : beau d'une beauté plus parfaite encore, et plus touchante, et comme achevée dans la mort.

Pierre, hébété par le désespoir, vit madame Hyacinthe s'approcher de François. Elle le considéra longuement, puis, avec une tendresse et un respect infinis, elle lui baisa le front, les yeux et la bouche. Penchée sur lui, les bras étendus, elle ne se relevait point. Broussol l'appela... Elle ne répondit point. Et il connut qu'elle était pâmée.

L'ayant remise aux mains de ses femmes, Pierre médita sur cette action étrange d'Hyacinthe, et le soupçon lui vint que François n'avait pas rêvé. Il sentit sa douleur, non pas

diminuée, mais adoucie par cette certitude, qu'il garda secrète jusqu'à la fin de ses jours. Le lendemain, le cortège funèbre partit pour Tulle, ramenant le corps de François qui fut enseveli au Puy-Saint-Clair.

Qui dira le chagrin des Barbazanges ? Ils pensèrent mourir de douleur, et mirent toute leur consolation en leur fils adoptif. Leur deuil fut un deuil pour la ville entière et pour toute la province de Limousin. Le présidial de Tulle réclama la punition du meurtrier. Ses plaintes allèrent jusqu'au Roi, qui s'en émut. On fit une enquête. Des paysans témoignèrent avoir vu le *meije* Chassavant rôder la nuit autour de Combareilh, armé d'un mousquet à rouet. Le lieutenant de police et les gendarmes se rendirent alors au manoir de La Roche-Dragon. Ils y trouvèrent Chassavant et son maître qui furent saisis, jugés pour de nombreux crimes et brûlés sur la place des Oules, le 9 janvier 1694. Mais le populaire persiste à croire que des mannequins seulement furent livrés au feu, les mécréants s'étant sauvés par magie. Et les

bergers des hauts plateaux racontent que, dans les nuits de Toussaint, on entend l'âme damnée de La Roche-Dragon mener la « chasse volante ».

Dans cette même année 1694, on déclara la mort du marquis de Combareilh. Et, l'année suivante, la douairière et M. de Luzarche étant défunts, la triste Hyacinthe se rendit religieuse cloîtrée chez les Ursulines. Depuis la mort de François, elle n'avait jamais souri.

Ainsi fut accompli l'horoscope. Quelques personnes y verront l'effet du hasard, expliquant l'aventure de François par des causes toutes naturelles. Elles plaindront l'infortuné qui mourut à vingt ans, lorsqu'il pouvait attendre fortune, honneurs, riche mariage, et un siège de conseiller. Il paya chèrement un court plaisir qui fut peut-être une pure illusion, l'ombre d'une ombre... Mais, quoi qu'on pense sur ce point, si l'on regarde le train du monde, et le peu qu'est la fortune, et le néant qu'est la gloire, et le mensonge qu'est l'a-

mour, ne faut-il pas envier ce François Barbazanges qui, dans une nuit sans lendemain, vécut son rêve amoureux ou rêva sa vie amoureuse ?

Janvier-Octobre 1903.

FIN

**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW**

**AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO \$1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.**

JUL 19 1933

SEP 6 1940

YB 19261

305352

Timayre

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

